

Alan Wechdra

Scènes de vie cachées

EDILIVRE

Tout commença par une chaude nuit d'été, dans un petit village, qui n'avait connu jusqu'alors comme événement important, le mariage de la dernière rosière avec un « vieux gars » du pays voisin.

Jacques, solide gaillard de la campagne, que tout le monde au village appelait couramment « le Grand », s'était éveillé de bon matin comme l'habitude des travaux des champs lui en avait donné l'instinct.

Il sortit prendre une bouffée d'air frais sur le pas de porte de la « Marjorie », sa fermette, un rite en quelque sorte, le bol d'air avant celui plus consistant de café bien noir et le solide petit déjeuner.

Il inspira ce qui lui semblait être, depuis longtemps déjà, la meilleure médecine pour les réveils qu'il affectionnait, mais son inspiration se bloqua sitôt qu'il se rendit compte que l'air qui passait dans ses narines n'était pas tout à fait le même que la veille. Il renifla plusieurs fois, mais il ne parvint pas à identifier l'odeur qui régnait dans le calme du matin.

« Le grand » fit le tour de la ferme en oubliant son petit déjeuner, partout la même odeur, pensif, il regagna la grande cuisine où sa mère avait déjà dressé la table.

« Man ! Tu ne sens pas quelque chose dis ? ».

Demanda-t-il d'une voix un peu troublée.

Elle renifla plusieurs fois également, mais ne parvint pas à l'identifier. Cela ne pouvait être comparé à aucune autre chose.

Ils déjeunèrent sans échanger un seul mot, tous deux avaient envie de savoir à quoi était dû ce phénomène, un matin comme tous les autres pourtant avec un ciel qui virait au bleu depuis quelques minutes.

Jacques enfila ses bottes souples et claqua ses pantoufles avant de les mettre à leur place vers la cheminée, colla une bise retentissante sur le front de sa mère et sortit.

Il enfourcha sa « bête », ainsi appelait-il sa dernière acquisition, un magnifique tracteur rouge avec les toutes dernières nouveautés même la radio y était installée.

Le portail toujours ouvert, laissa échapper « la bête » suivie de son énorme remorque. Jacques partit rejoindre ses amis aux champs, ils avaient l'habitude de se retrouver pour les foins, les grains, et tous travaux qui nécessitaient, dans ce petit village, une main d'œuvre nombreuse.

La culture était pratiquement la seule ressource des agriculteurs de ce coin, les quelques fermiers s'entraidaient depuis toujours et chez ces gens là, on garde les bonnes habitudes.

« Petit Jean et Bébert « étaient déjà au rendez-vous lorsque le Grand arriva à la hauteur du petit bois qui longe la grande prairie, il stoppa tout et bondit à terre en lançant un « salut les gars » qui sonnait moins bien que d'habitude, ses deux compagnons le regardèrent venir vers eux et Petit Jean s'enquit d'une voix goguenarde :

« Dis le Grand, c'est y que t'aurais fait fort hier soir pour être drôle c'matin ? . »

« Non mon vieux, mais je suis inquiet depuis que je

suis debout, et j'aimerais que vous veniez renifler autour de la Marjorie, ça pue quelque chose, mais j'sais pas quoi. »...

« T'as t'y pas une poule de crevée dans un coin des fois ? lança Bébert »

« Penses-tu ! C'est pas c 't odeur là, et j'ai pris que le café c'matin, alors !. »

Ils travaillèrent dur toute la matinée, couverts de poussière et collants de sueur. L'heure la plus chaude arrivant, leur labeur bien avancé, ils revinrent tous trois à la Marjorie sur la bête que Jacques avait désaccouplée de sa remorque dans le petit bois. Dix fois le plein de foin dans les granges de Petit Jean, c'était du bon travail, et durant tout ce temps Jacques n'avait pas songé une seule fois à cette odeur persistante humée ce matin là.

Ils passèrent sous le portail et Jacques stoppa à trois mètres de la cuisine, en riant ils tombèrent tous trois du haut de l'engin et Petit Jean, toujours plein d'humour, lança vers le Grand.

« Tu sais ce ça sent ici ? Hé ben c'est le Ricard. !. »

Et de partir à rire de bon cœur. En vérité cela ne sentait plus, ou presque plus, mais avec le fait pour la vieille femme de respirer sur place et pour eux d'être plein les narines de poussière, plus aucune odeur ne subsistait pour qui que ce soit autour de la Marjorie.

Jacques commençait à oublier ce qui l'avait tracassé durant quelques temps quand un soir, après que les grains furent rentrés et que se préparait pour lui et ses amis un temps de repos bien mérité, il lui sembla retrouver l'odeur caractéristique qui l'avait intrigué voici à peine trois semaines. Il se leva d'un bond, courut à la porte qu'il ouvrit d'un coup sec, ses yeux s'habituerent très vite à l'obscurité, il était environ vingt deux heures et en septembre, seules

certaines lueurs diaphanes subsistent encore après le couché du soleil.

L'odeur était devenue aussi forte que la première fois. Il ne vit rien tout d'abord, mais son oreille exercée de chasseur et peut être aussi son instinct d'homme des campagnes lui permirent de capter un grésillement imperceptible, des picotements agaçaient ses yeux, tout son être semblait électrisé, une chair de poule l'envahissait par moment, il chercha à repérer Duc, son brave fox, qui avait l'habitude de tourner dans la cour de la Marjorie à cette heure, en vain, aucun signe de son chien.

Il s'avança plus avant dans la cour de la ferme ; elle lui semblait immense cette fois. Il fit encore quelques pas, releva la tête et s'arrêta brusquement ! Là ! Au portail grand ouvert ! Vers le pilier de gauche apparaissaient furtivement des étincelles et le grésillement à peine perceptible de la porte de la cuisine qui devint plus accentué.

Jacques ne passait pas pour un couard, il en était loin d'ailleurs, n'avait-il pas durant un été, au péril de sa vie, sauvé un gamin de l'écrasement dans les anciennes carrières qui s'éboulent chaque année d'avantage, et puis n'était-il pas le chef incontesté des pompiers du village ? Mais là ! Vraiment, son instinct le prévint qu'il n'était pas devant un phénomène naturel.

Il était loin de se douter de ce qu'il allait vivre quand un sifflement très doux se fit entendre, une modulation de l'air comme il n'en avait jamais entendu auparavant, en même temps, le pilier gauche sembla s'illuminer d'une clarté qui lui permit de voir le porche en entier, mais il ne se sentait pas ébloui pour autant, il compara cette lumière à celle de la lune, qu'il connaissait parfaitement par ses affûts jusqu'aux aurores lorsqu'il chassait.

La lumière semblait comme balayée par un vent impalpable, pourtant, aucune trace de vent au milieu de la cour où il restait planté, cherchant une explication à ce phénomène. Puis tout à coup, la modulation s'éloigna de son ouïe en même temps que l'odeur s'amplifiait.

Le « Grand » ouvrit les lèvres comme s'il allait parler, mais rien ne sortit de sa bouche, il avait le gosier sec et son cœur battait plus fort maintenant, il se demandait s'il ne rêvait pas.

Là ! Au-dessous du portail il voyait quelque chose, il ne savait quoi encore, mais il remarqua une forme étrange qui se déplaçait doucement sans bruit, bien sûr, la lune venait d'apparaître, mais cette lumière n'en était qu'accentuée.

Il bougea un membre, cela lui parut un effort trop important pour continuer. Il lui sembla même que quelqu'un l'empêchait de le faire, mais oui une force inconnue le maintenait immobile depuis le moment où il s'était aventuré dans la cour, ses sens étaient toujours en éveil.

Son imagination d'habitude fertile ne lui souffla aucune explication, il eut l'impression à ce moment, qu'à l'intérieur de lui-même, dans sa tête, une voix très lointaine lui ordonnait de ne plus bouger, de regarder, et seulement cela.

La forme lumineuse imprécise, comme un halo blanchâtre se laissa couler le long du pilier et, doucement, traversa la largeur du portail au ras du sol, Jacques paraissait maintenant comme de pierre, en lui-même il ne ressentait rien, son cœur battait normalement à présent et, chose curieuse, il se surprit à n'avoir aucune crainte du phénomène qui maintenant se rapprochait de lui très doucement.

Le halo crépitant légèrement s'arrêta à un mètre de

Jacques, celui-ci sentit confusément quelque chose au niveau de sa tête, une sensation bizarre, un peu désagréable, comme si quelqu'un lui serrait la tête très fort, mais par l'intérieur du crâne, tout à coup dans le fond de son être il entendit une voix monocorde, mais assez bien timbrée, lui indiquer de ne pas bouger.

Il n'en avait aucune envie bien qu'il se sentait incapable de le faire. Ses sens étaient de plus en plus en éveil, sa curiosité s'aiguissait, mais aucune peur ne l'habitait plus maintenant.

Le halo lumineux était à présent en cercle fermé autour de Jacques, soudainement, la voix reprit dans sa tête, calme, bien timbrée.

« Ne vous inquiétez pas pour l'animal qui vous est cher !... oui ! Le chien si vous préférez », Jacques venait de penser à Duck, il fut surpris de constater à quel point cette voix et surtout celui qui la lui faisait parvenir pouvait à ce niveau lire dans son cerveau comme dans un livre ouvert, et cette voix, l'entendre autrement que par les voies habituelles. Cela l'avait déjà fortement secoué, et dans les profondeurs de son cerveau, la voix continuait toujours égale.

« Vous êtes apparemment, vous les hommes, les créatures les plus évoluées sur cette planète, la terre, vous l'appellez bien ainsi n'est-ce pas ?, ne vous crispez surtout pas, vous empêchez notre voix de vous parvenir, nous ne pouvons pas encore vous dire qui nous sommes ni d'où nous venons mais ceci afin de vous préserver vous même, en effet, votre cerveau est encore trop endormi, pardonnez nous cette expression, mais pour que vous puissiez comprendre notre rencontre, il faut attendre quelques temps »

Jacques ne bougeait pas d'un millimètre, c'était fou, il répondait sans faire un seul effort, sans remuer les lèvres, pas un son ne sortait de sa gorge et pourtant il discutait. Dans sa tête la voix continuait d'égrener les phrases, calme, un peu métallique :

« Sachez que nous ne sommes pas... disons, vos ennemis ! Ou si vous préférez, nous ne voulons rien qui puisse vous inquiéter, notre seul but est de vous aider, notre science nous permet bien des choses, et pour vous donner un tout petit aperçu, nous employons votre manière de vous exprimer simplement parce que pendant quelques secondes. Nous avons analysé votre langage et nous avons maintenant la connaissance de tout ce que vous pouvez avoir mémorisé tout au long de votre vie »

Le Grand ne savait plus quoi penser, rêvait-il ? Ou était-il en proie à une maladie quelconque ? Toujours est-il, que la litanie dans son cerveau, continuait toujours sur le même rythme un peu lent mais bien timbré :

« Nous avons analysé votre intelligence, ne nous en veuillez pas, nous sommes très heureux de savoir que, bien qu'elle ne fait que s'éveiller, vos moyens sont suffisants pour pouvoir évoluer rapidement, avec notre aide, bien sûr !. » Ici, bien que tout ceci était à présent normal pour Jacques, il se sentit un peu blessé, mais sa voix intérieure avait aussi la propriété de lui calmer les moindres émotions si elles apparaissaient.

« Vous êtes capables, vous les hommes, de pouvoir rapidement avancer technologiquement, il se peut même que dans quelques générations vos descendants soient en mesure de faire ce que nous faisons en ce moment, c'est-à-dire sauver la planète que vous habitez. »

Jacques écoutait, ou plutôt percevait cette voix sans

pour cela être étonné, il commençait même à s'y habituer, et la longue explication commença :

« Vous n'êtes pas, comment vous dire, "un cerveau !" , nous savons qu'il existe des hommes plus doués que vous pour comprendre les sciences, mais il est certain que pour nous, vous êtes celui qui à des qualités morales à toutes épreuves, disons, parmi ceux qui auront aussi notre visite, vous êtes le premier à disposer de ces qualités. Un scientifique aurait tout de suite voulu comprendre ce qui lui arrivait et il est certain qu'il n'aurait pu assimiler sans danger ce qu'il aurait compris le cas échéant. La finalité de notre intervention est simple, et nous vous mettrons en condition d'en savoir plus lors de notre prochaine rencontre.

Sachez seulement que la terre, votre planète est en danger, le péril qui la guette est sérieux et notre démarche auprès de vous est très simple elle aussi, vous serez en possession d'ici peu de pouvoirs supérieurs auxquels, nous en sommes certains, vous vous habituerez rapidement. Cependant il vous faut à présent, vivre de façon à n'éveiller aucune question chez toute autre personne que celles que vous sentirez comme appartenant à notre... Disons ! Organisation ! Elle peut être reconnaissable, pour vous, à certains signes intérieurs que vous seul percevrez, il en sera de même pour vos futurs compagnons.

S'il y avait parfois chez vous un petit changement, ne vous en faites pas trop, les nouvelles facultés dont vous disposez à présent, seront en partie responsables, vous êtes en droit de vous en servir à des fins personnelles, mais n'en faites pas trop ! Et, sur ce point nous vous faisons confiance. Notre entrevue, si longue soit elle pour vous, n'a duré que quelques une de vos secondes, aussi ne vous étonnez pas si

lors de notre départ vous penserez avoir rêvé, vos agissements futurs vous feront vite oublier de douter. Nous vous contacterons bientôt, au revoir monsieur Sainton, et ne vous posez pas trop de questions, vous allez connaître bien des choses maintenant, soyez patient et tout ira bien »

Le halo disparu d'un seul coup, et Jacques, un peu groggy, retrouva l'usage de ses membres, il regarda autour de lui, la lune éclairait la cour d'une clarté très douce, insuffisante cependant, à moins être chat, pour distinguer quoi que ce soit. Jacques ne s'aperçut pas tout de suite qu'il y voyait comme en plein jour. Son chien Duck, presque caché vers ce tas de sacs, serait passé inaperçu à ses yeux quelques instants plus tôt. Il était près à se pincer, il regarda sa montre, vingt-deux heures, vraiment, si ce n'était pas un rêve, c'était extraordinaire !, il rejoignit rapidement la demeure tout en souhaitant, en lui même que sa mère fut encore debout. Il entra vivement et s'installa à la grande table, tout pensif.

La porte de la chambre de sa mère s'ouvrit et le visage de celle ci apparut protégeant ses yeux de la clarté du tube néon, puis interrogea :

« Qu'est ce qu'il a mon grand, je m'étais assoupie et j'ai eu dans un rêve l'impression très nette que tu voulais me voir, c'était comme si quelque chose dans ma tête m'avait dit de revenir te retrouver. Le plus drôle, c'est que d'habitude je ne rêve jamais, mais là ! C'était comment te dire... réel ! Tu comprends ? »

Il ne savait quoi penser, c'était dingue ce qui lui arrivait, irréel, et pourtant, là ! Dehors, il y voyait presque aussi bien qu'en plein jour, il ne pouvait nier l'évidence, de plus imperceptiblement, au plus profond de lui même, une

modification était engagée qui lui procurait un mystérieux et étrange bien être jamais ressenti.

Aucune appréhension ne se manifestait à son esprit. Seule une curiosité dévorante l'habitait maintenant.

Il était tard à présent et Jacques songea qu'il lui fallait dormir pour être demain au travail malgré tout, d'autant que la corvée de bois de chauffage c'était une bonne semaine d'un dur et pénible travail.

Après être dévêtu, il se glissa dans les draps pour s'endormir presque aussitôt, rompu par ce qui lui était arrivé ce soir là.

De bon matin il eut l'heureuse première surprise de se lever sans peine, il s'aperçut, en se rasant, que son visage avait quelque chose de changé, il fit un effort pour s'apercevoir enfin qu'il lui manquait ses petits boutons disgracieux, remarqués par les quelques filles qu'il avait fréquentées jusque-là. Il en fut heureux, car auprès de la gent féminine, même s'il était beau garçon, cela lui donnait des complexes.

Pour cette raison, peut être, il n'avait jamais songé à prendre femme. A trente ans, se disait-il toujours, j'ai encore le temps ! Malgré qu'il s'en défende, il ressassait son aventure de la veille, la grande glace de son armoire reflétait l'homme qu'il redécouvrait à présent, physique agréable, port altier, regard clair. Il se sentit en excellente forme, un dynamisme qu'il n'avait jamais connu l'habitait en permanence depuis qu'il était levé, une sorte de bien être, le fait d'être bien dans sa peau. Ce matin là, il prit, contre toute attente, son petit déjeuner rapidement sans sortir de la Marjorie.

Il se propulsa dans la cour en sifflotant, et d'un pas léger s'en fut vers le hangar ou la « Bête » sommeillait sous

les frères lueurs de l'aube naissante. Il n'eut pas à chercher Duck, celui ci était déjà sur ses talons la langue pendante, il avait fait le tour du domaine comme il le faisait chaque matin.

Ce fox là aimait sa liberté et son maître lui laissait faire ce qu'il voulait en dehors de la période de chasse. « Le Grand » le soupçonnait d'être très intelligent, il l'était sans doute, malin, rusé, mais quel amour dans ses yeux lorsque son regard était fixé sur son maître. Il lui tapota l'arrière train et la touffe de poil qui servait de queue au fox se mit à frétiller.

Apparemment rien dans son comportement ne laissait supposer qu'il avait subi un mauvais traitement de la part de !... hé oui ! De qui ? Comment ? Pourquoi ? Que de questions sans réponses à présent, la terre en danger ! Quel était ce mauvais roman, pour Jacques, homme pas niais du tout, bachelier tout de même, tout ceci dépassait son entendement.

Les dimensions terrestres étaient pour lui un éternel sujet de réflexions, voilà qu'à présent il lui incombait de se pencher bien plus, sur ce qui habituellement était un passe-temps occasionnel.

Le jour pointait et le sortit de l'état méditatif où il s'était plongé pendant quelques minutes. La « bête » rugit de plaisir en sortant de son antre, la remorque vide bondissant à chaque cahot de la cour.

Après un bon quart d'heure pendant lequel l'attelage, dans un bruit d'enfer, laissa ses empreintes dans maints petits passages à travers champs, le pilote dirigea son engin vers les premiers arbres de la magnifique forêt qui coulait en pente douce sur la prairie.

Trois minutes plus tard, une clairière, parsemée de

longues piles de rondins, des stères et des stères de bon bois alignés là depuis l'an passé, apparut sous la voûte rouillée du chemin. Petit Jean et Bebert, assis sur une pile de chêne, fumaient tranquillement en attendant leur ami, un sourire se dessina sur les lèvres des deux hommes lorsque Jacques sauta à terre.

Il serra vigoureusement les mains qui se tendaient en plaisantant comme seuls les vrais amoureux de la vie savent le faire, leur conversation, bien que teintée d'humour, prit un tournant un peu mélo lorsqu'ils évoquèrent la mort de presque tous les ormes, la maladie de cette essence les rendaient malheureux. Tout le monde s'en fiche de ces forêts ! pensaient ces hommes ivres de nature, mais qu'y pouvaient-ils ?

Ils se mirent au travail, la remorque de Petit Jean était déjà bien chargée quand celui ci fit ronfler son tracteur afin de déplacer l'attelage vers la pile de bois suivante. Lentement l'ensemble s'ébranla et quelques mètres plus loin, l'énorme roue de la remorque glissa dans le désagrègement du chemin. Trois secondes plus tôt, Jacques criait « arrête ! Arrête ! ». Mais le bruit avait couvert sa voix et la remorque lourdement chargée versa son contenu dans la pente raide à cet endroit. Seul le tracteur la retenait encore, presque vide à présent.

« Le Grand » était vraiment étonné, il se trouvait loin de l'accident et il lui tournait même le dos lorsqu'il cria de stopper à son ami. Il était persuadé que tout ceci allait arriver, il l'avait pressenti ! Mieux ! Il l'avait vu avant que cela ne se produise, dans sa tête, comme un film qui se déroule sur un écran. Le plus incroyable était que la réalité et sa vision étaient identiques.

Le chemin, du côté ravin, avait cédé et maintenant la

remorque, toujours attelée, pendait sur la déclivité très accentuée de l'endroit. Ils se regardèrent un moment sans parler, Petit Jean avait encore les genoux tremblants. Seul Jacques s'était aperçu de l'in vraisemblance de tout ceci, ses amis n'avaient pas prêté attention à sa position lors de l'accident, et l'avaient ils entendu ? De plus les deux compères étaient assez heureux, malgré le fait d'avoir à recharger le tout, il n'y avait pas de blessé et pas de casse à signaler au premier coup d'œil.

« Hé ben dis donc... souffla Bebert, on a eu chaud hein ? Cette saleté de remblai de cette satanée carrière ne vaut pas un pet de lapin »

C'est humide ici, répliqua Jacques, demain vous verrez qu'un filet d'eau coulera d'ici et le pré du bas sera moins sec, tu peux remercier Pti Jean mon vieux Bebert puisque ce pré est à toi »

Les trois hommes éclatèrent de rire, seul le Grand se forçait un peu. Il était clair à présent que ses visiteurs avaient réellement éveillé en lui ce don de voir des événements avant qu'ils n'arrivent, il n'avait donc pas rêvé, et les paroles entendues lors de son aventure lui revinrent en mémoire « Vous vous habituerez vite à vos nouveaux moyens et saurez en tirer parti » Cette phrase lui revenait claire, nette comme s'il l'entendait encore.

Il se surprit à n'avoir aucune peine à se souvenir des moindres détails de sa vie depuis son contact avec eux. Toujours la même question, qui étaient ils ? Extraterrestres ? Peut-être ! Toujours est-il qu'il ne se sentait pas vraiment curieux sur ce point, et que malgré tout il leur accordait une confiance qui l'étonna au début mais bien vite il prit la résolution d'en savoir davantage lors de leur prochaine rencontre. Pour l'instant, seuls ses nouveaux dons

l'intéressaient au plus haut point.

La remorque toujours couchée fut élinguée ou il fallait puis, la « bête », qui avait été amenée sur place fit son œuvre de redressement. Quelques temps plus tard, ils entreprirent le chargement une seconde fois.

Bebert et Petit Jean étaient fourbus après ce pénible travail, remonter les bûches du ravin n'était pas ce qu'on peut appeler un petit boulot, aussi Jacques découvrait encore un changement en lui au niveau de sa résistance physique, à son âge, la fatigue lui engourdisait bien parfois les membres dès le midi, mais depuis peu, même s'il dormait d'un sommeil toujours égal, il ne ressentait pas une once de fatigue lors de travaux harassants comme ceux d'aujourd'hui. D'ailleurs ses deux compagnons s'étonnaient beaucoup, Bebert, en sueur lança ironiquement :

« On voit bien qu't'es pas si vieux qu'nous, mais quand même ! J'aimerais bien avoir ta santé l'Grand !... Regarde pti Jean !. Il est frais comme une rose not Grand !. »

La cause était entendue, Jacques se doutait bien de quelque chose de ce genre, mais la confirmation était à ce jour établie, il était infatigable, jusqu'où ? Il le verrait bien plus tard pensa t'il.

Ils étaient maintenant assis sur un tas de bois et discutaient de leurs problèmes respectifs. Chaque fois qu'un silence se faisait dans la discussion, Jacques s'amusait à présent à penser fortement, il souhaitait que ce fût l'un ou l'autre de ses amis qui parla de nouveau, à chaque fois son choix était exhaussé. Il se promit de vérifier et de prolonger ses expériences sur des personnes qu'il ne connaissait pas, en ville par exemple.

La journée s'écoula jusqu'à ce que les trois compères

soient réunis chez Petit Jean autour d'un pot qui clôturait généralement chaque jour ou ils étaient réunis pour des travaux en commun.

Avant de se séparer, Jacques prit Petit Jean par le bras et lui confia le plus simplement du monde :

« Il faudra que tu renforces le pilier à l'est de ton hangar, crois moi, ça ne m'étonnerait pas si à la première neige celui ci ne fiche le camp sans prévenir, fait lui une solide assise de béton tant qu'il en est encore temps »

Petit Jean acquiesça mais parut surpris que son ami soit si sûr de lui. Il souffla un « Merci pour le tuyau » et ils se serrèrent la main une dernière fois ce soir-là.

Le Grand rentra tout droit chez lui, après avoir remisé la remorque, garé la « bête » sous le hangar, il prit une bonne douche et ne put s'empêcher de se regarder une nouvelle fois dans la grande glace de sa chambre. C'est pourtant vrai, pensa t'il, je ne suis pas mal du tout, il admirait maintenant son reflet, sans ces maudits boutons, il avait ses chances auprès des filles, il sourit à cette idée et comme la fatigue n'était pas au rendez vous du soir, il s'habilla de façon sport, comme il l'affectionnait.

En sortant il embrassa sa mère en lui recommandant de ne pas l'attendre car il risquait de rentrer très tard ou plutôt très tôt le lendemain. La CX répondit tout de suite aux sollicitations de Jacques. Il en était fier de cette voiture, la première qu'il ait eue neuve. Il ne s'en servait que pour les grandes occasions, ses déplacements d'affaires, il les faisait toujours avec la brave Rodéo.

Il prit la nationale en direction de la ville, quinze kilomètres, ce n'était pas le bout du monde, et son esprit vagabonda un instant à la recherche de ce monde qui

justement était, soit disant, en danger de mort.

Ses réflexions furent balayées par l'attention que nécessita une silhouette agitant les bras dans le pinceau de ses phares. Il ralentit, s'arrêta à la hauteur d'une jeune femme souriante qui s'avança vers la vitre de la voiture qui se baissait maintenant. Il s'enquit de sa présence sur la route à cette heure avancée.

Elle avait manqué le car reliant les deux villes et il fallait qu'elle soit chez ses parents au plus tôt, une vague histoire de cousins, qui ont débarqué à l'improviste et qui souhaiteraient la revoir avant leur départ pour l'étranger.

Jacques descendit puis, après avoir fait le tour de sa voiture en compagnie de la jeune femme l'invita à monter à bord de la CX tout en lui ouvrant la portière, elle ne se fit pas prier et s'enfonça dans le siège moelleux.

Il embraya doucement et dans le silence qui suivit il perçut nettement dans son cerveau un monologue qui n'avait strictement rien à voir avec ses propres pensées. C'était assez brouillon, mais il tira rapidement les conclusions qui s'imposaient, incroyable, mais oui, il entendait maintenant de mieux en mieux ce que pensait sa charmante voisine qui était absorbée dans la contemplation du ruban d'asphalte qui défilait d'ailleurs lentement d'après elle.

Il était en troisième et n'accélérait pas vraiment, trop impressionné par sa découverte récente, il enclencha la vitesse supérieure et la CX fit un bond avant de glisser maintenant à vive allure.

A ce moment, un OUF de soulagement naquit dans son cerveau, et un sourire s'installa de nouveau sur le visage de sa passagère, elle eut un regard furtif à l'adresse du pilote puis se remit à contempler la route.

Jacques s'amusait beaucoup depuis un temps, il savait qu'elle avait eu peur au début et à présent il écoutait des choses que sa modestie naturelle n'aurait jamais imaginé entendre. Seule la voix intérieure n'était pas conforme à la réalité. C'était comme de brefs messages, chaque fois que la jeune femme devait penser, il lui parvenait ce qu'elle aurait pu exprimer si elle avait dû parler réellement. Seul le timbre de voix n'était pas ce qu'il eut souhaité.

Décidément il lui plaisait, lui écoutait...

« S'il me sourit je lui réponds,... de plus j'aimerai bien qu'il me donne un rendez vous celui là, il n'est pas comme Didier, toujours mécontent, donnant ses ordres, depuis notre mariage c'est tout juste s'il me voit, et je ne lui sers que de bonniche lorsque nous nous retrouvons !... ce type a l'air gentil, et il est beau, je ne l'avais pas remarqué tout à l'heure,... j'aimerais bien qu'on se revoie... Que je suis bête, avec cette voiture ça doit être un grand patron ! Ils se baladent tous en sportsmen aujourd'hui... Et puis serait il là à cette heure s'il était ouvrier ? Non ma pauvre Francine, ne te fais pas de fausses idées... Enfin c'est toujours bon de rêver, ça ne peut me faire du mal... »

Le Grand ravi, savait maintenant que le fait d'écouter cette voix ne l'empêchait nullement de conduire et d'échafauder son plan pour entrer en contact avec Francine, puisque c'était son prénom ! Il attendit un peu et juste quand elle souhaite qu'il tourne la tête, il le fit avec un grand sourire accroché aux lèvres, elle lui rendit aussitôt.

« Je m'appelle Jacques Sainton, dit-il doucement, je suis agriculteur, ce qui ne m'empêche pas être très heureux de vous avoir à bord, il est rare de rencontrer une jeune femme aussi charmante que vous, et si vous n'y voyez pas d'inconvénients, j'aimerais assez savoir qui vous êtes, je

m'empresse de vous dire que vous n'êtes pas obligée de me répondre »

« Oh ! Ce n'est pas un secret, je m'appelle Francine Bachellet, et je suis employée du journal « LA VERITE » et un peu journaliste à certains moments, et je reviens d'un voyage à Paris, je m'y rends une fois par mois en visite chez une tante très âgée que j'adore ! »

« Vous êtes vraiment charmante, je suis très heureux que le hasard n'ait pas mis un autre automobiliste avant moi sur cette route, aurez vous le temps de prendre un verre avec moi avant de disparaître ? »

Il rangea sa voiture sur le parking de la gare routière tout en formulant mentalement l'ordre à sa passagère d'accepter son invitation, elle eut un petit mouvement de surprise, comme si elle avait été piquée, elle le regarda bizarrement puis prit le parti de sourire en lui lançant : « Oui ! Mais seulement quelques minutes s'il vous plaît, mes parents doivent se faire un sang d'encre ! »

Ils entrèrent au LION D'OR et s'installèrent dans un coin, le garçon s'enquit de leurs désirs immédiatement, et quelques temps plus tard ils échangeaient des banalités, un verre de Suze à la main.

Comme ils ne parlaient que par instants, Jacques avait tout loisir d'écouter ce qu'elle pensait entre deux phrases, elle n'avait pas changé d'idées, il lui plaisait toujours autant, plus maintenant même, son monologue était on ne peut plus édifiant, ses pensées vagabondaient et en même temps elle se reprochait bien des choses ;

« Si ces cousins n'étaient pas si pressés, je pourrais le mieux connaître, allons ma petite Francine, ne te fais pas encore d'illusions ! Chaque fois que tu as rencontré un type qui te plaisait tu l'as laissé partir !... pourtant !... Dieu

qu'il est sympa !. »

Et il écoutait cela, tantôt souriant ses yeux posés sur le regard de la jeune femme, à certains moments, il baissait son regard sa modestie en souffrait. Il s'était aperçu que le mécanisme de détection des pensées dont il était doté, se stoppait lorsqu'il le désirait et le fait de parler lui même coupait pratiquement le contact avec les ondes de pensées de sa voisine. Question d'habitude ! Pensa-t-il en proposant à la jeune femme de la raccompagner chez elle.

« Oh ! Vous êtes trop gentil, vous m'avez déjà rendu un tel service, je ne sais d'ailleurs pas comment vous remercier !. »

« Peut être en acceptant de me revoir ? Si vous le souhaitez ! bien entendu... »

« Si je vous réponds oui !... que penserez vous de moi ? »

« Que vous êtes la plus gentille jeune femme que j'aurai rencontré ces derniers temps bien sûr !. »

Il lui souffla mentalement l'ordre de l'embrasser, ils avaient passé la porte et seules les lumières de la ville brillaient. Elle lui colla une bise sur chaque joue avec une fougue surprenante, lorsqu'elle relâcha son étreinte, elle était toute confuse et lui dit toute penaude :

« Je ne sais pas ce qui m'a pris, ça a été plus fort que moi, mais je vous assure que c'est bien la première fois qu'une telle chose m'arrive et... »

« Je vous en prie, coupa Jacques surpris malgré tout, ce fut un plaisir il faut me croire, dites-moi seulement où je pourrai vous joindre et quand ? À moins que ce ne soit vous qui le fassiez, dans ce cas je me permets de vous laisser mes coordonnées... »

Il lui tendit un petit bristol qu'elle fourra dans son sac,

Le Grand lui prit les mains lui baisa le bout des doigts en se concentrant pour capter ce qu'elle pensait à cet instant.

Elle était déjà en partie imaginant leur prochaine rencontre, il prit note de ses idées. La jeune femme disparut à l'angle de la rue. Il évalua à environ trente mètres la portée de rupture des ondes. Ce n'était pas mal, il se félicita de cet exploit.

Avisant l'auberge des trois canards, il se décida de prendre un solide dîner ce soir là, et le cadre du restaurant l'aiderait sans aucun doute à parfaire sa nouvelle découverte. La table qui lui fut proposée n'était pas trop mal placée, un peu à l'écart mais assez près du centre de la magnifique salle, il l'accepta sans dire mot. Il commanda selon les conseils du maître d'hôtel, en le sondant, Jacques s'était aperçu qu'il était honnête homme et que ce qui lui avait indiqué était bien ce soir là le meilleur. Le sommelier vint à lui après quelques secondes, irréprochable service, peu d'attente pour les commandes pensa le Grand, il sonda sans peine l'artiste et obtint tout de suite de quoi satisfaire sa soif d'honnêteté. Il entendait assez bien dans un bruit de fond s'égrener les pensées du type qui venait de lui proposer un bourgogne passablement chambré ;

« Ce vin est trop jeune, pensait il, mais les ordres du patron sont là, quelle idée aussi d'en commander tant, maintenant il faut bien l'écouler. Et puis zut, à part les clients du patron qui sont connaisseurs eux, qu'est ce que ça peut faire ? Ce type-là, il n'y connaît rien en vin, encore un fauché qui se paye un gueuleton ! C'est sûr, si j'étais à sa place moi, je demanderais, Tiens ! Un Mercurey soixante-seize, ça c'est un nectar !... »

Jacques lui coupa ses effets intérieurs, en le prenant délicatement par la manche, il l'obligea à se pencher vers

lui, pour lui souffler dans l'oreille en souriant prêt à admirer le résultat :

« Voudriez-vous me servir un mercurey s'il vous plaît ? »

Le type se releva un peu pale, resta sans réaction quelques secondes, puis alors qu'il allait ouvrir la bouche pour répondre, le Grand recommença une nouvelle fois son manège, le pauvre gars se plia de bonne grâce : « Si ce restaurant est digne de ses étoiles, dit-il, j'exigerai que cette bouteille ait le millésime mille neuf cent soixante seize »

Pour le coup, le malheureux sommelier eut de la peine à se remettre, doucement il reprit la position verticale, expira fort, et balbutia mal à l'aise :

« Mais certainement,... Certainement monsieur !... je suis persuadé que nous avons cela »

Pendant ce temps, Jacques qui s'amusait bien, continuait de lire les pensées de l'homme :

« Hé ben merde alors ! Si je m'attendais... Coïncidence ou c'est un connaisseur, faut faire gaffe, putain ! Y a qu'à moi que ça arrive ces histoires là ! »

Après un court instant le sommelier revint à la table et avec maestria il fit son œuvre. Son client goûta le nectar et fit un signe de satisfaction. L'homme fut enfin libéré du malaise qu'il ressentait auprès de cette table. Il prit congé sur un mot aimable en se courbant,

« Monsieur est un connaisseur, je souhaite un bon appétit à monsieur ! »

Les tables étaient maintenant presque toutes occupées, et Jacques avait de la peine à trouver une onde seule. Il entendait une cacophonie extraordinaire, sur le même timbre avec le même rythme, il lui fallut une dizaine de minutes pour trouver la solution de ce problème.

Ses visiteurs lui avaient donné un pouvoir, mais le mode d'emploi lui incombait apparemment, il découvrit que l'onde d'un personnage ne pouvait lui parvenir claire, qu'à partir du moment où lui-même, ne prenait plus que ledit personnage dans son champ de vision. A ce moment, le bruit de fond baissait et les pensées du sujet lui parvenaient très bien. Il songea à cet instant que jamais il ne pourrait dévoiler ces secrets à qui que ce soit, mais qu'y pouvait-il ?

Le tour de salle sondé confirma son idée de la haute société. Il s'amusa beaucoup des pensées les plus intimes de la clientèle de ce soir là. Certains hommes pourtant très représentatifs, étaient en réalité de belles crapules, leurs compagnes avec l'air distant de femmes irréprochables n'étaient pas toujours aussi nettes que leur maintien en société le laissait croire, bref un solide échantillon de notables.

Après s'être passablement amusé avec cet incroyable pouvoir, il savait maintenant que ce qu'il pensait était réel, que la société était vraiment pourrie d'orgueil, de vanité, et que l'égoïsme régnait de plus en plus fort selon qu'il s'agissait de personnages de plus en plus importants.

Il régla la note, qu'il vérifia du premier coup d'œil, chose qui lui demandait d'habitude plus de temps. Il se promit de vérifier si, de ce côté là aussi, il n'avait pas accédé à une faculté de plus.

Le Grand sortit à l'air libre, la rue était maintenant moins encombrée, et il se sentait toujours en pleine forme. Ses pas le guidèrent nonchalamment vers la boîte à la mode de la petite ville.

Chemin faisant, il se demanda pourquoi, tout ce qu'il

faisait depuis ce soir là ne lui semblait en aucune manière, extraordinaire. Il vivait comme si rien ne s'était passé, de toute évidence, cela devait être aussi une de ses nouvelles capacités.

A maintes reprises il s'était surpris à rire dans des cas ou vraiment le cœur n'y était pas, et sans même y penser, chose qu'il n'aurait jamais fait avant. Il sentait confusément que ses réactions propres s'adaptaient automatiquement aux situations dans lesquelles il se trouvait.

La porte du « STAR CLUB » se referma sur lui, aussitôt la lumière tamisée et l'atmosphère enfumée le prirent à parti, il jeta un vaste coup d'œil sur l'établissement du haut de l'entrée.

La salle était vaste, une piste carrée où les jeunes nantis de la région venaient s'admirer tous les soirs, l'endroit était assez select, n'y venaient que ceux qui en avaient vraiment les moyens.

Il descendit les quatre marches de velours rouge, s'approcha du bar en évitant de bousculer qui que ce soit, puis s'assit sur le haut tabouret qui s'offrait à lui.

Comme le voulait la coutume dans cet établissement, le barman lui présenta tout de suite un scotch bien tassé, qu'il lui fallut régler illico deux cents francs, une bagatelle quoi !... Jacques lui allongea ses deux billets et en profita pour le sonder. Il entra instantanément dans le fil des pensées de l'homme qui lui souriait en essuyant quelques verres :

« Encore un cornard qui ne bronche pas, pourvu que ça dure, à ce train là j'aurai vite le magot et je pourrai, avec Isabelle m'installer chez moi pour de bon !... J'espère simplement que cette conne de Francine ne me fera pas chier ! Avec son habitude de me fourrer des bâtons dans

les roues, si elle savait ce que je lui prépare ! »

Son visage devint plus souriant, et à ce moment Jacques perdit le fil de ses pensées, il venait être surpris par une jeune fille échevelée qui s'appuyait à présent de tout son poids sur lui en s'adressant au barman :

« Didier mon gros ! Un scotch s'il te plait, je crève de soif ! ». Elle sourit à l'homme qui la soutenait, elle était en partie ivre, et Jacques la soutint une bonne minute avant qu'elle ne puisse rejoindre ses amis.

L'essai de contact nouveau avec le barman ne renseigna plus le Grand sur ce qu'il voulait savoir, d'ailleurs il en savait assez maintenant. Il coupa court l'onde qui le reliait à l'homme et fit aussitôt le rapprochement entre ce type et sa jolie auto stoppeuse. Une coïncidence ? Non ! Il en était sûr, de toute façon il allait tirer cette affaire au clair, très rapidement.

Quelques clients entrèrent à cet instant, et comme tous, ils atterrirent au bar. L'accent de ces nouveaux arrivants ne pouvait tromper personne, des belges, sans aucun doute.

Le gars Didier joua de sa petite partie de scotch et lorsqu'il demanda le règlement des consommations à ses clients, ceux ci commencèrent à vociférer, le plus grand avait déjà pris Didier par les revers de sa veste rouge et le secouait d'importance tout en l'invectivant en flamant si bien qu'à peine la minute d'après le début de cette histoire, le patron, qui en l'occurrence était une patronne, somma tout ce beau monde de s'expliquer.

Jacques de son côté cessa d'impulser au terrible belge ses ordres de destruction. Après que tout fut éclairci, à savoir que Didier n'avait demandé que quatre cents francs, qu'il s'excusait, que ces messieurs n'avaient pas bien

entendu et qu'enfin la patronne offrit quatre autres verres, tout rentra dans l'ordre.

Le sondage effectué à cet instant sur le barman permit à Jacques de saisir l'explication qu'il attendait, « Merci Isabelle ! à tout à l'heure » murmura-t-il, puis il s'affaira de nouveau sur son travail. C'était clair à présent, la boîte ne devait être que gérée par cette Isabelle, et sans doute projetaient-ils de voler de leurs propres ailes un jour prochain, d'où les vols manifestes et répétés sur les clients non habitués des lieux.

D'après Didier, Jacques savait que ce manège durait déjà depuis pas mal de temps, mais c'était la troisième fois que des clients ne voulaient pas jouer le jeu ! Etonnant non ?...

Passablement amusé de tout ceci, Jacques se rendit vers le fond de la salle, bousculé par les danseurs, il du même s'excuser pour avoir mis la main sur une l'épaule nue d'une jeune fille afin de ne pas tomber.

Il arriva devant une porte décorée de l'inscription sèche « PRIVE », à peine celle ci fut entre ouverte qu'un athlète impressionnant lui barra la route. Le Grand s'expliqua aussitôt, tout en lui insufflant l'ordre de le laisser passer ;

« Non ! C'est privé ici ! »

« Mais je vais juste jouer quelques billets, je suis un habitué ! ».Temporisa-t-il tout en continuant à le stimuler. Le cerbère comme agacé par un insecte invisible le laissa entrer sans rechigner après dix secondes. « Très bien, de plus en plus vite, ça marche ! » pensa Jacques en pénétrant dans une petite salle de jeux.

Son arrivée passa inaperçue et il reconnut quelques têtes vues au restaurant. Il y avait même l'adjoint du maire

de la ville qu'il connaissait bien par le fait que celui ci était une personnalité politique d'avant garde, sa bobine s'étalait sur bien des murs lors d'élections régionales.

Il s'approcha de la roulette en souriant, dans l'indifférence totale, prit place au bord, puis se concentra.

Au début, il ne savait pas trop comment s'y prendre, mais il sentait bien que quelque chose pointait dans son cerveau. Après dix minutes d'observation, il sut à quoi correspondait la roulette en surimpression qu'il voyait de mieux en mieux maintenant.

Sur la réelle, Jacques pouvait voir une seconde roulette qui lui donnait avec un tour d'avance la chute de la bille. Impensable ! Lui-même était secoué, il lui fallut ces dix minutes pour en être convaincu.

Les premiers gains qu'il obtint ne dérangèrent en aucune manière l'assemblée restreinte, mais dès le troisième tour gagnant, il sentit les regards peser sur sa nuque. Assis à présent, il s'amusait de voir les gens ébahis lorsque la bille plongeait sur son choix.

Le croupier ne savait plus que faire, il pensait à la chance invraisemblable de ce type, pourtant il faisait ce qu'il fallait pour le faire perdre. Le frein, très discret avait bien fonctionné, il en était sûr que diable !.

Le Grand se paya le luxe de perdre une grosse somme à un moment critique, il sentait bien que sa chance devenait douteuse aux yeux de tous.

Il joua le jeu à fond, le sourire revint sur les lèvres du croupier qui s'épongea avec sa pochette, ses pensées étaient captées par l'homme qui lançait ses plaques sur une couleur : « Ça y est ! La baraka c'est cuit ! Ouf ! J'ai jamais vu ça !... » Un sourire tel que celui là ne pouvait pas rester longtemps pensa Jacques, et pour terminer en beauté, il

annonça très fort : « Aller ! Tout sur l'as !... » Une douche froide n'aurait pas fait plus d'effet au croupier, blême à présent, il lança l'engin, sur un coup, pensa-t-il, « c'est pas possible »...

La bille tournoya rapidement, rebondit plusieurs fois, puis malgré les coups de freins discrets et répétitifs du pauvre croupier, se logea dans le nid de l'as.

Un tonnerre d'applaudissements salua l'exploit. Il remit deux plaques de cinq cents sur le tapis en lançant le plus joyeusement possible : « Personnel ! ». Le croupier salua tout morose, qu'allait il dire au patron ? La banque avait presque sauté. Ce qu'il ne savait pas, c'est que tout ceci était voulu par un seul homme, mais sûrement pas un homme ordinaire !

Sous le regard admiratif des femmes présentes et celui déconfit des types qui chuchotaient entre eux, il changea ses plaques contre une somme rondelette qui obligea le patron à vider son coffre en partie.

Fairplay en apparence, celui-ci, après l'avoir félicité, lui fit remarquer qu'à l'avenir il serait sympa de sa part d'aller jouer à d'autres tables. Il ne pouvait pas une seconde fois perdre une telle somme... Jacques sortit le sourire aux lèvres, glissa un gros billet dans la main du cerbère de la porte qui le remercia vivement, pas habitué à cette générosité.

Il allait arriver à hauteur du parking lorsque se produisit dans sa tête une lueur violente. Il s'arrêta et se retint au mur de l'immeuble qu'il longeait pour ne pas tomber.

Il accusa ce coup, puis de très loin, comme venant de l'infini, une voix, qu'il reconnut tout de suite s'amplifia de

manière à être parfaitement audible en très peu de temps. Ses visiteurs le contactaient une nouvelle fois, son malaise fut vite passé, il enregistrerait maintenant ce que la voix monocorde lui distillait :

« Vous vous habituerez très vite à ce petit désagrément, nous ne pouvons pas savoir ce que vous faites lors de notre contact, seul celui ci établi nous le permet.

Nous sommes satisfaits de constater, chez vous, une certaine avance du processus interne qui va vous permettre de contrer les agissements de certains de vos semblables.

Les réactions aux tests que nous vous avons faits subir la première fois, ajoutés aux progrès internes que nous constatons à présent, permettent de voir en vous celui qui saura agir le moment venu.

Ne posez pas trop de questions, écoutez nous, plus tard il vous sera donné certaines explications, mais l'instant n'est certainement pas propice à cela.

A l'heure ou vous nous entendez, seuls une quinzaine d'hommes sur cette planète sont tout comme vous nantis des mêmes pouvoirs, il se peut que jamais vous ne les rencontriez, mais au cas où cela arriverait, il vous sera facile de les reconnaître, vos possibilités seront à ce moment là ! Décuplées.

Maintenant retenez bien ce qui suit. Attendez vous à accomplir une mission indispensable pour le bien être de votre planète, il est vraisemblable que vous soyez le premier concerné dans la guerre qu'il faudra absolument gagner contre un ennemi que vous n'allez pas tarder de connaître.

Nous ne pouvons en aucune façon agir à votre place, seuls les pouvoirs que vous possédez à présent représentent notre bonne volonté de vous aider, nous ne souhaitons pas

voir l'aboutissement de certains projets conçus par un petit groupe de vos semblables. Ils entraîneraient un chaos indescriptible, vous en serez conscient dans quelques temps.

Nous terminerons sur un sujet qui vous touche particulièrement, le petit détail qui vous étonne. Il vous faut dormir malgré tout, la fatigue que vous ne ressentez pas est accumulée dans votre organisme. Vous l'éliminerez qu'à la condition de dormir au minimum une heure et dix sept minutes toutes les vingt quatre de vos heures, faute de quoi, et l'explication serait trop longue, vos facultés nouvelles en souffriraient.

Au revoir Monsieur Sainton, ouvrez vos sens à ce qui vous entoure, surtout à ceux qui vous entourent, nous vous contacterons lorsque nous jugerons le moment opportun venu. »

Jacques avait récupéré, un peu secoué et les rares passants ne s'étaient aperçu de rien, il pensa tout de suite que comme la première fois, il ne s'était écoulé qu'une poignée de secondes.

Il touchait là une réalité, la relativité ! Un mot qui prenait maintenant pour lui une certaine signification.

La C X glissa bientôt sur la route du retour, il se demanda comment il se comporterait, si par hasard, ses visiteurs le contactaient au volant à grande vitesse ? « Décidément il va falloir que je m'y fasse rapidement ! » dit-il tout haut, souriant à cette éventualité, il se mit à penser que rien ne lui arriverait de fâcheux. Un coup d'œil sur le chrono de bord, trois heures !...

Un peu tôt se dit il, puis pour vérifier ses facultés nouvelles, il sonda très en avant la grande route, pas de lueurs de phares, aucun véhicule en sens inverse ! Il en était sûr ! La CX monta au maxi de sa vitesse, pendant dix

minutes il se sentit à l'aise, jamais il n'avait osé le faire. En vue de la petite route de la Marjorie, il ralentit très sec, puis s'engouffra tous phares éteints sur les quelques kilomètres restants. Seule une fraction de seconde lui fut nécessaire pour adapter sa vue au noir de la nuit, encore des progrès à faire songea t il ! Il entra doucement chez lui, s'allongea sur le canapé près de la fenêtre puis, de suite, s'endormit très calmement.

Il ouvrit un œil, puis brusquement s'assit, la nuit était encore bien noire, il tenait une forme parfaite, sa montre indiquait six heures « Saturday », pas de doute, il n'avait dormi que trois petites heures. Je suis condamné à ne plus beaucoup dormir ! pensa t il, la vérification des propos de ses visiteurs était on ne peut plus concluante.

Il se mit à préparer le petit déjeuner, en insufflant très doucement l'idée de rester dormir à sa mère, car elle avait l'oreille fine, et de plus, hiver comme été, elle avait la fâcheuse habitude de se lever autour des six heures. La brave femme fit son apparition plus d'une heure et demie après, sur l'immense table massive le café fumait, la miché de bon pain, le beurre, la confiture de groseille faite maison, étaient gentiment arrangés sur un petit plateau. Elle fut assez surprise mais Jacques ne se permit pas d'épier ses pensées à cet instant, il avait eu déjà bien du mal à lui insuffler l'ordre de rester au lit plus tard qu'elle ne le désirait.

« T'as donc point dormi mon grand ? »

« Si man ! J'ai même ronflé... »

« Dieu ! C'est y possible, il est plus de sept heures. ! »

« Qu'est ce que ça peut faire dis moi ? »

« Hé ben, c'est la première fois que ça m'arrive sais tu ? »

« Tu es un peu fatiguée man, tu te sens bien au moins ?... »

« Pour ça oui ! Je suis en pleine forme, mais que vas tu penser de ta mère après cette grasse matinée ? . »

« Rien de grave, sinon que tu devrais de temps en temps la faire cette grasse matinée, ça me ferait plaisir de voir que tu te reposes plus souvent. »

« Quand même ! murmura-t-elle »

Elle prit son petit déjeuner silencieusement, avec parfois un coup d'œil discret mais plein d'amour vers son grand qui regardait la cour par la fenêtre, se retournant de temps à autre un bon sourire aux lèvres. Il attendit qu'elle ait terminé avant de vider ses poches afin de se changer. A cet instant quelques rouleaux de billets tombèrent sur le carrelage, il se souvint de ses jeux de la veille, puis compta rapidement ses gains.

Très vite il les fit disparaître afin que sa mère ne puisse se poser des questions. Il se souvint que lorsqu'il était petit, la grosse poutre maîtresse de sa chambre était une cachette sûre pour ses trésors, un instant son enfance défila en couleur devant ses yeux, son père qui connaissait l'endroit ne s'était jamais permis d'y mettre ne serait ce qu'un œil !

Un léger frisson l'envahit à cette pensée, son père était vraiment un brave type, et le Grand en avait bavé lorsqu'il était parti.

Il redécouvrit la cache avec le même plaisir qu'autrefois, lorsqu'il y cachait ses billes, les quelques pièces qu'il avait gagnées par de menus travaux, puis les lettres d'amour qu'adolescentes ses amies lui remettaient dans la cour de l'école.

Son retour en pensées vers ces temps à peine disparus lui mit un peu de baume au cœur en même temps que de petites larmes lui perlèrent aux coins des yeux, il regrettait seulement que son père ne fut plus de ce monde.

Bien qu'ils ne se soient jamais beaucoup entretenus, il y avait toujours eu, entre eux, une certaine connivence, l'instinct spécial qui permet sans mots dire d'exprimer tous les sentiments possibles.

Seuls quelques élus en ce monde peuvent prétendre à ceci !...

Les billets disparurent à l'intérieur de cette poutre, la cache n'était pas visible, seule une partie de l'aubier très dure permettait d'y accéder. La pièce remise en place, il fallait un œil averti pour déceler l'ouverture.

Tout en sifflotant, il redescendit dans la cuisine, humant de suite le fumet qui lui chatouillait les narines et sauta les dernières marches en reniflant de plus belle.

« Humm ! Ça sent rudement bon tu sais ! »

« Tu dis ça pour me faire plaisir hein ? Comme d'habitude !. »

« Mais non Man ! Tu es la meilleure cuisinière que je puisse avoir crois moi, les femmes d'aujourd'hui ne savent rien en cuisine et... »

« Au fait !. Coupa t'elle, en parlant de femmes, il y a eu un coup de téléphone tout à l'heure, je ne savais pas ou tu étais, et j'ai répondu à cette personne qu'il lui fallait te rappeler. »

« Qui était ce ? »

« Je ne sais pas ! Elle demandait bien monsieur Sainton, et quand je lui ai dit que j'étais ta mère, elle m'a paru surprise puis assez poliment m'a dit qu'elle rappellerait plus tard !. »

« Ah bon ! Laissa-t-il tomber »

« Tu connais beaucoup de femmes mon grand ? Se hasarda-t-elle timidement »

« Non pourquoi ? répondit il l'air surpris »

« Comme ça ! dit elle songeuse en le regardant d'une manière un peu triste, tu es pourtant un beau garçon »

« Dis Man ! Si tu ne veux plus me voir, il suffit de me le dire tu sais ! »

« Mais non ! Tu sais bien qu'il ne s'agit pas de ça, mais j'aimerai bien que tu te maries un jour, car je ne vivrai pas cent ans. »

« Autrement dit, il pris un air amusé, tu ne me crois pas capable de m'assumer seul au cas où tu disparaîtrais, ce qui n'est pas demain la veille heureusement. »

« Disons que j'aimerai bien avoir une bru près de moi, l'hiver, les vieilles comme moi finissent par gagater lorsqu'elles sont seules, et puis des petits enfants ne seraient pas pour me déplaire, au contraire ! Mais je ne peux pas te considérer comme à moi, et... »

« Arrête Man ! Ce n'est pas parce que tu es là que je reste célibataire, c'est simplement parce que je le veux ainsi, quant aux filles, si tu veux en voir, rien n'est plus simple, il suffit de demander. »

Il se concentra, et une minute plus tard, le téléphone retentit. Il décrocha un sourire éclaira son visage, la voix qu'il entendait était bien celle qu'il souhaitait.

« Bonjour Francine. Oui... Vous dînez avec moi ce soir?... Allez ! Je vous en prie,... Vous savez que je finis toujours par avoir raison, et de plus vous feriez plaisir à ma mère ! Oui bien sûr ! Je passe vous prendre ? Disons !... dans une paire d'heures ? Au Lion Bleu ! D'accord ! À tout de suite... »

Il posa le combiné, posa un regard amusé sur sa mère, attendit le temps nécessaire pour lui dire le plus simplement du monde :

« Nous sortons ce soir man ! C'est samedi et comme je

sens que je vais bien déjeuner ce midi, moi je t'invite ce soir pour dîner, tu en profiteras pour lier connaissance avec une des « Filles » que je fréquente de temps en temps. »

« Mais !... »

« Il n'y a pas de mais, de comment, ou d'autres échappatoires, je te dépose chez le coiffeur d'ici une bonne heure et je te reprends après, ça te va ? »

« Crois tu que ce soit raisonnable ? »

« Oui !. » Laissa-t-il tomber d'une voix qui n'appelait aucune réplique.

Ils avaient terminé leur déjeuner et la mère s'empressa de faire le nécessaire pour être prête dès que possible.

Jacques sauta sur les premières marches de l'étage puis grimpa le restant des degrés avec une souplesse de félin. La douche qu'il prit fut la bienvenue.

Après être séché, il passa un jean et un tee-shirt blanc, enfila prestement une paire de chaussures très souples qu'il affectionnait particulièrement pour conduire. C'est au moment où il allait saisir la poignée de porte qu'il remarqua une chose bizarre, ses yeux s'étaient portés machinalement sur le petit ramoneur porte bonheur, cadeau de sa tante Cécile amoureuse des Vosges, le sujet, haut de quelques centimètres, se mit à se déplacer doucement du bord de l'étagère vers le centre, le Grand n'était pas surpris, il avait une seconde pensé à remettre en place le petit bonhomme, cela avait suffi pour lui dévoiler une nouvelle facette de ses pouvoirs.

Il entreprit aussitôt une nouvelle expérience. Sur quelque chose de plus lourd » pensa-t-il. La raquette de tennis qui pendait au mur se mit à vibrer, cliqueta légèrement sur le papier bleu de la chambre puis flotta doucement dans l'air avant de tomber en droite ligne vers le parquet.

« Tiens tiens !... murmura t'il tout réjoui, voici quelque chose de très intéressant qui va me permettre bien des facéties !... »

A maintes reprises, de la même façon, il essaya de raccrocher l'objet à sa place, mais après plusieurs bonds dans la chambre, l'engin regagna sa place par la main même de notre apprenti sorcier.

« Manque d'exercice sans doute !. » grogna-t-il tout bas.

Il descendit les marches toujours aussi vite, puis tomba dans la cuisine au moment même où sa mère réapparaissait également, toute pimpante.

« Tu finiras par te casser une jambe à faire le fou comme ça !. »

« Prête man !

« Oui mais... »

« Tu ne vas pas remettre ça dis ! Aller ! Nous sommes juste à l'heure... »

Après avoir tourné la clef, qu'il glissa dans le sabot, bras dessus bras dessous, ils se dirigèrent en riant vers le garage.

Ils roulaient bon train sur la nationale et furent bien vite en vue de la ville. Jacques ralentit aux abords des premières maisons, négocia les aléas de la circulation, puis stoppa assez sec sur le parking du Lion d'Or.

La porte à peine fermée, il s'élança vers l'entrée du bar, il n'eut aucune peine à la situer, elle était assise derrière une table, aucune consommation devant elle, son regard se promenait sur les clients de l'heure.

Lorsqu'elle aperçut Jacques, un sourire heureux illumina son visage, elle se leva rapidement et vint à sa rencontre. Jacques ne se permit aucun sondage bien que

l'envie le tenaillait ardemment, sur un ton anodin il lança :

« Bonsoir ma chère Francine, vous êtes très jolie ce soir, j'espère que j'y suis un petit peu pour quelque chose ? »

« Bonsoir Jacques ! Il est vrai que je suis très heureuse de vous revoir, mais vous le savez, je suis mariée et je n'aimerai pas que certaines personnes d'ici interprètent mal le fait que je dîne avec vous. »

« J'y ai songé croyez le, mais vous dînerez d'abord avec une charmante petite dame, vous êtes censée faire un papier sur les misérables petits fermiers du coin. Vous êtes bien journaliste que diable ? »

« Vous pensez que ça va prendre ici ? »

« Si je le veux, c'est sûr ! »

« Si vous le dites ! Mais suis je sottre, j'ai la chance d'avoir un nouvel ami et j'hésite encore, me pardonnerez vous ? Au diable les « qu'en dira t on ? » Je suis trop heureuse cette fois, emmenez moi si vous y tenez encore !... »

« Avec plaisir, je vais, si vous me le permettez, vous présenter ma mère, c'est une très gentille femme, un peu timide et effacée, mais vous verrez, elle gagne à être connue. »

Il aida sa mère à s'extraire du moelleux fauteuil de la CX, puis fit les présentations, les deux femmes se serrèrent la main longuement pendant que Jacques détaillait les qualités de l'une et l'autre entrecoupé de rires et de protestations que leurs propres modesties jugeaient bon de dire.

« Mon fils est un impulsif, voici une heure qu'il me presse pour venir à la ville avec lui, mais en vous regardant, je comprends cette hâte de vous retrouver. »

« Hé bien man ! Tu es formidable, c'est la première fois que tu fais un discours aussi long, ça s'arrose tu sais !... »

« Jacques ! Voyons, laissez votre mère dire ce qu'elle souhaite, j'aime assez pour ma part, cette façon directe dont elle se sert pour connaître les gens. Vous voyez madame, nous avons fait connaissance Jacques et moi, voici plus de vingt quatre heures, c'est énorme n'est ce pas, qu'en pensez vous ? »

« C'est beaucoup ou trop peu, ça dépend de bien des choses vous savez ! »

« Oui je comprends ! Souffla Francine, puis élevant plus haut la voix ; vous ne voyez pas d'inconvénients à ce que nous dînions tous trois ?... Jacques y tient beaucoup je crois, et je partage ce souhait. »

« Hé bien soupira la vieille femme, si cela vous ne vous dérange pas, je serais très heureuse de dîner avec vous !. »

Le coiffeur s'impatientait déjà lorsque sa cliente fit son apparition, Jacques s'excusa puis après quelques blagues, il s'en fut retrouver Francine.

Le temps de faire une promenade à bord de la voiture, un verre sur le bord du moulin, parlé de choses bien anodines, ils furent surpris d'avoir usé l'heure que leur avait octroyée le coiffeur.

Ils dînèrent effectivement à trois, mais Jacques se sentit bien seul par moment. Ses deux compagnes, heureuses de papoter, s'étaient découvert l'une chez l'autre, des affinités assez nombreuses et surprenantes pour que l'entente entre elles soit réussie.

Jacques savourait pleinement cet état de fait. Mais de son côté, par désœuvrement au début, puis par curiosité

peu après il s'était mis à l'écoute des tables voisines.

Il releva quelques phrases dites par un homme corpulent qu'il ne connaissait pas. Il était question de beaucoup d'argent à gagner si les gouvernements intéressés se « mouillaient » au préalable.

Le rondouillard se faisait fort de mouiller le sien. Jacques s'imprégna de l'onde transmise par l'homme, l'imagination de celui-ci était très fertile, car ses visions sur l'avenir grâce à une arme nouvelle, étaient on ne peut plus catastrophiques, guerre mondiale, moins de monde à lui et ses amis, le pouvoir tout acquis et pour toujours. Un avenir vraiment cauchemardesque défilait dans sa tête, le Grand en avait le sang aux tempes.

Les neutrons !... mais oui ! Jacques avait connaissance de recherches à ce niveau, les chercheurs de ce monde élaboraient depuis longtemps ces fameuses bombes à neutrons, qui vous tuent proprement, en laissant les murs et le matériel intacts. Comment se fait il qu'un être aussi abject puisse exister ? pensa t'il, Bien sûr, une meilleur vie pour les survivants, en cas de conflits, les avertis se planquent, puis attendent sagement la fin des autres. Mon Dieu ! Faut-il être fou à ce point pour souhaiter cela.

Que de questions se posait il à présent ! Il était perplexe, il fallait à l'évidence qu'il sache au moins qui était ce type, et qui étaient ses invités, ce qu'ils tramaient.

Enfin il ne fut pas trop surpris de faire un rapprochement avec les avertissements de ses visiteurs.

Cet individu régalaient ses amis d'une façon très grand seigneur, toujours le verbe haut, le sourire de l'homme était de fabrication douteuse, Jacques sentait confusément que ce type était dangereux, il était certain que tout ceci avait un rapport direct avec les paroles prononcées par les visiteurs.

Il régla l'addition d'un air songeur, tout en souriant à ses propres invités, puis en bavardant joyeusement, ils rejoignirent doucement le parking. Pratiquement désert à cette heure, le claquement des portières eut pour effet la fuite éperdue d'un chat qui avait sauté d'une poubelle.

Jacques ne mit pas le moteur en marche tout de suite, il percevait nettement que des individus allaient sortir derrière eux par le petit tunnel qui permettait l'accès du restaurant directement du parking. Il ne s'était pas trompé, deux minutes plus tard, trois des hommes qui intéressaient le Grand firent leur apparition. Le gros type les suivait un peu plus loin derrière. Après quelques mots et de solides poignées de main, tout ce beau monde s'empara d'un volant et disparut bientôt de la place.

« Connais-tu ces types Man ? ». Questionna Jacques.

« Non ! Pourquoi ? »

« Je crois savoir qui est le dernier à être sorti ! » souffla Francine, « Il s'agit probablement de Monsieur Chimian, un homme d'affaires de la région Sud Est, j'ai déjà eu l'occasion de l'interviewer, il possède une magnifique villa dans les environs, si c'est lui, je dois le rencontrer dès demain, mais pourquoi ce soudain intérêt pour ces gens ? »

« Oh ! Comme ça ! Il me semblait bien l'avoir vu quelque part. »

« A la télé sans doute, ou en ville peut être, tu sais il est assez connu et je crois savoir de bonne source qu'il est député maintenant !. »

« Ouais ! » grommela le Grand « Bon on y va ? »

Après avoir roulé bon train, la cour de la Marjorie fut balayée par les phares de la voiture. Jacques souriait à l'idée que pas une fois Francine ne lui avait demandé ou ils se rendaient.

Il sortit prestement, les aida à s'extirper de leur siège, puis ouvrit la porte de la cuisine en les invitant à y pénétrer vivement. Il gara rapidement son véhicule, en sifflotant, tout guilleret, il rejoignit à son tour la douce chaleur de la maison.

Les deux femmes papotaient encore de tout, d'un rien, assises sur l'un des bancs de chêne vers l'immense table. La mère eut un sourire malicieux, puis se leva en disant :

« Je suis très fatiguée, les soirées comme ça, ne sont plus pour moi, je pense que je vais dormir comme une souche ! Francine, je suis très heureuse de vous connaître, et j'espère vous revoir souvent, si vous le souhaitez bien sûr ! Je vous prie de m'excuser, mais j'aimerais à présent me reposer. »

« Je t'en prie man ! Va vite, nous voyons bien que tu es fatiguée ! »

« Bonne nuit madame, je reviendrai souvent puisque vous le souhaitez et que cela me fera plaisir ! »

Après que la porte de la chambre se fut refermée sur l'admirable vieille femme, sans doute comédienne dans l'âme et le cœur, ils se retrouvèrent debout à quelques pas l'un de l'autre, Jacques souriait toujours tandis qu'elle avait dans les yeux une lueur brillante qui n'aurait trompé aucun homme, même peu aguerris, sur sa signification.

Elle fit un minuscule pas en avant, et lorsqu'il lui tendit les mains, elle s'élança vers lui pour se blottir d'une manière rageuse, comme si elle s'accrochait à une planche, craignant de sombrer dans la houle qui gonflait à présent son cœur.

Doucement, le Grand lui caressa les cheveux, elle ne disait rien mais ne desserrait pas non plus son étreinte, il lui sembla qu'elle pleurait, mais il n'en était pas sûr.

Jamais plus il n'oserait lire ses pensées maintenant, apparemment ce n'était plus un jeu, il sentait bien que l'attirance qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre était peu commune.

Avec aisance, tel un félin, en souplesse, il la souleva comme une plume, d'un pas assuré et rapide il entreprit de grimper les degrés menant à sa chambre. Elle ne bougeait pas, le visage enfoui dans le creux de la puissante épaule de Jacques.

Il poussa la porte du pied, puis la referma derrière eux de la même manière. La chambre était vaste et pour rejoindre le lit quelques pas étaient nécessaires, c'est au second pas qu'une lueur lui inonda le cerveau.

Ses visiteurs le contactaient de nouveau. Le timbre de la voix était le même. Il s'était arrêté pile, comme un automate, pour entendre en lui cette voix monocorde :

« Monsieur Sainton, pardonnez nous de vous contacter en cet instant, mais il est important que vous sachiez certaines choses. Vous avez rencontré ce soir un personnage auquel il, serait prudent de changer les idées.

Il est très dangereux pour l'avenir de votre planète, il a beaucoup de personnel partageant ses vues, cela à un rapport direct avec nos craintes pour l'humanité.

Veillez faire en sorte que ses idées ne soient en aucun cas mises en application. Ne perdez pas trop de temps et à la limite, monsieur Sainton, entreprenez selon la méthode qu'il vous plaira la destruction pure et simple de ces individus.

Sachez en outre, que dès à présent sur votre planète plusieurs de vos semblables sont comme vous à présent, obligés de faire ce que nous vous demandons. La terre,

votre planète est entre vos mains, nous sommes sûrs de ce que vous venez d'entendre, nous ne pouvons, pour l'instant, agir à votre place. Un jour peut être ! Mais faites vite, nous sommes confiants. »

Le Grand tenait toujours Francine, elle le regardait dans les yeux avec un étonnement non dissimulé, elle frissonnait légèrement, les lèvres entrouvertes.

« Qu'y a t il Jacques ? » souffla t elle.

« Rien du tout ! Pourquoi ? »

« Pendant un moment j'ai eu très peur, je ne sais pourquoi, mais tes yeux étaient !... comment te dire ! Illuminés, Oui c'est ça, comme allumés d'une lumière verte, Oh pas longtemps, Mais bien que je sois un peu grise ce soir, je suis sûre d'avoir remarqué cette lueur dans tes yeux. »

« Ma pauvre chérie ! Tu as abusé de trop de bon vin, tu vois ce qui arrive après ? »

Il se mit à rire de bon cœur, elle en fit autant tout en basculant ensemble sur le doux couvre lit. Elle sentait bon, un parfum discret mais tenace, le long baiser qu'ils avaient échangé rehaussait encore d'avantage leurs désirs.

Elle était maintenant toute tremblante et se laissait dévêtir doucement, il posait ses lèvres sur chaque partie du corps qu'il dévoilait, parfois il enlevait un de ses effets, de façon à ne pas être en reste. Il s'affola un peu à la vue des seins de la jeune femme, peu volumineux, certes, mais d'une fermeté et d'un galbe parfait.

Après avoir monté au paroxysme leurs désirs, elle se donna littéralement à lui dans une étreinte où pratiquement toute la force de ses muscles était engagée.

Jacques sentait bien ses ongles entrer dans sa peau, ses épaules étaient marquées à plusieurs endroits. Cette

souffrance n'était que peu de chose comparée au bien être qu'il ressentit lorsqu'elle atteignit l'orgasme, il n'y tint plus et sombra à son tour dans l'abîme de la jouissance.

Ils restèrent ainsi unis quelques minutes, cependant Jacques fut surpris par le fait qu'elle sanglotait doucement. Il lui caressa les joues, essuyant ça et là les perles brillantes de ses larmes. Il s'abstint de lui poser ne serait cette une seule question, c'est elle même qui, sans doute pour se justifier lui donna, après être calmée, l'explication de ses larmes.

« Tu ne peux imaginer à quel point je suis heureuse, voilà près d'une année que je n'avais pas fait l'amour, peux tu me croire ? Et pourtant c'est l'exacte vérité, tu sais, mon mari ne l'est que dans la mesure où nous sommes passés devant monsieur le maire, avant notre mariage il était déjà avec une autre femme, je ne l'ai appris que bien trop tard, depuis notre mariage n'est valable que devant la loi et il se fiche éperdument de moi.

Quant aux expériences que j'ai crues bon de tenter après avoir appris mon infortune, elles se sont soldées par des échecs. Comprends tu mieux pourquoi ce soir je pleure de joie, je suis heureuse enfin !, je sais maintenant quel plaisir une femme peut avoir avec l'homme de son cœur. Tu m'en veux dis ? »

« Pourquoi t'en voudrais-je ? Je crois que je tiens à toi ma chérie, depuis le jour où nous nous sommes vus sur cette route, t'en souviens tu ? »

Ils bavardèrent ainsi un long moment, les yeux dans les yeux, le désir parfois les jetait une fois encore l'un vers l'autre et la chambre s'emplissait de soupirs de bien être pour quelques temps.

Le jour les surprit enlacés, nus, l'œil mi ouvert elle

souriait déjà, avec un petit air de timide jeune fille. Jacques était éveillé depuis fort longtemps, mais n'osait pas bouger, il admirait ce corps si bien fait, il avait bien des fois eu l'envie de sonder le cerveau de sa belle, mais il y avait résisté avec force volonté.

Doucement il entreprit de dégager son bras de dessous la tête de poupée de Francine, il la couvrit du drap, puis il s'échappa vivement. Après avoir enfilé une sortie de bain d'un bleu pastel du meilleur effet, il se dirigea vers la porte.

« Ne bouge pas chérie ! Je reviens de suite avec le petit déjeuner »

Il trouva sa mère debout et l'air entendu avec un regard malicieux elle lui proposa le plateau déjà près avec café, crème, beurre, tartines, même la confiture de myrtilles y était, elle la confectionnait elle même après être allée cueillir les baies sur les collines avoisinantes.

La grosse bise de Jacques sur le front de sa mère retentit dans la grande cuisine, le meilleur remerciement pour une mère. Quelques minutes plus tard, deux amants déjeunaient en tête à tête, nus, et de très bonne humeur !

Près d'une heure leur fut nécessaire pour qu'enfin habillés, après une douche rapide à deux, ils firent leur apparition dans la cuisine, Francine semblait très éprouvée par cette nuit sans repos. La mère lui souhaita un bonjour amusé mais en aucune façon elle ne fit comprendre à la jeune femme qu'elle désapprouvait ou s'amusait de ce qu'ils avaient fait ensemble. Son tact parut rassurer Francine qui pour une fois ne chercha même pas à justifier sa conduite sous le toit de son hôtesse.

« Jacques, il serait souhaitable que tu puisses m'accompagner rapidement maintenant, j'ai des tas de

choses à faire qui ne souffriront plus de retard. »

« Mais tu sais qu'aujourd'hui... »

« OUI ! Je sais c'est dimanche, mais je suis journaliste aussi, alors !... »

« Je comprends ! » répondit-il doucement.

« Je te demande pardon Jacques, je suis méchante de te parler comme je le fais, mais ce travail me plaît beaucoup et il n'admet pas parfois qu'il y ait des dimanches. »

« Bon ! Bon ! Trancha-t-il, si je t'accompagne dans ton reportage, tu n'y vois pas d'inconvénients ? »

« Au contraire, j'y serais sans doute plus rapidement, et en ta compagnie je ne risque pas de m'ennuyer. La seule chose que je ne puis savoir, c'est si le cas échéant tu pourras entrer là où je vais, une interview d'un politicien, l'homme que nous avons peut être vu hier soir, tu te souviens, le nouveau député, monsieur Chimian ! Pas de quoi s'amuser comme tu vois, mais au journal on compte sur moi. »

« Promis je serais discret ! ». Lança-t-il railleur. Cela l'arrangeait bougrement.

Il sortit toujours souriant et s'en fut vers l'abri de sa voiture, quelques minutes plus tard les pneus crissaient sur le gravier devant la Marjorie. Francine était en pleine conversation avec la mère, et il semblait bien que le courant passait à merveille entre les deux femmes. La jeune femme se glissa enfin sur le siège près de Jacques et après une dernière promesse à son interlocutrice, elle claqua la portière.

La voiture souplement s'ébranla, et fut bientôt sur la nationale. Un silence s'était installé entre eux, leurs regards se croisaient souvent cependant, et à chaque fois un sourire éclatant éclairait leur visage, ce fut elle qui rompit la première ce petit jeu ;

« Je t'aime Jacques ! Est ce mal ?... »

« Je crois que moi aussi je t'aime, c'est banal non ? Mais si tu le souhaites nous pourrions vivre l'un près de l'autre dans quelques temps, si j'ai bien compris ma mère ne serait pas contre cette idée. »

« Nous n'avons pas abordé ce sujet elle et moi, mais ce que je peux dire à présent, c'est qu'elle est formidable, sa sensibilité ne cesse de m'étonner. »

« Oui, elle est formidable, dit il d'un air amusé, mais tu apprendras à la connaître, elle à ses défauts comme tout le monde, je te préviens, elle souhaite des petits enfants ! Au moins trois !

« Pourquoi me dis tu ça ? Tu n'aimes pas les enfants ?... »

« Mais si ! Mais si ! Qu'est-ce que tu crois, je t'aime toi, alors ! »

Ils s'esclaffèrent à la seconde même où les premières maisons de la ville apparaissaient derrière les arbres. Il pilota la CX rapidement vers la grande place et se rangea près du tunnel menant au restaurant. Les parents de Francine habitaient à deux pas de celui ci. Après un baiser furtif, elle s'échappa en lui promettant être rapidement de retour. Il lui sourit pour toute réponse.

Il était perplexe quant aux avertissements de ses visiteurs, un ordre sans plus ! pensa t il, sa tête bouillonnait, il ne lui plaisait guère de s'en prendre à qui que ce soit, lui l'éternel gentil, ôter la vie à un être humain ? Quelle était encore cette histoire ? Il en aurait le cœur net, il venait de décider de voir d'un peu plus près les hommes de la veille.

Francine le tira de ses pensées en frappant la vitre, moulée dans un joli tailleur droit, perchée sur des hauts talons, il s'émerveilla de cette apparition. D'un doigt il fit

jouer la serrure et elle se planta dans le fauteuil. Un sifflement admiratif salua cette arrivée. Il se dégagera d'autres véhicules, puis bientôt ils roulèrent vers le sud, sur les indications de Francine.

Plus de vingt minutes furent nécessaires pour atteindre, par de minuscules routes de campagne, un petit château surgit de derrière les magnifiques arbres qui l'entouraient.

La lourde porte de fer forgé avait été franchie voici cinq minutes, et à présent la bâtisse semblait écraser le minuscule parterre de fleurs taché d'une pièce d'eau mal dessinée.

Jacques stoppa en faisant brouter ses pneus sur les cailloux de l'allée principale.

« C'est ici ? » questionna t il d'une voix assurée.

« Oui ! Je crois que nous y sommes, attends moi à l'extérieur si d'aventure tu ne serais pas admis par le maître de maison, il ne sait pas que je suis accompagnée. »

« O K ! » lança Jacques.

Ils sortirent ensembles de la CX, à ce moment, un homme très grand, bien habillé, vint à leur rencontre. Le renflement de son veston, coté cœur fut tout de suite remarqué par le Grand.

« Madame Bachelles je suppose ? » questionna t il d'une voix cassante.

« Oui ! Bonjour monsieur, permettez-moi de vous présenter monsieur Sinton qui a eu la gentillesse de me conduire jusqu'ici. Ma voiture est malheureusement hors d'état de rouler, une panne idiote. J'eusse été désolée de ne pas rencontrer monsieur Chimian, j'espère qu'il me pardonnera de lui imposer mon excellent ami !... »

Les deux hommes se serrèrent la main après que

Francine eu récupéré la sienne.

« Je ne pense pas qu'il en soit incommodé, mais si vous n'y voyez pas d'inconvénients je préfère lui en faire part tout de suite ? »

« Faites je vous prie ! » répondit elle.

« Mais donnez vous la peine d'entrer madame » dit il en montrant la porte, « Vous aussi monsieur ! » ajouta il à l'adresse de Jacques.

Il était froid comme une lame de couteau, Jacques se sentit agacé du ton employé par cet homme. Ils pénétrèrent dans l'entrée du château, vaste pièce meublée sobrement, de jolies tentures sur lesquelles quelques toiles étaient disposées avec goût. La forme de cette pièce en demi octogone dont les cotés étaient séparés par des colonnes, était originale. Sous une forme ogivale, une porte était disposée dans chaque renforcement entre deux colonnes, devant chacune de celles ci un imposant fauteuil tendait ses accoudoirs.

L'homme revint cinq minutes après et leur fit part qu'ils étaient attendus par monsieur Chimian.

« Veuillez me suivre », ajouta t'il en ouvrant une des portes.

Ils s'engagèrent derrière lui, dans le long couloir feutré par une moquette épaisse. Des portes étaient disposées tous les cinq ou six mètres alternativement de gauche ou de droite. La cinquième à droite fut heurtée par l'homme à trois reprises, un « Oui ! » très sec retentit aussitôt de l'autre côté.

« Madame Bachellet et ce monsieur ! » annonça t il.

« Bien ! Laissez entrer Maxime ! »

L'homme s'effaça de la porte, Francine pénétra dans le bureau suivie de Jacques qui sentit sur lui un regard

inquisiteur très violent de la part de ce Maxime.

« Madame Bachelles, commença le député, il me faut vous dire que malheureusement je n'ai pas beaucoup de temps à vous consacrer, que diriez-vous d'une demi-heure ? Mais asseyez-vous je vous prie !. »

La jeune femme et son compagnon s'exécutèrent, et lorsqu'enfin l'homme eut terminé le classement des documents qui encombraient son bureau, Francine put lui adresser la parole.

« Permettez moi tout d'abord, monsieur Chimian, de vous remercier d'avoir bien voulu nous recevoir, je suis désolé de vous imposer monsieur Sainton qui a eu l'amabilité de me servir de chauffeur. J'espère que sa présence n'est pas incompatible avec cet interview ? . »

« Pas du tout, pas du tout ! Mais venez en au fait, chère madame, que voulez vous savoir, et sur quel sujet je vous prie ? . »

« Vous êtes député, monsieur Chimian et le but de mes questions est d'avoir votre sentiment sur plusieurs points de la gestion de notre région. »

Elle sortit ses notes puis un bloc et un minuscule magnétophone qu'elle mit en route avec l'accord du maître des lieux. La parfaite panoplie du journaliste, pensa Jacques.

Les questions se succédaient, suivies de réponses très élaborées de la part du politicien. L'entretien dura une bonne vingtaine de minutes pendant lesquelles le Grand eut beaucoup de peine à apprendre ce qu'il eut souhaité entrevoir sur le sujet qui l'intéressait personnellement.

Bien sûr, cet homme pensait à tout autre chose qu'à ce qu'il débitait, il avait la propriété de répondre sur n'importe quel sujet tout en n'y prêtant qu'une vague attention.

D'ailleurs bien des phrases stéréotypées, vieilles comme le monde s'égrènaient de sa bouche, en fin renard de la politique, il proposa d'en terminer là en leur offrant un verre.

Il prit congé de ses hôtes dans la bonne humeur, en parlant de choses banales, puis se retrouvèrent, toujours flanqués de Maxime, près de leur voiture.

Après un dernier signe de la main, le châtelain disparut à leur vue. Le cerbère ne quittait pas des yeux la voiture, immobile jusqu'à ce que celle ci ne soit plus visible derrière les ifs.

Après avoir soigneusement rangé ses notes, la jeune femme questionna son ami,

« Qu'en penses-tu, ... »

« De quoi ma chérie !. »

« De ce monsieur, crois tu qu'il fera tout ce qu'il nous a laissé entendre ? »

« Oh tu sais ! Mon opinion sur ce genre de problème n'est pas à qualifier d'intéressante. Les démagogues existent bien, j'ai l'impression que ce type fait de la politique politicienne, le fait d'être député lui ouvre bien des portes.

De là à penser que ce n'est qu'une couverture pour des activités plus lucratives et sans doute plus importantes que la solution des problèmes de l'agriculture du département, il n'y a qu'un pas, que je suis personnellement près de franchir. »

« Qu'est ce qui te fais dire ça ?. »

« Tu sais, il n'y a que les vrais naïfs pour croire que les paroles de ces messieurs sont paroles d'évangile, l'homme que je suis sait reconnaître les siens, et je suis persuadé que ce type là, se fiche pas mal des problèmes de ses électeurs, tout au plus essaie-t-il de satisfaire ceux qui peuvent lui permettre de rester à sa place. »

« Quand même ! Tu ne me feras pas croire qu'un député se fiche à ce point de ses électeurs ? »

« Alors explique-moi pourquoi les réponses que tu as obtenues à tes questions sont vides de sens et n'engagent en rien ce grand monsieur ? »

« Peut-être ne suis je qu'une petite journaliste, et qui plus est au service d'une minuscule feuille de chou » répondit-elle en riant.

« Ouais je veux bien, mais je te parie ce que tu veux que d'ici peu, tu auras autre chose à écrire dans ton canard sur cet homme !. »

Elle le toisa avec surprise, puis après quelques secondes, lui pressant l'avant bras, elle le somma de s'expliquer.

« Comment peux-tu être aussi affirmatif ?? Je ne comprends pas la rancœur qui t'habite en ce moment, il est correct ce type, ne nous a t il pas assez bien reçu ? On dirait que tu lui en veux, mon dieu quelle vision des politiciens tu as ! »

« Allons allons ! Ne t'énerve pas ma douce, ton reportage est terminé ? Alors peut-on rêver passer le restant de cette journée ensemble ?. »

« Tu sais bien qu'à présent je dois rédiger mon article, »

Il fit la moue tout de suite, comme un gamin privé de ses friandises. Elle souriait et s'approcha de lui, un baiser dans le cou lui fit avoir une chair de poule, la CX fit un léger écart.

« Aller ! Jusqu'à cinq heures, après OK, tu es libre ! »

Elle ne répondit pas, blottie contre lui, la tête ailleurs sans doute. La soirée se dissipait à toute allure entre un verre à la terrasse d'un café et le lèche vitrine qu'affectionnait Francine.

Il était près de dix huit heures lorsque Jacques la déposa à la porte de chez ses parents. Un dernier baiser, ce soir-là, séparés par la portière les fit rire un moment puis elle entra très vite, déjà prise par son travail.

Jacques reprit la route en sens inverse, direction le château. Il faisait déjà sombre, mais pas une seule fois il ne se trompa de chemin dans les méandres des petites routes. Quarante minutes plus tard, la CX s'enfonçait à couvert des arbres de la forêt qui bordait le mur du parc.

Une savante marche arrière la plaça sous un énorme chêne. Sans bruit il ferma les portières, vérifia le coffre, puis d'un pas léger il s'éloigna rapidement d'une cinquantaine de mètres en direction opposée du château.

Après une large courbe, il entreprit d'avancer vers le mur de clôture à couvert des derniers arbres qui jouxtaient celui-ci. D'un bond puissant il réussit à se rétablir sur l'étroite corniche abîmée, un regard circulaire lui fit découvrir le parc de sa position.

Le sol de ce côté n'était qu'à un mètre cinquante environ, et il se reçut juste sur une branche morte lorsqu'il sauta. Un claquement sec salua son intrusion. Le bruit, quoique dilué par les distances, fut perçu par des chiens, car aussitôt des aboiements se firent entendre à une centaine de mètres de sa position vers la porte d'entrée.

Le Grand entendit distinctement une galopade rapide sur les feuilles sèches de l'automne, et cinq secondes plus tard il vit deux magnifiques dobermans qui volaient littéralement sur la pente douce qui remontait de la bâtisse vers le mur où il se tenait.

Très calme, il attendit que les deux chiens soient à une vingtaine de mètres de lui, puis, puissamment il leur

intima mentalement l'ordre de s'arrêter. Bien qu'il s'y attende, il fut surpris de la réaction des bêtes.

L'un d'eux freina si vigoureusement qu'il disparut sous les feuilles sèches au bout de sa glissade. L'autre se mit à tourner en rond sur un cercle qui allait grandissant.

Jacques s'accroupit, il ressassait sans cesse son ordre mentalement, « sage ! sage ! » le premier parvint presque en rampant à ses pieds, il lui caressa doucement l'échine. La bête tremblait légèrement mais ne montrait aucune mauvaise intention.

Le second tournait moins vite maintenant et ses cercles rayonnaient de plus en plus courts. Il s'arrêta la langue pendante, soufflant bruyamment. La main du Grand frôla le museau doucement, le chien stoppa ses halètements puis renifla le nouveau venu, et enfin rassuré, se coucha à deux pas de son compagnon.

L'homme et les bêtes restèrent un moment ensemble, puis Jacques se releva doucement, leur murmura « allez ! » et descendit lentement vers le château. Les deux chiens le suivirent un moment, comme s'il était de la maison, avant de rejoindre la porte d'entrée, qui était selon toute vraisemblance leur lieu de garde favori.

A pas modérés, il approchait de l'imposante bâtisse, tout était calme à présent, pas d'autre bruits que ses pas sur les feuilles qui jonchaient l'herbe par endroits.

Il atteignit le mur côté Ouest, seul des minuscules embrèvements cachaient les petites fenêtres servant à éclairer, le jour, les escaliers qui permettaient de passer d'un étage à l'autre, chemin employé très certainement par les serviteurs au temps de la noblesse éclatante.

Apparemment, cette partie de la demeure ne servait plus ou peu, car aucune lumière ne filtrait des ouvertures.

Il longea le mur jusqu'à l'angle, la façade Sud donnait sur la grille d'entrée située à plus de mille cinq cent mètres en ligne droite.

Pour parvenir au château de cette grille, le chemin en pavés, bordé de rocaille, remontait en lacets qui, s'ils n'étaient pas bien dessinés, avaient par contre l'avantage, du fait des magnifiques ifs se dressant ça et là, de cacher tout le bas de la construction, y compris le perron et ses deux statues en piteux état, de la vue directe qu'on aurait pu avoir de l'entrée.

Le Grand prit garde de ne pas se faire voir lorsqu'il passa sous les fenêtres dont la partie basse n'était qu'à un mètre vingt du trottoir longeant la façade.

Le château avait ceci de particulier, l'entrée, que Jacques connaissait déjà, était située au dessus des communs dont les fenêtres donnaient directement sur le trottoir. L'accès en était ce perron, qui fut certainement très gracieux à une époque lointaine, mais virait sensiblement à la ruine depuis un quart de siècle.

Il parvint à la seule fenêtre éclairée, un coup d'œil rapide lui apprit que la cuisine se trouvait bien là. La lourde table, les bancs, les fourneaux et les casseroles, n'étaient sans aucun doute, plus jeunes, mais l'ensemble brillait encore, les cuivres surtout.

C'était la seule fenêtre éclairée, il réfléchit un court instant, que venait il faire ici ? Que pouvait-il espérer glaner comme renseignements s'il restait ainsi à épier au dehors ? C'est alors qu'il sentit une présence pas très loin de lui.

Les petits conifères, qui marquaient le bord de chaque fenêtre n'étaient pas une cachette sûre si quelqu'un venait à passer. Il se rendit compte à cet instant que pour une fois

il était dans l'illégalité totale, mais aucune appréhension ne vint le troubler.

Il se mit à l'abri du plus proche bouquet vert, et, effectivement, quelques secondes après, il entendit distinctement des pas très légers qui se rapprochaient de l'endroit où il se trouvait.

Le trottoir était large et Maxime, que le Grand avait tout de suite reconnu, s'arrêta en pleine lumière le regard tourné vers le parc. Ses pensées furent immédiatement captées, il n'avait pour l'instant qu'une préoccupation, savoir pourquoi les chiens avaient donné.

Qui pouvait roder à cette heure si près du château ? Il s'éloigna enfin de la position qu'il occupait, s'il s'était retourné, il n'aurait pas pu ne pas voir l'homme qui se fondait dans les maigres branches du petit arbre.

Jacques souriait, Maxime était influençable, il avait la preuve maintenant qu'il pourrait le manipuler comme il le souhaiterait le cas échéant. L'alerte passée, il se dégourdit les jambes en s'avançant vers le perron sur les traces de Maxime.

Par où commencer ? Que cherchait-il ? Il ne savait pas, mais une soudaine envie de pénétrer dans ce château le poussait à aller de l'avant. Rapidement il atteignit le perron, en trois secondes il avait la poignée de la porte dans la main.

Il s'engouffra à l'intérieur et sans s'arrêter, il connaissait le chemin. Il s'en fut jusqu'au bureau du député, sonda la pièce mentalement, écouta attentivement les bruits, puis, sûr de lui, passa la porte qu'il referma doucement. Le noir presque complet ne le gênait en aucune façon.

A cet instant la personne qui eut à le regarder dans les yeux serait sans doute morte de frayeur. Ses pupilles avaient

disparu, deux trous noirs avec des reflets verts les remplaçaient. Il ne put s'empêcher de sourire en passant près de la cheminée, les miroirs donnaient une image de son aspect à ce moment.

Il se souvint alors qu'un jour déjà, il s'était vu ainsi après une visite chez l'ophtalmologiste, il avait été obligé d'attendre trois bonnes heures avant de retrouver une vision à peu près normale, et ses pupilles étaient encore visibles.

Il parcourut les dossiers en évidence sur le bureau, puis quelques fiches ça et là dans un classeur, rien de bien intéressant. Machinalement, ses mains se posèrent sur un veston posé au dos d'un fauteuil, sa main explora très vite les poches et en sortit un petit carnet relié. Il songea à le prendre, se ravisa et le parcourut en entier durant quelques minutes.

Une liste de noms, inconnus de Jacques, y était inscrite d'une écriture serrée, des signes bizarres y étaient parfois accolés. La mémoire du Grand enregistra le tout. Le carnet fut remis à sa place et il s'apprêtait à sortir lorsque des voix se firent entendre côté couloir.

Prestement il se faufila derrière un magnifique paravent chinois, assez éloigné du bureau et à côté de la fenêtre. A peine y était-il que la lumière inonda la pièce, la porte s'ouvrit sur le passage de monsieur Chimian qui était passablement énervé. Maxime le suivait de près écoutant ce que son patron lui disait ;

« Maxime vous êtes un imbécile ! Comment voulez vous que je vous fasse confiance après un échec aussi lamentable ?... »

« Mais monsieur je... »

« Il suffit ! Quand je veux le pedigree de quelqu'un, je

l'obtiens ! Que croyez-vous me faire avaler, le nom ? Je l'ai ! Son adresse est le seul renseignement que vous êtes fichu de me donner ? De qui vous fichez vous mon ami ? »

« Je vous assure monsieur ! reprit Maxime en essayant de contenir sa colère, ce type n'est qu'un cul terreux, mes hommes sont sûrs de ce que je vous dis. Je puis vous certifier que ce type et madame Bachelles ne se connaissent que depuis peu et, qu'apparemment, ils se plaisent ensemble, rien de plus !. »

« Rien dans sa vie jusqu'ici ?... Me ferez-vous croire cela ? » reprit Chimian un poil plus calme mais sa règle d'acier frappait toujours violemment l'accoudoir du siège de son bureau.

« Je pense que c'est une coïncidence, mais je vais vérifier de nouveau si vous me le permettez monsieur !. »

« J'y compte bien ! Il est impensable que ce type ne soit que ce que vous me dites. J'ai ressenti un certain malaise en sa présence, et je ne me trompe jamais ! Sachez vous en souvenir !... »

« Bien monsieur, je vais prendre les dispositions nécessaires et fouiller son passé, mais je suis persuadé que mes amis n'ont pas laissé échapper quoi que ce soit de sa vie ces derniers temps. Bonsoir monsieur !. »

Le député s'accorda un soupir qui en disait long sur ses états d'âme, il entreprit de compulsier des papiers sur son bureau. Pendant ce temps, Jacques essayait doucement de pénétrer ses pensées, il y était presque parvenu, mais l'homme se leva tout à coup, en proie à une sorte d'effroi, il regardait autour de lui comme si quelque chose de visible tournait dans la pièce. Son violon d'Ingres était sans doute la parapsychologie, Jacques coupa court les maigres ondes qui les avaient un instant reliés.

Il était sûr maintenant que cet homme pouvait être un terrible adversaire, car seul avec lui, impossible de sonder ses pensées, inconsciemment monsieur Chimian possédait des défenses naturelles contre ce genre d'exercice. Il ne lui restait plus que d'essayer de nouveau lors d'une réunion où il sera avec beaucoup de monde.

Le fait que ce type se soit, si vite, renseigné sur sa vie privée lui déplaisait horriblement, cela faisait monter d'un cran supplémentaire l'antipathie déjà vive qu'il nourrissait envers cet individu. Ses pensées furent interrompues par le ronflement puissant d'une voiture qui fit crisser le gravier de l'allée. Maxime partait sans doute rejoindre ses sbires à la recherche de nouveaux renseignements sur son compte.

Le député sortit de son bureau après avoir enfilé la veste contenant le petit carnet, Jacques se retrouva dans le noir aussitôt après. Il patienta un court instant puis s'en fut ouvrir la porte délicatement, rien dans le couloir, il sonda les environs immédiats, personne sur son chemin ! Bientôt l'air vif lui fouetta le visage, tout en scrutant mentalement les alentours, il dévala le perron et reprit, en sens inverse, le chemin qui l'avait amené jusque là.

Les chiens qui l'avaient senti ne daignèrent même pas bouger, seul un feulement discret lui parvint, comme si les bêtes voulaient lui faire comprendre qu'elles étaient au courant du fait qu'il s'en allait. Leurs regards étaient d'ailleurs fixés sur l'ombre qui approchait du mur d'enceinte à l'endroit exact où il avait sauté.

Tel Tarzan, il franchit l'obstacle en souplesse et regagna sa voiture sous le couvert des arbres. Le grand chêne abritait toujours la CX mais le Grand sentit une présence très fortement, il s'accroupit rapidement, retint un court instant son souffle, puis sonda méticuleusement les environs

immédiats sur plus de cent quatre vingt degrés, lorsqu'il accrocha une onde très vague, forte mais intraduisible, de l'énergie seulement.

Un craquement, puis une soudaine galopade le fit se tasser un peu plus derrière les baliveaux de noisetiers. C'est en souriant maintenant qu'il vit passer un solitaire à une dizaine de mètres. Tel un bulldozer l'animal, qui avait senti la présence de l'homme, choisit de tailler la route la plus rectiligne afin d'échapper à un éventuel coup de fusil.

Très heureux de cette rapide vision, il ouvrit enfin sa voiture puis doucement, tous feux éteints, sortit de la clairière. Il roula de cette manière jusqu'à atteindre la grande route, puis alluma ses feux de position pour les éteindre presque aussitôt et ralentir avant de plonger de nouveau sous les arbres où la CX s'immobilisa une nouvelle fois.

La lueur de puissants phares inonda la route au passage d'une grosse voiture, les graviers du bas coté volèrent dans les fougères, certains claquèrent sur le capot arrière de la voiture de Jacques qui souriait à l'idée que Maxime se donnait beaucoup de mal pour pas grand chose.

Cette fois encore ses yeux avaient deviné la petite lueur bien avant que le véhicule ne soit arrivé dans la courbe, il s'étonnait encore, malgré tout, de cette nouvelle vision. Il se dit que maintenant il allait avoir quelques curieux sur ses bottes, Maxime revenait sans aucun doute de donner ses ordres à ses amis.

Une rapide marche arrière le sortit du sous bois, puis bientôt la CX filait bon train sur la nationale tous feux allumés. La route du retour fut vite effectuée et le garage de la Marjorie retentit bientôt des craquements dus à l'échappement du véhicule qui refroidissait doucement.

Les quelques heures de repos qu'il s'accorda lui fit ouvrir de nouveau les yeux vers deux heures du matin, il ne s'était pas dévêtu et après s'être étiré, il descendit dans la cuisine puis se retrouva dehors sans avoir eu besoin de lumière pour se déplacer.

Décidément, pensa t'il, c'est formidable ce qui m'arrive. Il s'approcha de la niche de Duck, le chien avait senti son maître et vint lui lécher les doigts. Le Grand posa ses fesses sur un tas de sacs vides pris son ami sur ses genoux et se mit à le caresser doucement, l'animal ronflait de plaisir en fermant les paupières à chaque passage de la main de l'homme.

Pendant longtemps ils restèrent ainsi, l'homme réfléchissait maintenant aux décisions qu'il lui fallait prendre, c'était tout de même sérieux cette affaire, pour que Chimian se mette dans cet état et qu'il dépense tant d'énergie pour savoir qui venait chez lui. Sans doute fallait-il croire que rien ne devait être mis au hasard pour la sécurité de leur entreprise de destruction de l'humanité ? Décidément, ses visiteurs avaient raison, il fallait éliminer ces odieux personnages au même titre que des bêtes nuisibles.

Jacques ne se faisait pas encore à l'idée de tuer de sang froid, cela était au dessus de ses forces, après tout, que reprocher à ces hommes, si ce n'est que cet acharnement à savoir ce qu'il était exactement au niveau social. Il n'avait rien à se reprocher, peut être une amende pour un éclairage de tracteur non conforme ? qui l'avait d'ailleurs poussé à acheter sa « bête », ou plutôt sa tentative de travailler dans une société qui s'était soldée par un pugilat avec le responsable de celle-ci qui avait perdu quelques dents dans l'affaire ? Non ! Rien de tout ceci n'était vraiment répréhensible à son avis.

Le temps s'écoula doucement sur toutes sortes de réflexions, et l'aube pointa, accompagnée d'un petit vent piquant qui le fit frissonner.

Le fox dormait du sommeil du juste, entrecoupé de tremblements qui l'agitaient parfois. Le Grand fut surpris de constater qu'il n'avait aucune gêne physique à être resté si longtemps dans cette position, de plus il avait réussi à se faire le film de sa vie, le tour de sa mémoire en quelques heures, maintenant tout était clair pour lui, il lui fallait agir dès que ces messieurs auraient engagé les hostilités.

Ce matin là, Jacques avait rendez vous chez Petit Jean, le tracteur de ce dernier donnait des signes de fatigue et ils s'étaient mis d'accord pour changer ensemble les injecteurs de l'engin puis de remplacer le démarreur qui ne fonctionnait plus que par intermittences.

Sans bruit, il fit chauffer son café puis s'accorda une galette au beurre que sa mère lui faisait souvent. Il allait sortir, toujours à pas de loup, lorsque sa mère fit son apparition dans l'entrebâillement de la porte de sa chambre.

« Déjà debout mon grand ? ». Questionna-t-elle.

« Hé oui man ! Tu vois, je vais chez Pti Jean et si je n'arrive pas vite, il risque être de mauvaise humeur. »

« Tu manges ici ce midi ? »

« Je ne pense pas, tu le connais, il va tenir à ce que je reste, il n'y a rien à faire ! »

« Bon ! Alors bonne journée, à ce soir mon Grand et fais bien attention ». Laissa-t-elle entendre comme à regret.

Le fils embrassa tendrement sa mère et s'en fut vers le garage d'où il jaillit, deux minutes plus tard, au volant de la vieille Rodéo.

Il prit, à travers champs, le chemin de la ferme de petit Jean. L'engin fit un dérapage dans la cour en arrivant de

façon à être près pour le retour, les poules s'élevèrent en toute hâte dans une cacophonie de piaillements qui fit rire Petit Jean et les siens déjà autour du tracteur à réparer.

Il faisait très beau encore ce matin là, l'automne était vraiment clément cette année, le soleil jaune pâle commençait de chauffer les endroits abrités, les chiens savaient très bien où se prélasser.

Après quelques heures de travail entrecoupées de rire et de jurons, les mains bien noires sortirent des entrailles du monstre. Petit Jean donna le coup de démarreur décisif. Trois hoquets plus tard la fumée noire fut crachée par le tube vers le ciel immaculé.

Le sourire de l'homme, qui arrachait maintenant des volutes bleues au tube en écrasant l'accélérateur, fut une joie pour son entourage. Jacques aimait bien son ami, et surtout le voir ainsi, car lorsqu'il était vraiment heureux le bougre, ses lèvres se pinçaient sur le sourire et il battait des paupières.

La plupart du temps les opérations dépannage se faisaient chez cet homme, l'outillage dont il disposait était relativement important, et son amour de la mécanique était connu à des kilomètres à la ronde. Ses machines étaient anciennes mais très bien entretenues de ce fait.

Comme l'avait prévu le Grand, le déjeuner se fit autour de la table dressée dehors. Petit Jean estimait, que tant que le soleil et la température le permettaient, il fallait profiter de l'air pur de la campagne.

Combien de fois avaient-ils bu leur Ricard arrosé par l'averse ? En effet, ce joyeux luron prenait un malin plaisir à prévoir ce genre de situation lorsqu'un orage menaçait, il disait dans ces cas là, « que Dieu lui même, arrosait son apéritif, et qu'il le dosait à sa volonté ».

Deux heures plus tard, après les remerciements d'usage, Jacques prit congé de son ami et de sa famille. Le ventre bien rebondi il rentra tout droit à la Marjorie par le même chemin, le retour se fit bien moins vite que l'aller, et pour cause ! Jeannette était une trop bonne cuisinière, et ne pas goûter à tous ses plats était une injure, alors !

Enfin ! pensa t il, ce n'est pas tous les jours ainsi, Dieu merci !...

Sitôt passé le porche, il remarqua tout de suite une grosse Volvo garée vers la fenêtre de la cuisine. Aucune visite n'était attendue ce jour là, il devina assez rapidement qui était le visiteur qui pointait son nez dans l'encadrement de la porte.

L'homme était grand et corpulent, la quarantaine bien tassée avec un air bizarre. Jacques se dirigea vers le garage, le temps de remiser la Rodéo et s'en vint doucement à pas nonchalants à la rencontre du type tout en sondant, sans vergogne aucune, les pensées de celui ci.

Il eut juste le temps de comprendre qu'il avait à faire à un envoyé de Maxime, il allait jouer les assureurs pour lui tirer les vers du nez. La main tendue le type le rejoignit au milieu de la cour. Leur poignée de mains ne fit aucun effet notoire, l'homme attaqua tout de suite.

« Bonjour Monsieur Sainton vous allez bien ?... je me présente, Charles Pisquoas ! Assureur conseil de l'UAP je suis sûr que vous connaissez notre groupe, et je viens, avec votre permission, vous proposer le contrat du siècle concernant tous vos... »

« Monsieur Pisquoas ! Le coupa Jacques, en pensant sincèrement que ce type jouait bien son rôle, je n'ai aucun besoin de m'assurer pour quoi que ce soit en ce moment, je suis très heureux de vous avoir connu également, mais mon

assureur depuis longtemps déjà me convient parfaitement. On n'efface pas des dizaines d'années de bonne entente même pour le contrat du siècle. Je sais que cela se pratique couramment en ville et dans les entreprises, mais voyez vous, chez nous ! La confiance reste une chose qui est irremplaçable et très respectable. Aussi, je vous serai infiniment reconnaissant de ne pas faire étalage de votre discours qui, j'en suis persuadé, est très alléchant.

Je vous demanderai donc de me faire grâce du temps que vous allez me faire perdre et que de toute évidence vous perdrez également. »

L'homme ne s'attendait pas à une telle tirade, après quelques secondes, déconcerté puis se reprenant il tenta son va tout.

« Mais cher monsieur !... »

« Il suffit monsieur ! Je vous serai gré de bien vouloir maintenant avoir la bienséance de partir immédiatement »

Le ton employé par Jacques ne laissait entrevoir aucune réponse, il asticotait en même temps la crainte qu'il avait éveillée chez l'homme.

« Très bien monsieur, au revoir monsieur, mes hommages madame ! » souffla t il à l'attention de la mère qui ne comprenait pas comment son fils avait pu cette fois se débarrasser si vite d'un tel casse pieds.

« Hé ben, en voilà un qui s'est fait recevoir » murmura-t-elle.

La Volvo ronfla bientôt au loin et, très heureux, le Grand s'en vint rejoindre sa mère qui souriait de le voir revenu à temps.

« Ça fait une heure qu'il me posait des questions auxquelles je n'ai point répondu, il n'a que ce qu'il mérite, quel pot de colle !. »

« Allez man ! Ça y est-il est parti, il ne reviendra pas, je te promets. Dis donc man ! C'est l'ouverture demain tu sais ? J'aimerais bien que tu me prépares un solide casse croûte comme d'habitude, Ptit Jean et Bebert ne pensent qu'à manger ces jours là, et je ne tiens pas à ce qu'ils crèvent de faim. Dit-il en riant aux éclats.

« Tout est déjà prêt au frais mon Grand, mais promets-moi de faire très attention, j'ai appris par la Jeanne que des nouveaux jeunes chasseurs sont lâchés cette année, alors gare aux plombs !... »

« T'en fais pas ptite mère, là où nous allons, les tous jeunes sont trop flemmards pour y aller !. »

La soirée se passa aux préparatifs en vue de la journée de chasse, Jacques chercha son chien durant une bonne demi-heure. Après maints coups de sifflet, celui-ci daigna apparaître la truffe noircie de terre.

« Déjà en chasse vilain chien ? C'est demain le grand jour, pas ce soir ! Si tu fais fuir tout le gibier maintenant, il n'y aura plus rien pendant longtemps sale cabot !!... » Il essayait d'être fâché mais le fox ne s'y trompa point. La tête entre les pattes, les yeux brillants de malice, il attendait un seul geste, la main du maître s'avancait pour une caresse sur les oreilles, à peine eut elle effleuré celles-ci que l'animal lui sauta sur les genoux de si bon cœur que tous deux roulèrent dans la paille sous l'entrée de la grange.

Ils jouèrent ensemble quelques minutes. Duc adorait ça, il bondissait, virevoltait, faisait semblant de mordre.

Pendant ce temps, son maître tentait, sans succès d'ailleurs, de se saisir de ce petit renard vif comme l'éclair. Jacques s'assit enfin. Le chien s'arrêta de jouer et vint lui lécher la main en signe de reconnaissance.

On sentait qu'entre eux un amour infailible existait

réellement. Le Grand avait bien essayé de sonder les pensées de la bête, mais seules certaines ondes lui parvenaient. Lorsqu'elles étaient hachées et courtes, le chien dormait, ou n'était pas de bonne humeur. Par contre, elles étaient plus chaudes et plus nombreuses lorsqu'il jouait comme en ce moment.

Jacques était agacé de ne pouvoir satisfaire sa curiosité sur les animaux. Il se souvint à cet instant du sanglier rencontré plus tôt. Il pouvait donc savoir si un animal ou un être humain était caché, mais, à moins d'être assez près, il ne savait pas faire la différence.

Après dîner, Jacques se coucha de bonne heure. Il savait pertinemment que trois heures plus tard il sera frais et en pleine forme pour une nouvelle journée.

Vraiment plus besoin de réveil matin pour ce gaillard là. C'est ainsi que de bon matin, sans bruit il s'équipa des effets dignes du chasseur qu'il était. Après un super petit déjeuner rapide, il sortit, toujours sans le moindre bruit.

Pas l'ombre d'une lueur n'avait accompagné ses déplacements successifs. Il pensa qu'il lui faudrait faire très attention lorsqu'il serait en compagnie d'autres personnes.

A peine sorti, Duck, le petit bout de queue frétilant, déjà tout excité, lui tourna rapidement autour des jambes. Il était plus impatient que son maître de partir.

Le Grand sortit une grosse saucisse de son carnier, enleva le papier alu qui l'entourait, et se pencha vers l'animal. Le chien grogna de plaisir, trente secondes plus tard il releva le museau et sa langue essuya les moustaches courtes qui le caractérisaient. Par trois fois le sucre vint titiller ses muqueuses, puis il se désaltéra à la petite écuelle. En deux bonds il était dans les pas de son maître qui avait

pris une petite avance.

Les deux ombres glissaient dans les champs, l'aube pointerait sans doute dans peu de temps. Jacques accentua le pas en vue du bosquet, au centre de la pièce de maïs. Ces quelques arbrisseaux marquaient le point de départ de toutes leurs randonnées de chasse. Il y avait longtemps déjà, un tronc de hêtre abattu par la foudre servait de siège aux chasseurs. Les volatiles du coin trouvaient là un point d'eau, car la particularité de ce vieux tronc était un magnifique congé face au ciel. De ce fait chaque pluie remplissait l'abreuvoir. Arrivé en vue de l'oasis vert, Jacques était certain de la présence d'un de ses amis.

Le premier comme toujours était Bébert qui lui secoua vivement la main pendant que Duck reniflait son semblable. Les deux hommes discutèrent de leurs menus problèmes durant dix minutes puis Petit Jean apparut. Ils échangèrent quelques mots tout en se serrant les mains, puis d'un accord tacite, se mirent en marche à travers de la pièce de maïs Jacques fermait la marche alors que Petit Jean était l'éclaireur.

Les chiens suivaient à la queue leu leu, quelques pieds de maïs à la gauche des chasseurs. Le plus drôle était leurs positions vis-à-vis de leurs maîtres respectifs. Pour l'heure, Duck fermait la marche de la colonne, Milou, le chien de Bébert était au milieu, quand à Black, il paradait en tête.

Lorsqu'un changement se faisait au niveau de la place qu'occupaient leurs maîtres, les chiens, sans qu'on leur dise quoi que ce soit, prenaient les mêmes dispositions. Jacques et ses amis s'étaient beaucoup amusés de ce rituel au début. Leurs chiens étaient extrêmement bien dressés, mais surtout intelligents en diable.

La formation n'éclatait que lorsque la chasse était

effective. Là ! Inutile d'avoir d'ordre pour ce genre de chien. Les marais furent sous leurs pieds après plus de trois quart d'heure de marche. Petit Jean, derrière maintenant, avait un peu de retard sur ses amis.

Lorsqu'il arriva à l'endroit où s'étaient arrêtés les deux autres en boitant bas. Ceux-ci remarquèrent tout de suite son état, il avait le visage baigné de sueur et sa respiration était haletante.

« J'sais pas c'qui m'arrive, commença-t-il, j'ai mal à ma patte ! Ici !. » Puis montrant sa cuisse gauche, il se laissa choir sur l'herbe humide. Jacques le retint juste à temps et l'aida à s'asseoir sur une grosse pierre au bord du marais.

Le pauvre grimaçait de douleur, et chacun savait que Petit Jean n'avait pas peur d'une randonnée de plusieurs heures.

« Bébert ! Mouille ton mouchoir et viens le lui mettre sur le front, clama le Grand, grouille toi bon sang !. »

L'interpellé posa rapidement ses effets sur l'herbe et courut vers la mare la plus proche, à une cinquantaine de mètres de l'endroit d'où ils étaient.

Pendant ce temps, Jacques se contenta de cercler de ses mains la cuisse douloureuse en pensant fortement son désir de voir cette douleur disparaître. Il ne savait pas, à ce moment-là, que ses pouvoirs allaient encore faire leurs effets. Mais, pensa-t-il, pourquoi pas !

Petit Jean qui au début fermait les yeux sous la forte douleur ressentie, regardait maintenant son ami avec la bouche entre-ouverte, la surprise et une sorte de panique étaient dans son regard. Il ne put qu'articuler : « Ben ça alors !. » Au moment où Bébert revenait en courant muni de son mouchoir dégoulinant.

« Ça va pas Ptit Jean !... » questionna t'il en voyant l'expression ébahie de son ami.

« Si ! Si ! Mais j'me demande si je suis en train de rêver !! »

Jacques avait à présent retrouvé ses mains et regardait son compagnon d'un air amusé.

« Dis ! Le Grand ? Tu vas te foutre de moi, mais j'te jure que j'y comprends rien ! D'abord j'ai plus mal ! Ça encore ! Ça pourrait passer, mais le plus drôle, c'est pendant que tu tenais ma guibole dans tes pognes, j'ai eu chaud partout et ! Vous allez me prendre pour un dingue !. Tes yeux gars ! Tes yeux étaient allumés ! Et en vert encore !! Allez ! Traitez-moi de fou ! »

Jacques entoura les épaules de son ami, et en souriant toujours prenant Bébert à témoin, il tenta d'expliquer ce qu'il avait cru voir :

« Tu devais souffrir pour avoir vu des loupiottes dans mes yeux mon pauvre vieux ! Mais une chose est sûre, c'est qu'apparemment tu es retapé maintenant ! Alors pour ce qui est de ton mal, je pense que tu fais une crise de rhumatisme, et que la chaleur de mes mains a suffi pour dissiper le bobo !. »

« Ouais ! Renchérit Bébert, C'est de l'arthrose mon ptit pot ! Ça fait jouir, j'en sais qu'èke chose « Il tenait toujours son mouchoir humide, en riant il fit partir l'eau en le tordant.

« Ouais ! Souffla Petit Jean, il y quelque chose que je m'explique pas ! T'es un type spécial hein l'Grand ! Tu ne serais pas un peu guérisseur sur les bords dis ? Depuis quelque temps j'sens bien qu't'es plus le même ! Je'm trompe ? »

« Arrête tes conneries merde, répliqua Jacques, t'as

plus mal ? Alors on y va oui ou non ? . »

L'homme se redressa, dans un premier temps, avec précaution puis s'accroupit et se releva plusieurs fois. Après un petit tour sur le bord du marais, il rejoignit ses camarades. Il regarda Jacques, qui n'avait pas cessé de sourire, dans les yeux.

« Quand même hein ! répéta t'il plusieurs fois ; »

Des coups de fusils se firent entendre au loin. La chasse reprit ses droits aussitôt, mais petit Jean avait du mal à accepter cette guérison soudaine, même s'il en était très heureux. Quelques fois il regardait le Grand, à la dérobée, pour surprendre il ne savait quoi. Ses yeux cherchaient les yeux de son ami, peut-être pour les voir briller de nouveau.

Il n'avait pas rêvé que diable ! Près de trois heures durant, les trois copains se régalerent. Les affûts puis les marches successives, entrecoupés de claquements secs puis du plouf qui généralement suivait, les avaient vidés.

Ils se retrouvèrent à l'endroit qu'ils avaient choisi de longue date pour leurs déjeuners. Un minuscule îlot, placé entre quelques mares. Les carex formèrent un matelas digne des pachas qu'ils étaient lors de ce jour tant attendu.

Sans un mot, chacun d'eux déballa ses victuailles. Les paquets s'entassaient sur les carex. Avant que tout fut sorti, ce fut Bébert qui l'œil amusé leur lança en riant :

« Et vous croyez qu'après avoir bouffé tout ça on pourra y retourner ?... »

Les deux autres se relevèrent, puis leurs yeux découvrirent un Bébert hilare.

« Tu vois, dis Jacques à l'attention de Bébert, ce chargement de bouffe que Jeannette a collé sur le dos de son homme doit être à la base de ses douleurs ! »

« Faut être dingue, repartit l'interpellé, pour porter

autant à manger. On devrait se mettre d'accord avant de partir. A chaque fois c'est la même chose, chacun en amène pour trois ! Alors après Hein ! »

« Ne t' plains pas camarade ! Ironisa Petit Jean, on sait que t'es pas le dernier pour ce qui est de la gueule, je t'parie que dans une heure au plus il ne restera rien de tout ça !

« Ouais ! Faut voir murmura Jacques, c'est que ça en fait beaucoup quand même tu sais ! »

« On verra bien ! Répondirent en cœur les deux autres.

Le vin aidant, l'atmosphère du début de ce pique nique changea quelque peu pour devenir très jovial, les éclats de rires, qui fusaiient parfois, levaient quelques canards plus peureux que d'autres. Les Thermos de café venaient d'être ouvertes lorsque des claquements très secs retentirent. Les trois compères, comme un seul homme, plongèrent dans les touffes de carex l'instinct du chasseur sans doute les y avait poussé.

Un petit hélicoptère à très basse altitude apparut dans un nuage d'embruns, passa à vingt mètres de l'îlot, piqua droit sur les contreforts de la grande colline, puis disparut peu de temps après de la vue des hommes surpris. Ils se regardaient maintenant, interrogateurs, le premier, Jacques observa :

« Vous avez vu ça ? qu'est ce que c'est que c't'oiseau, qu'est ce qui fiche ici ? Vous avez remarqué ? il n'avait aucune immatriculation et il était tout noir. Il n'y a pas de base par ici que je sache ? »

« Ben y a bien Dijon ! remarqua Bébert, mais ça fait loin quand même pour des manœuvres, et puis l'armée elle, elle, est immatriculée ! »

« Pi où y va par là ? Questionna Petit Jean, Y a rien, c'est l'désert, comprends pas c't'oiseau !. »

Jacques seul avait sa petite idée, il lui faudra vérifier. N'en était-il déjà pas sûr ? Ils savourèrent leur café et remballèrent les restes, comme de bons écolos.

L'après-midi fut à l'image de leur matinée, la chasse avait été bonne pour ces trois renards. Les gibecières étaient assez lourdes. Le chemin du retour se fit sans encombre, chacun économisait son souffle. Lorsqu'ils se déplaçaient, ils discutaient rarement.

Le Grand ne bougea pas de l'arrière garde, il ruminait ses pensées et échafaudait déjà une visite des marais aux endroits où personne n'allait. Arrivés au bosquet, ils se séparèrent, Petit Jean s'en alla, seul vers sa ferme à travers le maïs. Bébert quitta Jacques au croisement quelques pièces de betteraves plus loin.

Celui-ci rentra bientôt à la Marjorie et passa ses bottes sous le robinet de la cour. Ensuite il se soulagea du barda qui commençait à peser, même pour lui à ce moment. Le produit de sa chasse étalé sur la table sous l'auvent, sa cartouchière sur un bras, le fusil de l'autre il pénétra dans la cuisine.

Il poussa la porte et tout de suite il sentit une présence autre que celle de sa mère. Celle ci se tenait assise dans son fauteuil, vers la fenêtre, tricotant un chandail pour son Grand.

Elle tourna la tête en souriant l'air très amusé. Jacques fit semblant de ne rien avoir remarqué, il l'embrassa tendrement comme il le faisait chaque fois qu'il rentrait. Néanmoins il sonda fortement l'onde intrusive, il n'eut pas de peine à savoir qui était derrière la porte de la chambre de sa mère. Francine, car c'était elle, était très heureuse de le voir rentrer si tôt.

Elle s'apprêtait à lui faire une surprise en entrant. Le Grand fit le tour de la cuisine, racontant à sa mère les anecdotes de ce jour d'ouverture. Il prit les devants sur ce que pensait faire à présent son amie qui allait entrer.

« Je prends une douche tout de suite et je file faire une course man !. »

Aussitôt, pendant que Francine relâchait doucement la poignée de la porte qu'elle s'apprêtait à ouvrir, il montait rapidement vers sa chambre.

Quelques instants plus tard, le bruit de l'eau couvrit les pas de la jeune femme dans les escaliers. Jacques sentait son approche, c'était de plus en plus fort. Il sifflota un air à la mode tout en se concentrant sur l'onde qui était maintenant, à son maximum.

Il devinait son approche finale, il sut d'avance ce qu'elle allait faire. Pour plus de vraisemblance, il coupa le flux qui le renseignait depuis son arrivée. Telle une chatte, elle se glissa vers le rideau de douche, après une légère hésitation, elle le tira d'un coup sec.

La surprise du Grand fut feinte, mais elle ne remarqua rien, il était bon comédien. Une folle rigolade s'ensuivit et ne s'arrêta que lorsque la jeune femme entreprit de le sécher à l'aide d'une grande serviette.

Pendant qu'elle frictionnait le corps de son homme, celui ci enlevait un à un les vêtements qui la couvraient. Lorsqu'elle eut terminé, elle était nue, mis à part le minuscule slip qui cachait son intimité. Elle était en admiration devant son amant, elle l'embrassait sur tout le corps avec de plus en plus de frénésie. Il l'attira, mine de rien vers le lit, puis, telle une plume, elle se retrouva couchée. Il lui fit l'amour sans préambule aucun. Ils roulèrent ivres de plaisir peu de temps après, se

murmurant des mots doux. Elle avait le visage éclairé par un bonheur sans pareil. Cette jouissance aiguë les rapprochait terriblement et cette fin d'après midi fut passée à filer le parfait amour.

La nuit était tombée lorsqu'ils décidèrent de descendre, un peu aussi parce qu'un fumet délicieux leur inondait les narines parfois. La maîtresse des lieux, très enjouée et surtout discrète, avait préparé un magnifique dîner pendant lequel ils discutèrent de tout avec force rires et bonne humeur.

La douche que Francine avait prise fit son effet vers minuit. Elle se sentit lasse au point de fermer les yeux dans la CX qui roulait en direction de la ville. Jacques pilotait très vite, mais il était surtout préoccupé, depuis un temps déjà, par les phares d'une voiture qui avait pris sa suite dès son entrée sur la grande route. Il avait accéléré, ralenti, puis de nouveau accéléré, son suiveur avait fait de même.

Bien que celui-ci restait sagement à plus de quatre cents mètres de la CX, le Grand était sûr qu'il était suivi. Ils arrivèrent en vue de la maison des parents de Francine.

Après s'être rangé face à l'entrée, il eut toutes les peines à réveiller sa compagne. Elle disparut derrière la porte, en bâillant après un baiser humide d'amour encore, mais très heureuse certainement.

Il reprit le volant aussitôt et s'en fut doucement en sens inverse. A la sortie de la ville, le manège recommença. Les phares derrière lui restaient à une distance respectable, quoi qu'il fasse.

En vue de la grande courbe, Jacques accéléra à fond, il avait au préalable vérifié qu'aucun véhicule ne venait en sens inverse. Puis il coupa ses feux. La voiture roulait maintenant à vive allure, et les phares du suiveur ne purent

illuminer l'arrière de la CX lorsqu'il atteignit à son tour la ligne droite. La vue de Jacques s'était cette fois très bien adaptée au brusque changement de luminosité.

Il était à cent soixante cinq et il y voyait très bien. Il passa en trombe devant le chemin qui mène à la Marjorie pour ralentir sèchement quelques centaines de mètres plus loin. Sa manœuvre finale installa la CX prête à repartir dans un petit sentier caché par des bosquets.

Après un court instant, il contint sa stupeur. Une grosse Mercedes, tous feux éteints, vint stopper à un mètre devant sa voiture. Jacques chercha tout de suite à sonder le chauffeur qu'il distinguait bien malgré les vitres teintées. Une autre surprise, plus grande encore, vint remplacer la première. Une voix résonna fort dans sa tête, comme celle qu'il avait entendue à plusieurs reprises, métallique mais si nette, qu'il laissa entrer en lui le message.

« Bonsoir monsieur Sainton !, je suis certain que vous êtes celui que je cherche. Mon nom est Klaus Heldeberg, soyez persuadé que je suis très heureux de n'être plus seul. Je pensais que bientôt une rencontre se ferait, mais maintenant j'en suis sûr ! »

L'homme à la Mercedes laissa pénétrer Jacques à son tour. Ils devisèrent ainsi pendant quelques temps sans remuer les lèvres, aucun son ne sortait de leurs bouches.

A un moment ils rirent de bon cœur à la vue des incessantes voltiges d'abeilles lumineuses dans la nuit noire. Chaque fois qu'un échange se faisait, il était accompagné de crépitements imperceptibles et de ces minuscules particules électriques. La féerie des lucioles cessa lorsque, d'un commun accord, ils décidèrent de rejoindre la Marjorie.

La Mercedes fut garée au fond du hangar, derrière le foin, le Grand stoppa la CX dans son garage. Il attendit que

Klaus réapparaisse à l'angle de la porte du hangar pour aller vers lui. Cet homme, il en était sûr à présent, était comme lui, doué de certaines particularités données sans doute par ces mystérieux correspondants lumineux.

Large d'épaules, frisant les deux mètres, l'allemand lui serra les mains longuement. Fait rare pour Jacques, il dut lever la tête pour rencontrer les yeux sans iris qu'il ne connaissait que dans son miroir.

Jovial, un tantinet nonchalant, Klaus souriait imité par son vis-à-vis. Ils conversaient par pensée, l'allemand lui ayant laissé entendre qu'il ne parlait pas très bien le français. Cela les amusait beaucoup, outre le fait de se comprendre parfaitement, leurs pensées respectives étaient comme traduites automatiquement dans leur propre langue.

La brave mère était au lit lorsqu'ils pénétrèrent dans la cuisine. Jacques s'empressa de subvenir aux besoins de son hôte. Il y avait encore dans la maison, de quoi satisfaire un ogre, et en l'occurrence, l'allemand en était un.

Le grand pensait sincèrement que ce type là serait bien à sa place avec petit Jean ou Bébert lors d'un banquet. Klaus, qui avait fort bien compris sa pensée, s'arrêta de mastiquer, et jeta un air interrogateur sur son nouvel ami.

« Deux amis à moi qui mangent bien aussi » lui retourna Jacques en riant doucement. L'autre fit un signe de tête et recommença à manger en dodelinant de la tête comme amusé par l'idée. Le Grand le conduisit ensuite jusqu'à la chambre bleue.

Sa mère la tenait toujours en état de propreté impeccable. A l'intention de la trop rare famille qui les visitait lors des beaux jours. Après s'être souhaité une bonne nuit, ils se séparèrent pour, tout habillé, s'endormir rapidement l'esprit en repos.

Il était six heures, ce lundi matin, quand la mère découvrit les immenses chaussures que Klaus avait laissées à la porte de sa chambre. Elle sourit au bout d'un instant, se demandant bien quel était l'homme qui possédait de tels pieds. « Du quarante six au moins, pensa t'elle, enfin ! Nous verrons bien ! ». Rapidement les bols furent sur la table, puis l'accompagnement de tout petit déjeuner arriva bientôt autour de ceux-ci.

L'odeur du café fort se répandit dans la vaste cuisine. Jacques fit son apparition presque en même temps que son nouvel ami. Ils s'étaient concertés par télépathie pour se retrouver ensemble dans la cuisine.

« Bjour man ! Attaqua-t-il tout de suite, je te présente Klaus, un vieil ami que j'ai connu lors de mon service militaire. Puis se tournant vers l'homme, clin d'œil à l'appui, Klaus, voici ma mère ! »

« Bonjour madame, je suis bien content d'être dans votre maison ! Je souhaite jolie journée pour vous ! 'Débita l'allemand avec un accent très prononcé.

Il souriait en découvrant ses dents puissantes et blanches, avec les yeux bleus qui semblaient rire perpétuellement, il n'eut aucun mal à faire la conquête de la brave vieille.

« Bonjour monsieur, dit elle d'une petite voix, soyez le bienvenu chez nous, mais prenez place, vous devez mourir de faim, on ne reste pas debout comme ça, voyons ! Puis se tournant vers Jacques avec une ombre de reproche dans ses yeux, tu aurais pu me prévenir avant que monsieur se réveille Jacques ! »

« Mais non man ! C'est très bien ainsi, d'ailleurs Klaus n'est pas le président de la RFA, c'est un bon copain. Tu vas voir ce qu'il mange, pire que moi !. »

Pendant qu'il parlait à sa mère, il avait fait parvenir à

son hôte une onde très brève lui demandant de dire en français les quelques mots que l'homme s'empressa de décliner avec l'accent teuton.

« Bien zur c'est très bien ainsi !. »

La brave femme souriait et s'en fut à ses occupations. De temps à autre, elle revenait vers la table pour voir si rien ne manquait.

Pour plus de vraisemblance, les deux hommes échangeaient quelques mots en français lorsqu'elle était près d'eux, puis s'entretenaient par télépathie chaque fois qu'elle était éloignée. C'était vraiment commode de pouvoir discuter sans traduire quoi que ce soit. Sans ouvrir la bouche en plus.

Ils en arrivèrent à penser que le cerveau humain était vraiment une merveille, à l'occasion, ils tenteraient de s'apprendre mutuellement leur langue. De temps à autre Klaus affichait un sourire radieux, qui faisait comprendre à son hôtesse qu'il appréciait beaucoup son accueil.

Ils en vinrent aux explications de leur rencontre. Le trajet de Klaus était semblable à celui de Jacques. La « lumière blanche », comme il l'appelait, lui rendit une première fois visite lorsqu'il était dans une chambre d'hôtel à Francfort. Dans un premier temps, tout comme le Grand, il s'était pincé pour savoir s'il ne rêvait pas. Puis après être retourné chez lui, près de Cologne, dans une petite ville où il enseignait l'allemand et la comptabilité, il s'aperçut des changements qui s'étaient également effectués en lui. Les facettes des propriétés nouvelles que lui avait procuré son contact avec « la lumière blanche » ne lui échappaient pas.

Là ! Il s'étendit sur les difficultés de cacher à son entourage les nouvelles capacités qu'il possédait. Après quoi il expliqua, comment sa deuxième rencontre avec

l'incroyable l'avait fortement secoué. Des événements lui furent contés par leurs mystérieux visiteurs, la terre entière était menacée. Ils lui demandèrent, exigèrent presque de lui, qu'il s'intéresse à l'activité de certaines personnes.

Sans donner de noms expliqua Klaus. Au début il n'y voyait pas grand chose à comprendre, puis son esprit plus ouvert eut vite analysé les faits divers qui se produisaient, depuis quelques temps. Une épidémie inconnue s'était abattue sur Cologne et ses environs. La presse allemande s'était d'ailleurs emparée de ces morts subites. Les clochards de la ville étaient retrouvés morts aux endroits, où habituellement, ils étaient vus pour la dernière fois. Leur mort n'était pas expliquée par les autorités, mais pour Klaus, cela avait déclenché son système d'alerte, une sorte de rapprochement automatique de certains faits avec leur recherche du but assigné par les visiteurs.

Il avait aussitôt sondé sans coup férir les personnes bien placées dans les enquêtes faites autour de ces événements. Par déduction, puis sous l'emprise intérieure d'une volonté transmise, sans doute par qui on sait, il avait la preuve que ces pauvres types avaient été des cobayes. L'arme employée serait d'ailleurs connue de bien des gens. Il s'agissait d'un dérivé de l'invention de la bombe à neutrons.

Jacques, qui assimilait religieusement, inversa le processus un instant pour lui faire savoir à son tour qu'il était parvenu aux mêmes résultats. Mais ici, il n'avait pas entendu ou appris par la presse qu'il y avait eu des morts mystérieuses.

Klaus continua donc son récit. J'ai, après avoir découvert cela, sondé le plus de monde possible, et j'ai fini par découvrir, à Cologne même, puis à Wermelskirchen dans mon village, quelques hommes intéressants. Oh ! Ce ne sont

pas de grands capitaines, cependant à force « d'écouter » ces types, j'ai appris une chose intéressante. Le patron du réseau « Neutronetz », ainsi s'appelle t'il, doit se rendre en France pour y rencontrer son homologue français. Il est question d'une série d'essais avant de parvenir au plan principal que l'organisation s'était fixée.

Là ! Jacques lui dit qu'il connaissait sans doute ce qu'était ce plan. Puis rapidement ils s'aperçurent qu'ils pensaient à l'unisson. Les deux hommes se regardaient dans les yeux, la rapidité d'échange de leurs pensées avait sensiblement augmenté.

Si bien que le petit déjeuner terminé, Klaus approchait de la fin de son récit. Pour terminer, reprit-il, j'ai prétexté un voyage d'étude en France pour y faire des recherches sur les passages successifs, dans votre pays, de la langue germanique. Je n'ai eu aucune peine à obtenir un congé de plusieurs jours. Je suis donc parti pour Lyon deux jours avant l'arrivée de ce monsieur ici, car cela fait partie des éléments que j'ai appris entre autres.

Les nouveaux pouvoirs que nous possédons, mon cher Jacques, sont innombrables, et seul le hasard nous les fait découvrir. Lorsque je suis arrivé dans la région, j'ai tout simplement pensé très fort une seule chose, retrouver l'homme ou la femme, car rien n'est précisé à ce niveau, qui comme moi devait être imprégné d'un certain magnétisme. Après, tout se passe un peu comme pour les pigeons, enfin je m'explique !, ces oiseaux-là ne savent pas d'où ils partent n'est ce pas ? bien ! Mais malgré les centaines de kilomètres ils rentrent au colombier. Hé bien c'est un peu ça pour nous, un puissant besoin d'aller vers une direction te prend, jusqu'à ce que tu trouves ce que tu cherches. Par contre je ne sais pas si cela marche avec un être normal, je veux dire avec

tout le monde !

A Lyon, j'ai su que je te trouverais, car la nuit dernière je sentais bien que la force d'attraction était grande. Puis arrivé dans cette petite ville, j'ai senti ta présence dans le premier restaurant où je me suis arrêté pour boire une bière. J'ai interrogé les gens, en lisant leur mémoire, pas facile cet exercice, ils pensent de drôles de choses tes compatriotes entre parenthèses. Pour finir, j'ai appris dans un cercle de jeux que tu avais gagné beaucoup d'argent, que tu fais le joli cœur avec une charmante dame, et qu'il n'y a pas longtemps certaines personnes s'intéressent à toi. Trouver ton adresse ne m'a pas posé de problème, et par prudence, je t'ai suivi un moment pour être sûr que tu étais comme moi, marqué de la lumière. La suite, tu connais !

Ils étaient maintenant l'un en face l'autre, assis maintenant à califourchon sur un des bancs de chêne, vers la table qu'ils avaient dédaignée peu de temps avant. Repus, ils discutaient en silence à une vitesse folle. Chacun d'eux déroulait dans le cerveau de l'autre comme un film complet de ce qu'ils avaient à se raconter.

A mon tour, je vais te mettre au courant de mes découvertes et de mes aventures depuis que je suis marqué de la lumière, comme tu dis ! Yeux dans les yeux, quelques instants plus tard, l'allemand savait tout ce que Jacques avait fait depuis sa rencontre avec les visiteurs lumineux.

Durant tout le temps que dura cet échange, les deux hommes meublèrent les silences un peu longs parfois de phrases anodines destinées à ne pas éveiller la curiosité de la mère de Jacques. Les réponses et questions qu'ils se posaient de vive voix étaient soufflées par le Grand, Klaus ne faisait que débiter celles-ci avec son accent prononcé.

Même si par moment, la dame très digne, ne voulait pas faire sentir sa présence, elle relevait la tête dans leur direction et s'étonnait de leur silence. Mais rien au monde ne l'aurait décidée à poser une quelconque question.

La confiance qu'elle accordait à son fils était sans borne. Lorsque les deux hommes, enfin, se levèrent, elle eut malgré tout, la curiosité de glisser son étonnement.

« Hé bien pour des retrouvailles, vous n'êtes pas bien bavards ! Mais dites-moi plutôt si vous mangez là ce midi ? Tu comprends mon Grand il faut que je sache ! ajouta-t-elle d'une petite voix ? »

« Non man ! Nous ne rentrerons que dans la soirée, n'est ce pas Klaus ? »

« Ya ! Ya ! » Répondit-il en riant et en s'adressant à la mère de Jacques « Vous préparez un dîner bon ? »

Il secouait les mains usées de la brave femme qui souriait, mais était impressionnée par la hauteur de cet homme. Elle put cependant ressentir un bien être impossible à déterminer, comme lorsque Jacques lui baisait le front. De son côté le Grand était très amusé par la façon de parler de son nouvel ami, l'accent, les fautes de syntaxe, la voix grave un peu sourde, mais quelle gaieté dans ses yeux !

Huit heures sonnait sur la pendule, deux ombres immenses se glissèrent dans la Rodéo qui roula bientôt vers la nationale. Vers le sud, ils passèrent la ville, puis vingt minutes après ils circulaient au milieu d'une myriade de petits étangs sur la route de Lyon.

Sur la place d'un petit village, ils s'arrêtèrent. Un échange de regard se fit entre-eux, ils étaient où il fallait être apparemment. Garées en épis sur plus de trente mètres, des voitures aux plaques étrangères étaient trop visibles pour passer inaperçues. Il y avait des belges, des

italiens, des allemands, autrichiens, l'Europe entière avait rendez vous ici.

Mis à part le fait que tout semblait calme dans ce village, ils sentaient bien, eux, que ce qu'ils cherchaient n'était pas loin.

Au café tabac du coin, ils entrèrent pour s'octroyer une bière bien méritée. Personne ne s'aperçut que ces deux hommes étaient là pour les faire parler, pourtant, ils sondaient un à un les consommateurs.

Ils avaient pris la précaution de s'entendre et chacun d'eux exerçait ses talents, l'un partant de la droite de la salle, l'autre de gauche. Les meilleurs résultats furent obtenus sur un groupe de trois personnes du côté de Jacques.

Ils étaient assis à une table, et lorsque le Grand eut extorqué le film des pensées du deuxième, le dernier se leva d'un bond et sortit rapidement. Il se grattait la tête d'une manière grotesque, maugréant des phrases courtes et incompréhensibles.

Le type devait être très réceptif, mais Jacques y était allé de bon cœur ! La tentative suivante, le rapprochait des personnes que Klaus « interrogeait », l'effet fut immédiat, le sujet dégringola de son tabouret. Puis la seconde suivante une voix métallique s'insinua dans sa tête.

« J'étais déjà en lui déclara Klaus, tu as remarqué ce que ça produit ? »

« Oui ! Je m'en suis pris plein la tronche, c'est désagréable quand on ne s'y attend pas. Je crois que nous possédons une nouvelle arme mon vieux ! »

L'homme se releva bientôt, puis se tournant vers son voisin, se mit à vociférer, il l'accusait de lui avoir collé un coup de poing.

L'autre niait avec ardeur, pourquoi aurait il fait ça ? Ils ne se connaissaient même pas ! En quelques instants, la bagarre fut déclenchée. Un pugilat désordonné commença, Jacques soupçonna Klaus être la cause de cela.

Effectivement, celui-ci avait les yeux rivés sur le type qui était allé au tapis. Il comprit ce que cherchait à faire l'allemand qui lui souriait en donnant des petit coups de tête en l'air.

Jacques s'insinua doucement dans le cerveau du type qui décochait coup sur coup à l'infortuné consommateur qui essayait de se défendre. Le choc eu lieu dans le crâne de Jacques, mais il s'y attendait, aussi rien ne l'ébranla comme la première fois. Par contre, bien avant que le poing du second antagoniste ne toucha le menton de son agresseur, celui ci décolla littéralement sur deux mètres.

Ebahis, les spectateurs n'en croyaient pas leurs yeux, en effet, l'homme qui avait terrassé l'immense gars qui gisait sur le carrelage, était plutôt malingre. Lui même paraissait extrêmement étonné, et pour cause, il savait bien, lui, qu'il ne l'avait pas touché.

Nos deux comparses échangèrent un clin d'œil, puis Jacques déposa quelques pièces sur le zinc. Sans attendre le retour au calme, ils fendirent la foule agglutinée sur l'entrée afin de suivre le match de boxe improvisé. Ils riaient encore lorsqu'ils s'engouffrèrent dans la Rodéo.

Lentement, ne laissant aucune rue au hasard, ils roulaient dans le village. Partout des véhicules étrangers étaient garés. Plus de quarante estima Klaus. La réunion grandiose qui se préparait, d'après les pensées des trois hommes que Jacques avait captées, se tiendrait bien aux alentours immédiats de ce village. Trouver où ! Là était leur souci. Klaus rappela à son ami qu'il leur fallait trouver

aujourd'hui, le boss allemand arrivait demain matin à Lyon par avion. Le reste de la matinée fut employé à la visite des vieilles rues, à questionner les villageois sur l'endroit où pouvait se dérouler une réunion avec un tel monde.

Ils avaient, maintenant, l'habitude de diriger les pensées de chaque interrogé, sur ce qu'ils souhaitaient lire en eux.

Sondés sans vergogne, certains villageois avaient, malgré eux, donné des indications précises sur les diverses places où il était possible de réunir tant de monde. En agglomération, seule une imposante demeure aurait été susceptible de faire l'affaire. Arrivés à la grille de celle-ci, ils remarquèrent tout de suite la plaque de mise en vente d'un notaire du coin.

Cette bâtisse, austère, était à vendre. Ils n'insistèrent pas, d'ailleurs le parc était à l'abandon, les herbes hautes recouvraient déjà les allées, et apparemment, personne n'y était venu depuis longtemps. Treize heures sonnèrent au clocher alors qu'ils s'installaient à table, au fond de la salle d'un petit restaurant qui jouxtait la place de l'église.

Un repas, digne de la région leur fut servi. Les vins de bourgogne ne laissèrent pas Klaus insensible, il appréciait, comme il se doit, les crus choisis par son ami.

Le café fumant fut déposé par la soubrette. Elle souriait toujours de plus en plus, mais elle était assez étonnée de l'appétit de ces clients là. Les gars de la région mangent bien, c'est sûr, mais vraiment cet allemand là !! Elle poussa le bouchon un peu plus loin, naïvement elle leur demanda s'ils désiraient encore quelque chose. Le rire des deux hommes roula tel le tonnerre, et toute la salle en fit autant.

Les quelques mots lancés ça et là par Klaus permirent à Jacques de constater la progression rapide de son ami

dans la langue française.

Ils sortirent enfin, un peu lourds, et se dirigèrent vers l'endroit où était garé leur véhicule. C'est au milieu du trajet que Klaus, mine de rien prit, la manche de Jacques en exerçant une légère retenue. Celui ci fit semblant de fouiller ses poches pour chercher ses clefs. Il s'arrêta même, de façon à regarder les types dont son ami lui avait signalé l'existence.

Ils étaient tout simplement pris en filature. « Des gars blonds comme les blés » Lui avaient envoyé Klaus, il sourit de cette comparaison, son nouvel ami était un poète. Du reste il s'était, lui aussi, aperçu de la filature.

Ils décidèrent de ne rien tenter dans le village, et rapidement, la Rodéo bondit hors du parking pour reprendre la route du retour. Dans le rétroviseur, le Grand avait suivi des yeux le mouvement des trois hommes. La puissante Audi était bientôt sur leurs traces.

Une fois dans la ligne droite, malgré le cent dix tapant de la rodéo, les suiveurs n'eurent aucune peine à venir coller l'arrière de la petite voiture.

A cet instant, les deux hommes étaient près. Ils riaient même de bon cœur, Jacques, serra sur la droite de façon à laisser la puissante voiture doubler.

Alors tout se passa rapidement à partir de cette seconde. L'Audi se trouva à la hauteur de l'aile arrière de leur voiture. Puis l'instant d'après son chauffeur se rattrapa au volant comme s'il avait pris un boulet en pleine tête. La rodéo freina brusquement alors que la voiture des suiveurs partit en tonneaux et, dans une gerbe d'écume, pénétra dans l'étang qui bordait la route à cet endroit.

Le choc fut d'une rare violence, la voiture disparut en moins de deux minutes. La Rodéo, vint se ranger le long du bas coté. Jacques avait bien manœuvré, il avait freiné au

moment où ils avaient, d'un commun accord, plongé dans le cerveau du pauvre gars.

Les cabrioles de l'Audi ne pouvaient être évitées que de cette manière. Personne sur la route, tout était pour le mieux, les blondinets ne donnaient aucun signe de vie. Dix minutes plus tard un camion croisait une petite Rodéo à la sortie de la ville. L'étang garderait sans doute longtemps encore le secret des trois hommes.

« Ils ne savent même pas faire de la planche à voile, entendit Jacques dans sa tête, il se tourna vers Klaus qui souriait en plissant malicieusement ses yeux.

« Ouais ! Mais je me demande bien comment il est possible que nous soyons déjà repérés. Je suis connu par ici, mais quelles sont les raisons de cette filature ? A moins que, mais oui, ils ont reconnu l'allemand que tu es, c'était suffisant pour tes compatriotes. Car c'était des compatriotes non ? »

« Bien sûr ! Il a suffi de rentrer chez un pendant une seconde pour en être convaincu, aller ! Paix à leurs âmes, mais je pense que c'était eux ou nous mon vieux. »

Malgré cette petite discussion, le silence n'était troublé que par l'inférieur bruit de la voiture. Jacques fit savoir à son ami qu'il fallait parler réellement maintenant, car ils risqueraient de se trahir à chaque instant dès qu'ils seraient en présence d'autrui.

« Ya, tu as raison, il faut que nous faire attention, commença t'il »

« Tu vois, reparti le Grand, c'est très bien, puis le son de ta voix me fait du bien maintenant, dans la mesure du possible, continuons de converser à haute voix, si tu es d'accord ? »

« O K ! Il faut parler pour moi, il est nécessaire en

France pour moi, ça est plus vrai, tu comprends ? »

« Oui ! Très bien même, tu fais quelques fautes mais ce n'est pas grave, tu te corrigeras vite, je voudrais bien parler ta langue comme toi tu parles la mienne. »

« Dank sh... excuse, Merci beaucoup mon vieux ! Tu es un bon homme ! On dit comme ça Jacques non ?

« Si tu veux ! répondit l'autre en souriant, mais toi aussi t'es chouette, et je ne suis pas mécontent d'avoir un pote comme toi ! »

« Chouette ! pott, Was ist das ? »

« Ah oui ! Excuse-moi, ce n'est pas réellement du français, c'est de l'argot, si tu préfères un dialecte qu'emploient bien des français. Je t'apprendrai cela aussi si tu le veux. En attendant, chouette, c'est sympathique, gentil si tu veux, quand à pote, c'est copain, bon ami. »

« Ah ! Toi aussi tu es une pote chouette ! ».S'écria Klaus en donnant une formidable tape sur l'épaule de Jacques. La rodéo fit une légère embardée et les oiseaux des étangs, que la route côtoyait toujours, s'envolèrent de frayeur en entendant les rires des deux compères.

Ils avaient rebroussé chemin, puis avant d'arriver de nouveau dans ce village, la voiture pris une petite route à droite. Elle était étroite et sinueuse. Des petites mares la bordaient, et quelques kilomètres plus loin, une forêt de sapins l'engloutissaient.

Accrochée à une élévation du terrain, au milieu d'une vaste clairière, parmi une multitude de points brillants, une magnifique demeure apparut. L'endroit était magique, les sapins du début étaient devenus des arbres d'essences diverses, aux couleurs merveilleuses qui de dorés allaient jusqu'au rouge vif en passant par toute la gamme des marrons.

Avant de plonger dans la petite vallée où était niché ce petit château, Jacques ne put s'empêcher de faire une comparaison. Un bijou se reflétant dans une dizaine de petits étangs à la fois, il imagina ce château vu dans un kaléidoscope. Arrivés en bas, la bâtisse était majestueuse, puis plus près maintenant, elle disparut de leur vue.

Au dernier virage, une immense grille sortit du mur qu'ils longeaient depuis quelques minutes. Ils passèrent devant à allure réduite, histoire de jeter un coup d'œil.

Le temps de faire demi-tour quelques kilomètres plus loin, et de nouveau la rodéo passa devant l'entrée pour s'éloigner ensuite jusqu'à ce que Jacques donne un coup de volant sur la gauche. Il trouva le moyen de planquer la voiture derrière un tas de cailloux servant à la réfection du ruban d'asphalte qui serpentait parmi les flaques luisantes.

Rapidement, ils s'assurèrent que de la route, la voiture restait invisible. Par télépathie maintenant, ils échangèrent leurs idées sur la marche à suivre. Surveiller la route, parut la première chose qu'ils feraient pendant quelques temps, après ils aviseraient.

Seuls des pêcheurs, ou quelques individus en mal de calme fréquentaient ces lieux en cette saison. Leur intuition fut payante, car après dix minutes d'attente, un ronronnement de moteur se fit entendre. Ils plongèrent dans les broussailles sur le bas côté. Une grosse Volvo prit le virage assez sec en soulevant une gerbe de cailloux.

La grille du château était à environ douze cents mètres de l'endroit de leur planque, cachée par une légère déclivité. Le bruit du moteur décrut deux minutes plus tard pour rugir une ou deux fois encore et se taire. Pas de doute, la voiture était bien entrée au château.

A intervalles assez réguliers, des véhicules suivirent le

même itinéraire, et à chaque fois le bruit des moteurs cessait quelques instants après.

Le sombre manteau de la nuit commençait à descendre lentement, pas une voiture depuis maintenant une demi-heure. Ils s'apprêtaient à se relever et durent plonger une fois encore dans l'herbe humide à présent. Un coupé de luxe, silencieux, arrivait à faible allure. Tous feux éteints, il passa près des deux hommes en douceur, seuls quelques crissements sur le gravier se firent entendre.

Ils avaient été surpris, mais la leçon pouvait servir. La nuit était tombée à une vitesse folle. Les deux compères étaient d'accord sur le fait que voir la nuit était une chose merveilleuse. Plus de trente voitures avaient passé la grille du château, la réunion devait avoir lieu demain, sans aucun doute. Leurs renseignements étaient de premier ordre. Chaque onde de pensée échangée faisait voltiger les abeilles, et de petits crépitements claquaient ça et là. Il fallait faire avec, ils ne savaient pas comment éviter cet encombrant phénomène.

La Rodéo sollicitée prit le chemin du retour sans la moindre lumière pour rejoindre la route principale. Jacques était prêt à toutes éventualités s'il avait fallu plonger dans les herbiers. Klaus de son côté sondait la route devant, il excellait dans ce genre d'exercice.

Mais aucune rencontre n'eut lieu, apparemment, personne ne rejoindrait plus le château ce soir. Quand même ! pensèrent ils, il y a bien du monde ce soir. La route du retour se fit en silence, apparent bien sûr, mais un observateur bien placé aurait pu se demander quelles étaient ces minuscules lucioles qui fusaient sans cesse dans l'habitable.

La Marjorie sortit de l'écran noir de la nuit, et un peu

plus tard, ils retrouvèrent la brave vieille mère. Elle avait préparé un succulent dîner auquel, malgré leur peu d'appétit ce soir-là, ils firent honneur. Deux heures après, devant un café fumant, les hommes discutaient de leur journée, Jacques « soufflant » à Klaus les paroles qu'il devait dire, si bien que, malgré l'accent de l'allemand, leur ballade d'aujourd'hui fut retracée d'une manière tout autre de ce qu'ils avaient réellement fait.

Ils s'étaient attardés sur des moments véridiques, tel leur déjeuner ce midi, puis avaient terminé par la visite du village pittoresque. La maîtresse de maison ne posa aucune question, parfois cependant, des crépitements lui faisaient lever la tête, puis comme à ce moment l'un des deux hommes, tour à tour, lui adressait son sourire, elle le rendait en se plongeant de nouveau dans la lecture d'un magazine.

Depuis le décès de son mari, elle n'était plus sortie, qu'accompagnée de son fils. Elle l'adorait, qui plus que lui prenait soin de ses moindres désirs. Elle s'en voulait de le retenir rien que pour elle, que d'efforts ne faisait-elle pas pour rester pimpante, bien arrangée toujours. Jamais elle ne serait sortie plus loin que le porche de sa ferme avec son éternel tablier bleu.

Elle le quittait souvent depuis peu, son Grand la sortait plus souvent depuis quelques temps. Chaque fois, elle se faisait une beauté, un soupçon de poudre sur les joues pour atténuer ce mal incurable qu'était le vieillissement. Les gens de la ville ne connaissent qu'une dame très bien, il faut dire qu'elle avait de la classe. Depuis des mois, elle avait l'occasion de mettre les belles robes, les jolis ensembles, les tenues coquettes que lui offrait son Grand.

Elle avait timidement demandé, au début, comment il pouvait se permettre de telles dépenses, il avait été évasif, et lui avait répondu de ne pas s'inquiéter. L'argent, il ne le volait pas, il l'avait persuadé que la fermette rapportait bien, et qu'il avait gagné aux courses. Chaque semaine, il débarquait avec un « chiffon neuf », terme qu'il employait pour tout vêtement féminin.

Il était tard et avec bonne humeur ils décidèrent enfin à se rendre dans leur chambre respective après force rires. La maîtresse de maison eut tôt fait de débarrasser la table, elle était d'une agilité surprenante pour les travaux ménagés, et depuis que son fils lui avait offert un lave vaisselle rutilant elle était très heureuse de savoir que cette corvée ne lui incombait plus, de ce fait, une demi heure après elle s'en fut à son tour vers un repos bien mérité.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, la nuit était encore noire, mais une lueur blafarde s'infiltrait ténue entre les volets, avec le temps couvert de la veille, il paraissait impossible qu'un clair de lune en soit l'origine.

Elle se leva doucement, enfila sa robe de chambre mauve, dernier cadeau de son fils, et s'en fut vers la croisée, le double rideau écarté, la lumière devint plus crue, elle ne pouvait voir qu'à environ cinq mètres du pied du mur de la Marjorie, les lattes des volets inclinées vers le bas empêchaient toute vision plus loin.

Elle devinait bien maintenant que cette lueur n'était pas due à la lune, trop importante pour cela, et des clairs de lune, elle en avait vus de nombreux la brave femme, curieuse malgré son appréhension, elle entreprit d'ouvrir la fenêtre. Celle-ci craqua légèrement et avant qu'elle n'ait pu entrouvrir les volets la luminosité s'estompa d'un seul coup.

La nuit reprit ses droits, la vieille poussa malgré tout le volet et scruta la cour trop sombre avec le vague espoir de déceler quelque chose, pendant quelques instants elle crut remarquer un ballet de lucioles vers le hangar aux tracteurs, puis, plus rien.

Quelques minutes avant le réveil de sa mère Jacques éprouva le besoin de sortir de la Marjorie, suivi à quelques secondes par Klaus, le hangar, sombre masse noir fut leur point de ralliement.

Aussitôt les crépitements qu'ils connaissaient bien à présent se firent entendre et la lueur eut tôt fait de les envelopper. En peu de temps, elle fut assez soutenue pour éclairer la cour entière ; deux hommes immobiles se tenaient au beau milieu de cet aura de lumière, la voix monocorde leur martela aussitôt le cerveau.

– « Monsieur Sainton, monsieur Heldeberg, nous sommes dans l'obligation de vous donner des ordres à présent, vous n'allez pas assez vite, votre vie et celle de vos amis sont en danger tant que vous n'aurez pas détruit ce qui se trouve déjà là où vous savez, vos semblables dans ce que vous appelez le château sont prêts de déclencher l'irréparable, il ne vous reste plus que très peu de temps car celui que vous vous apprêtiez à accueillir est déjà arrivé sur les lieux.

Ne cherchez pas à comprendre et mettez vous en action le plus vite possible, vous êtes deux, et croyez bien que votre puissance est énorme, ne vous posez pas trop de questions pour l'instant et ayez confiance en nous et surtout en vous, agissez, car nous ne pouvons pas le faire à votre place, plus tard, l'explication que vous attendez vous sera fournie. »

Un volet craqua dans le silence de la nuit, aussitôt Jacques entra en communication télépathique avec Klaus, celui-ci en quelques instants confirma avoir reçu le même message que son ami. Durant cet échange quelques petites lueurs volaient ça et là accompagnées de légers crépitements.

Ils n'avaient plus le sourire en revenant vers la porte de la cuisine, et le premier, Klaus laissa entendre à son ami qu'ils se devaient de faire très vite, mais malgré tout il ne comprenait pas, lui, la présence du chef du réseau Allemand dans le château, celui-ci ne devait prendre l'avion que ce matin à Francfort.

« Je pense à un certain hélicoptère qui passe parfois au dessus de la région, et ça ne m'étonnerait pas que notre homme l'ait emprunté pour arriver là sans se faire remarquer. » Laissa échapper le Grand dans un murmure ;

« Il faut très vite visiter le château mon cher Jacques, je pense que peut-être déjà ils vont commencer comme dans mon pays, de pauvres hommes sont morts tu sais, et il est dur pour moi de voir ces choses là... »

« D'accord Klaus, dès l'aube nous nous mettrons en route pour leur repaire, ils ne feront rien d'ici là à mon avis, » il avait dit cela d'une voix dure, la seule pensée de savoir de quoi ils étaient capables le bouleversait indubitablement.

Il faisait très froid ce matin-là, l'hiver promettait d'être dur, au troisième coup de démarreur la rodéo consentit à tourner, dans ses phares ils purent admirer toute la féerie des myriades de cristaux de glace, gouttelettes d'eau transformées en petits diamants par cette nature qui n'en finit pas d'étonner les hommes.

La route nationale était glissante par endroits, et

parfois Jacques devait rétablir l'assiette de la voiture, Klaus paraissait absorbé par de vives réflexions, de temps à autres il jetait un coup d'œil furtif vers son ami il devinait aux crispations de ses joues le duel que se livrait Jacques en ce moment, lui même se demandait vers quelle aventure ils se lançaient à présent.

Arrivés à la hauteur de la petite route menant vers le château, il faisait toujours nuit, néanmoins dès qu'ils eurent fait une centaine de mètres les feux de la rodéo s'éteignirent et dix minutes après elle était rangée bien à l'abri des regards indiscrets à plus de mille mètres de l'entrée du château. En sous bois, tous leurs sens en éveil, ils progressèrent assez rapidement pour être face à l'entrée du château cachés par les bouquets d'épineux à trente mètres de la petite route, la brume assez épaisse fit son apparition, ils durent s'approcher plus avant pour y voir mieux, d'ailleurs, pour pouvoir espérer surprendre quelques mouvements, glaner les pensées d'éventuels « congressistes » ce mini brouillard était le bienvenu.

Ils étaient là depuis cinq minutes s'entretenant mentalement lorsqu'ils se figèrent avec un ensemble parfait, le ronronnement sourd d'un véhicule se fit entendre, il devint très fort au moment où le camion bâché s'engagea dans le parc du château, presque aussitôt nos deux compères aperçurent un garde qui se mit à refermer les lourds battants du portail, celui ci était habillé tel un soldat, tenue camouflée, PM à la hanche, décidément les hôtes des lieux étaient méfiants, et nos deux amis ne purent s'empêcher de se communiquer mutuellement leur étonnement.

Ils décidèrent d'employer leurs nouveaux pouvoirs sur

toute personne rencontrée, en essayant toutefois de n'en aborder qu'une à la fois, de toute évidence, ils feraient le maximum pour ne pas tomber sur qui que ce soit, qu'allaient-ils trouver dans ce domaine !...

Klaus, plus grand, fit la courte échelle à Jacques qui se rétablit rapidement sur la chape du mur d'enceinte à environ cent mètres de l'entrée, il tendit la main à son ami et en peu de temps ils étaient à pied d'œuvre dans le parc immense où les hêtres centenaires côtoyaient les acacias ridés ainsi que les sapins parés de millions d'étoiles, vers la droite ils devinèrent des bosquets plus denses, les hautes fougères encore hardies protégeraient leur avance vers la bâtisse.

Après un bon quart d'heure de marche entrecoupée de mini haltes pour sonder l'environnement proche, ils débouchèrent entre deux chênes frileux sur une prairie blanche encore de sa rosée gelée, ils distinguaient maintenant les murs du château, mais d'un commun accord instinctif après un échange de regards ils se séparèrent.

Klaus rapidement fit un large crochet et se retrouva à cinquante mètres de son ami toujours à l'orée du bois, entre eux un garde ! Habillé de la même façon que celui de la porte, fumait tranquillement une cigarette, le P M en bandoulière.

Ses cheveux longs poissés laissaient deviner qu'il n'était pas un soldat de l'armée régulière, peut-être aujourd'hui il ferait une bonne action avec son ami.

Très doucement, les deux hommes se rapprochèrent du bidasse d'opérette qui n'avait apparemment aucune raison de s'inquiéter, arrivés à la distance suffisante pour échanger leur pensées, ils convinrent que Jacques s'insinuerait le premier dans l'esprit du type.

L'homme fit un petit pas en avant, il jeta son mégot et serra très fort son P M.

Son regard scrutait le sous bois, en quelques pas souples il se retrouva face à un des gros hêtres derrière lequel il se mit en devoir d'épier les fourrés, à cet instant, il s'écrasa littéralement le corps sur le tronc de l'arbre, le canon du PM lui était entré dans la mâchoire, il s'affaissa mollement sans un cri.

« Bon sang ! C'est terrible ! » entendit Klaus dans sa tête, effectivement, le spectacle n'était pas réjouissant, ils étaient un peu secoués de découvrir la puissance de leur pouvoir. Klaus lui fit comprendre qu'il s'était concentré très fort avant de pénétrer le cerveau du soldat et qu'ensuite il y avait plongé, Jacques lui fit comprendre, que bien qu'il s'y attendait, le contrecoup fut très puissant, il était en déséquilibre lors de la percussion de son ami dans l'esprit du type, et lui même s'était pris un sacré coup.

La minute suivante ils tirèrent le corps de l'homme vers un amas de fougères qui se referma sur la masse inerte, à cet instant un léger sifflement se fit entendre et la lueur vacillante d'une torche remonta le long du bois vers l'endroit où se terraient les deux hommes, il fallait recommencer l'opération de toute urgence, ce qui fut exécuté de la même manière.

Le résultat sur la prairie fut foudroyant, le second type s'envola littéralement à plus de cinq mètres et à une hauteur d'environ deux mètres, il n'y eut qu'un cri étouffé et la torche se retrouva éclairant la cime les arbres tout proches.

Jacques s'empressa de la récupérer tandis que Klaus tirait leur nouvelle victime vers le même endroit que la précédente, réunis, ils constatèrent que le second soldat

était mort d'une manière épouvantable, de ses orbites seul un œil qui pendait restait encore, un trou sanguinolent représentait l'autre, ils se regardèrent soudain très graves.

Au point où ils en étaient plus question de reculer, mais comment faire pour aller plus avant ? S'ils étaient obligés d'anéantir tous les types, qu'ils seraient forcément appelés à rencontrer cela promettait un carnage qu'aucun d'eux ne voulaient à cet instant, aussi après réflexion et échanges rapides de points de vues c'est Klaus qui trouva la solution la meilleure pour l'heure.

Dans le château régnait une effervescence digne d'un film d'action de guerre, des dizaines de soldats circulaient ça et là s'entrecroisaient, s'interpellaient, d'autres montaient une garde symbolique à chaque issue du château.

Vers les dépendances, petits bâtiments bas mal éclairés, était garé le camion aperçu tout à l'heure par Jacques et son ami, plusieurs hommes en uniformes camouflés discutaient à voix basse tandis que certains autres en blouses blanches s'affairaient autour d'un camion semi-remorque encastré entre deux bâtiments.

Le pinceau d'une lampe torche sembla déranger un des soldats présent sur les lieux, à peine eut-il le temps de se dresser arme au poing qu'un sifflement bien caractéristique le fit s'adosser le long du mur où il se tenait, deux soldats firent leur apparition.

L'un très grand avançait celui qui tenait la torche, ils firent le tour de tous les bâtiments, écuries, puis vinrent marchant nonchalamment rejoindre ceux qui entouraient le camion bâché, ils s'adosèrent le long de la ridelle en soufflant comme s'ils avaient fait une longue marche.

« Alors ! R A S » La voix ne les prit pas au dépourvu, déjà Jacques insufflait mentalement à l'immense escogriffe

qui leur posait cette question le besoin de retourner d'où il venait pour s'en prendre à ceux qu'il venait de quitter, l'homme n'attendit même pas la réponse et s'éloigna rapidement vers d'autres endroits en se grattant la tête et en maugréant des paroles qui ne présageaient rien de bon pour ceux qu'il allait sans aucun doute retrouver.

« Je pense qu'il nous faut faire très attention Klaus !. »

« Ya, peut-être nous pouvons voir dans ce camion, je crois sentir beaucoup de monde dedans, pas toi ? . »

« Ouais, surveille les alentours, mine de rien je vais essayer de sonder un des types qui s'y trouve, après on avisera, O K ? »

« O K !. » Acquiesça Klaus !

Jacques souleva doucement la bâche après avoir enlevé plusieurs tendeurs et se trouva le nez sur le dos d'un type assis sur la banquette qui longea la caisse du camion, il souleva plus en avant pour se trouver cette fois avec vue sur un visage fatigué, basané, une « gueule en friche » comme dirait Bebert.

Il se mit tout de suite à sonder le cerveau du gars, celui ci ouvrit la bouche et en se redressant l'œil affolé laissa s'échapper quelques mots incompréhensibles pour Jacques, ses voisins immédiats parvinrent à le calmer et c'est ainsi qu'en quelques minutes il put apprendre, malgré lui, à celui qu'il avait surpris comment ils étaient arrivés là et surtout pourquoi ils étaient là !.

Le turc, car c'était des turcs, fit défiler sa vie durant les quelques jours précédents sa situation actuelle, n'ayant aucun travail dans leur pays, ils furent très heureux, voici quelques temps, de se voir offrir un bon boulot en France.

L'agent qui avait organisé leur passage leur avait déjà donné une grosse somme avant leur départ, et la confiance

s'était vite installée parmi ses compatriotes, le passage de la frontière les avait bien un peu étonnés, mais ils savaient tous que beaucoup des leurs l'avaient franchie dans des conditions semblables, et qu'à présent, ils avaient régularisé leur situation.

Mais depuis quelques heures le pauvre type n'y comprenait plus rien, interdiction de descendre du camion, des soldats partout, ne rien comprendre de ce qui se disait autour de lui, il était affolé et cet affolement gagnait ses compagnons.

En deux secondes Klaus fut mis au parfum, il ne put s'empêcher de grommeler un juron en allemand, si bien que pas très loin d'eux un des gardes vint nonchalamment à leur rencontre ;

« Was ist das camarade ? »

« Nein, das wird nichts zu bedeuten haben »

« warum schworen ? »

« schert euch zum teufel ! »

« Ya ! Ya ! »

Heureusement que la nuit était bien sombre pensa Jacques !

Et l'escogriffe partit en riant, Jacques avait manœuvré ses pensées de façon à ce qu'il n'ait plus eu envie de poursuivre plus loin l'interrogatoire de son partenaire, celui-ci d'ailleurs en était encore à poursuivre ses invectives à l'attention des organisateurs de ce fichu rassemblement de crapules.

En se déplaçant rapidement, ils se glissèrent de nouveau hors de la maigre lumière que diffusait une ampoule trop haut placée et s'intéressèrent de plus près au second camion, l'approche ne fut pas évidente, ils calquaient leur comportement sur celui des autres, arrivés

à dix mètres de la porte arrière ils firent une halte tout en piétinant le mauvais dallage du chemin, Klaus souffrait depuis quelques temps être trop serré dans les rangers de leur deuxième victime, Jacques lui fit part du fait que son pantalon était trop juste et que si cela devait durer toute la nuit, il n'aurait plus de quoi faire l'amour pendant longtemps, ils se surprirent à étouffer un rire et chacun d'eux eut la même réaction, « comment faisons nous pour rester aussi calmes et décontractés après avoir tué deux hommes ? »

La même réponse était dans leur esprit elle aussi ! s'ils souffraient un peu physiquement, aucune appréhension ne les effleurait, aucun sentiment de pitié ou de compassion ne les habitait plus, seule la directive de leurs mystérieux visiteurs prévalait à cet instant.

Après ces quelques secondes de réflexion commune, dans l'échange du regard très sincère malgré les billes noires qui brillaient dans leurs orbites, il y avait une sorte de détermination qui eut effrayé plus d'un des types qui riaient de la manière dont s'agitaient maintenant les pauvres gars dans le camion.

Le jour blafard fit timidement son apparition, il devenait urgent pour les deux baroudeurs, malgré eux, de trouver un moyen d'approcher le semi remorque de plus près, car ils sentaient bien, l'un comme l'autre, que là, était sans doute la solution à tous leurs problèmes de ce jour qui s'éclairait maintenant de plus en plus.

Seul Jacques s'approcha du camion, arrivé à trois mètres de l'arrière de la caisse, les deux portes étant ouvertes, il n'en crut pas ses yeux, un appareillage complexe aux petits soins de trois types en blouse blanche encomrait tout l'arrière de la plate-forme.

S'il n'avait pas été au courant de ce que cet engin était censé faire, le tube proéminent armé d'une sorte de parabole, ressemblant étrangement à un de ces canons que tout le monde peut voir dans les magasins de jouets, l'aurait sûrement mis sur la voie.

Nonchalamment il entreprit de rejoindre Klaus qui n'attendait que cela pour lui faire parvenir un message télépathique, lorsqu'il se fut assez éloigné du semi, il pressa un peu le pas, effectivement la découverte de Klaus valait dix, dans l'alignement du chemin entre les deux bâtiments, à plus de cinq cents mètres il y avait une drôle de construction.

Un bloc de béton, avec juste en face de l'arrière du semi remorque une porte fermée. Le plus étonnant fut la surprise qu'ils eurent en s'approchant plus près encore, les quelques mercenaires en faction à cet endroit ne trouvèrent rien à redire quand à leur arrivée sur les lieux, ils entendirent simplement l'un d'eux lancer, en s'adressant aux trois autres

« le tir aux turcs va peut être enfin commencer, je m'les gèle moi, y nous font chier d'attendre comme ça, leur pétoire n'est jamais au point, la dernière fois... »

« Ta gueule !... » lança le type assis le long de la casemate.

Le silence revint et les premiers oiseaux passaient en piaillant désorientés par le brouillard qui était plus dense maintenant que la lumière de l'astre diurne montait dans le ciel, il resterait jusqu'à plus de quatorze heures, Jacques le savait bien.

En arrivant à la porte ils constatèrent que celle-ci était faite de plomb, mais en avançant plus sur le coté ils furent surpris de voir que d'autres plaques de plomb étaient préparées de telle sorte qu'en les glissant sur leur base, il

était possible de doubler, tripler, mettre jusqu'à dix fois l'épaisseur entre !... l'horreur !., ils avaient compris à quoi rimait l'expérience tentée par ces monstres, Klaus lui fit parvenir immédiatement.

« Je ne suis plus secoué comme avant de voir ça, mais je pense que nous allons détruire ce nid de rats »

« O K ! Klaus mais comment ? J'ai recensé plus de soixante types, si tu veux mon avis, je pense qu'il nous faille renoncer à sauver ces pauvres turcs, car il semble que cette fois ils arrivent, leur bidule doit être près »

Les ombres mouvantes devinrent en effet quatre soldats qui entouraient deux des malheureux du camion, en turc, l'un des soldat ordonna à ceux-ci de creuser une rigole juste à deux mètres derrière la fameuse porte, les deux types un instant rassurés, ne leur donnait-on pas le travail promis ? Sourirent, étonnés puis l'un à la pioche l'autre à la pelle ils se mirent à l'ouvrage.

Le soldat qui paraissait être le chef fit discrètement signe aux autres, y compris nos deux lascars, tous ensemble ils se retirèrent à plus de trente mètres, ils apercevaient maintenant deux ombres qui gesticulaient derrière le bunker, Jacques et Klaus, le visage couvert par le col de leur vareuse, se tenaient près du chef qui sortit un talkie et souffla dessus avant de prononcer un simple mot,

« Maintenant !... »

Les deux ombres dans leur trou s'agitaient toujours de la même façon, fantômes grandissants puis rapetissant à intervalles réguliers, signe qu'ils travaillaient toujours avec le même entrain, puis l'un des fantômes parut faiblir de cadence, après quelques secondes le deuxième aussi, et tout à coup ils disparurent à la vue des spectateurs qu'étaient les soldats, personne ne dit mot, seul le chef souffla une fois

encore dans le talkie et interrogea :

« Peut-on y aller ? »

La réponse arriva avec un crachotement :

« Dans dix secondes, pas avant !. »

« O K !. » Retourna le chef.

Le range Rover s'arrêta en glissant sur l'herbe encore gelée, deux soldats se saisirent des corps et les installèrent sur des civières qu'ils firent glisser sur les rails du range, ils s'agrippèrent aux montants du véhicule et celui-ci repartit en direction du château.

Aucun commentaire de la part des témoins, le chef flanqué de ses trois aides se mit en route pour aller, sans aucun doute, chercher deux malheureuses nouvelles victimes.

Nos deux compères s'adonnaient à ce moment à un petit jeu auquel ils étaient de plus en plus forts, ils s'insinuaient dans le cerveau des quatre types restés sur place, deux d'entre eux avaient maintenant l'air hébétés, quelques minutes après ils dormaient profondément recroquevillés en chien de fusil au pied de la casemate, les deux autres un peu à l'écart n'avaient pas prêté attention à ce fait, ils furent surpris par leur envie de dormir, l'un eut le temps de s'adosser au mur, l'autre tomba telle une masse sur le sol, les faux soldats se précipitèrent vers lui et le jetèrent littéralement derrière son compagnon.

Il était temps, des ombres réapparaissaient dans la prairie, bientôt elles devinrent des hommes, le chef suivi de deux sbires cette fois, encadrant un seul turc qui tremblait de froid ou de peur, peut être les deux.

Jacques et Klaus s'avancèrent à leur rencontre, arrivés à dix mètres du groupe le chef décolla de terre, après une magnifique courbe dans l'espace il retomba lourdement au

sol un bras complètement retourné.

Les deux soldats se mirent aussitôt en position défensive, ils cherchaient vainement l'ennemi qui avait attaqué leur chef, les deux autres soldats en face d'eux étaient apparemment aussi surpris qu'eux.

L'union fait la force, c'est bien connu, les deux types sûrs d'avoir à faire aux leurs entreprirent de les rejoindre à reculons en couvrant de leurs armes l'espace brumeux où ils cherchaient éperdument l'agresseur.

Le turc était resté à plat ventre là où s'était envolé le gradé, il n'osait pas remuer le moindre petit doigt.

Les deux soldats, tels des écrevisses, les yeux révoltés à force de fixer l'introuvable reculaient toujours, puis leurs têtes s'illumina de millions d'étoiles, proprement assommés ! Nos deux amis disposèrent les corps de tout ce beau monde de façon naturelle, puis à toute allure ils ramenèrent le corps du chef dans la rigole qu'avaient commencé de creuser les pauvres diables.

Le turc avait obéi aux ordres que lui avait insufflé Jacques, il courait maintenant le plus vite possible vers le bois, il était inscrit dans son cerveau qu'il venait d'échapper à une mort certaine.

Le talkie crachota dans les mains de Jacques, qui avait juste eu le temps de le récupérer :

« Alors ça vient oui ? »

« Deux secondes !. »

« Des emmerdes ? »

« Non ! Non ! Ça va être O K ! »

« Grouillez vous bon sang ! »

Ils piquèrent un cent mètres en direction du bois et froidement Jacques annonça dans le talkie :

« Maintenant !. »

Ils ne prirent pas le temps de vérifier si les choses se passeraient de la même manière, ils en étaient persuadés, une longue course les fit parvenir, par un large crochet, aux abords des bâtiments entourant le semi remorque.

Ils arrivèrent essoufflés mais en peu de temps leur rythme cardiaque reprit une cadence normale, ils se joignirent aux autres de façon à être au plus près du canon. Chacun d'eux adossé à l'une des portes rabattues sur les cotés de la caisse, ils assistèrent à un échange verbal assez rude entre le type en blouse blanche et celui qui arborait des insignes digne d'un maréchal. Celui-ci pestait et balançait des jurons à l'attention du chef qui aurait du répondre sur son talkie. Celui-là même que Jacques avait eu la précaution de couper avant de parvenir trop près des installations.

En quelques minutes le pseudo général organisa l'expédition de reconnaissance en donnant des ordres de-ci de-là, il s'adressa en premier lieu aux blouses blanches dans le semi :

« Vous ! Ne faites plus rien jusqu'à mon retour, j'espère que rien de fâcheux ne s'est produit, avec votre manie de vouloir toujours plus d'essais !... »

« Venez avec moi cher ami ! » Lança-t-il à un personnage qui se tenait dans le fond de la caisse.

Il sauta à terre, suivi d'un autre homme blanc de cheveux, le visage taillé dans du granit avec une masse, Jacques se tourna pour ne pas qu'il puisse voir son visage, il venait de reconnaître dans ce général ce cher monsieur Chimian, le notable par excellence de la région, le type aux cheveux blancs eut un mouvement brusque, comme agacé par un insecte, le général s'adressa aux deux plus proches soldats qui se tenaient de part et d'autre du véhicule :

« Vous ! Puis se retournant d'un coup, et vous ! Montez la garde ici jusqu'à ce que nous soyons revenus, les autres aux voitures ! Qu'est-ce qu'y foutent là-bas merde alors ! »

Les deux factionnaires étaient occupés à présent à investir l'esprit de ceux qui en principe devaient actionner le canon, au bout de trois minutes l'un des types se leva et se mit à tripoter des boutons sur un pupitre, un autre était en passe de s'endormir, le dernier commença à poser des questions à son collègue :

« Qu'est-ce que vous faites, vous êtes fous, ils sont tous partis sur la cible, mais regardez !... vous le chargez pleine puissance, où voulez-vous en venir ? Vous ne pouvez pas faire ça ! »

Avant qu'il n'ait pu se ruer sur celui qui, tel un automate maintenant, chargeait l'engin de mort au maximum, il reçut dans sa tête un uppercut qui lui fit cracher aussitôt le sang par la bouche et les oreilles, il retomba sans vie la seconde d'après, c'est à cet instant que Jacques qui avait rebranché son talkie entendit parmi les craquements épouvantables dus sans doute à l'engin la voix du grand général qui s'affolait :

« Mais pourquoi ? Que s'est-il passé ? Regardez !... tous morts ! vite ! Venez voir, en bas tout le monde ! Il faut faire disparaître ces corps, je ne comprends pas mon cher ami, cette expérience devait être la preuve, hé bien ! Nos hommes quelle erreur ont-ils pu commettre ? Je vais de ce pas... ah ! Non pas ça !... »

Le reste fut un silence qu'on qualifierait de « MORT » le type en blouse blanche se tenait le regard rivé sur le pupitre de son invention comme obnubilé par la couleurs des L E D qui s'affolaient maintenant, la décharge de neutrons qu'avaient du encaisser la plupart des soldats ne

devait pas être minime.

Il était à présent plus de onze heures et nos deux exterminateurs n'avaient plus qu'à détruire l'engin lui-même pour être à peu près certain d'en terminer avec cette bande de fous.

Klaus découvrit dans la cabine du semi un caisson plein de grenades, en subtilisa une, referma le caisson qu'il plaça sous l'arrière de la remorque, il plaça ensuite la grenade en prenant soins de ne la dégoupiller qu'à moitié, en se retournant vers Jacques, il lui demanda de vive voix :

« Tu crois que c'est possible comme ça ? »

« Il faut que ça marche ! À nous deux en unissant nos efforts, je pense que ça va aller. »

Après avoir bien empreint leur yeux de la position qu'avait l'ensemble sous la remorque, ils s'éloignèrent rapidement des bâtiments par la même voie qu'ils y étaient parvenus quelques heures plus tôt, les deux chênes qui commençaient à laisser tomber de petites gouttelettes comme s'ils pleuraient surgirent devant eux, arrivés en dessous ils fixèrent leur vue en direction de l'endroit d'où ils venaient.

Les gardes du château se perdaient en de vaines interrogations, ordre leur avait été donné de ne pas bouger de leurs postes respectifs, mais il était évident que quelque chose se passait qui n'était pas clair, d'abord, plus de contact avec le patron depuis trop longtemps, et dans le lointain ils entendaient bien les moteurs de plusieurs véhicules tourner au ralenti.

Le responsable de la sécurité de l'enceinte du château se demanda s'il avait bien fait de ne pas signaler l'absence de deux de ses hommes, il savait lui ! Que le patron n'aimait guère le moindre relâchement mais, bon sang de

merde ! Tony et René avaient toute sa confiance, s'ils n'avaient pas répondu c'est que leur talkie était en rade, pensa-t-il, du fait il secoua le sien d'où des crachotements plus nombreux encore se firent entendre.

Il prit la résolution d'enfreindre le sacro saint règlement, fit signe à un soldat de le suivre, et longeant le château il prit un factionnaire sur deux avec lui, si bien qu'en arrivant en vue des dépendances, une dizaine de types le suivaient, plus proche du semi-remorque maintenant, il aperçut nettement deux silhouettes s'éloignant vers le bois, cela le rassura un peu, d'autant plus que son imagination ou le besoin moral lui fit penser que cela ne pouvait être que ses deux hommes en patrouille.

Il se souvenait bien de leur avoir donné l'ordre de patrouiller sans relâche dès que l'expérience aurait débuté.

La petite troupe se trouvait à présent autour du semi et le lieutenant se hissa sur la plate-forme dans l'intention évidente de questionner la blouse blanche qu'il connaissait bien.

Sous la plate-forme il se passait une chose incroyable, la grenade posée sur le caisson semblait être prise d'un tremblement et en regardant de plus près un observateur aurait pu constater que la goupille glissait petit à petit de sa prison, à cet instant, l'œil hagard de la blouse blanche inquiéta le petit lieutenant d'autant plus qu'il venait de découvrir le cadavre du deuxième technicien, il avait aussi entendu un déclic particulier qui s'était produit quelques secondes avant sa macabre découverte, il se précipita vers la sortie et s'apprêta à donner l'alerte, une gerbe de feu couvrit sa voix, l'instant suivant tous les bâtiments étaient secoués et le semi n'était plus qu'un amas de ferraille d'où

montait une âcre fumée.

Autour, des corps déchiquetés jonchaient le sol ou étaient plaqués le long des murs criblés des bâtiments à moitié détruits.

Un grand silence, entrecoupé des craquements sinistres de l'œuvre du feu qui se propageait maintenant à tous les bâtiments s'installa pendant quelques minutes, nos deux larrons finissaient de remettre leurs propres vêtements cachés dans le trou d'un énorme hêtre à vingt mètres à peine de l'endroit où ils avaient caché les deux types massacrés le matin même.

Le brouillard commençait maintenant à disparaître par plaques successives il ondoyait dans la prairie, le brasier des dépendances y était sans doute pour quelque chose, après un dernier coup d'œil sur le site, Klaus et Jacques prirent le chemin du retour, leurs traces du matin étaient encore visible.

Il était nécessaire de brouiller les pistes, pour ce faire, ils entreprirent de rhabiller le plus grand des soudards, puis ils le déposèrent bien en évidence à dix mètres à peine de l'orée du bois. Le second eut droit au même sort, mais ils le placèrent sur le dos comme s'il s'était engagé vers le sous-bois au moment où il avait trépassé, cette mise en scène pouvait à la limite être interprétée de différentes façons. Les traces venant du mur de l'enceinte étaient en parties plausibles, de toutes façons, avant que les enquêteurs, si enquête il y avait, ne retrouvent ces deux corps, il y a fort à parier que plusieurs jours se seront passés. Et d'ici là ! La rosée, le gel, peut être la première neige auraient recouvert ces traces.

Ils passèrent le mur au même endroit qu'à l'aller, le soleil ne perçait toujours pas la couche de crasse que

formaient les nuages bas, aidés par la brume collante qui avait du mal à s'évacuer.

Personne sur la petite route, les sens en éveil, ils sautèrent dans le bas coté opposé, puis rapidement tels des sangliers, foncèrent vers l'endroit où les attendait la rodéo.

Ils prirent le temps de sonder la place avant de déboucher derrière le véhicule, Jacques démarra doucement, pendant que Klaus, après avoir essuyé les vitres, s'en fut à pied vers la route.

Rien ne bougeait aux alentours, et une fois que Klaus eut refermé sa portière la rodéo prit le chemin du retour.

« Nous devons éviter de croiser qui que ce soit, personne ne doit savoir que nous étions dans le coin » Dit calmement Jacques en souriant à l'adresse de son ami.

« Il est préférable ». Se contenta de répondre Klaus qui sondait déjà l'espace devant la voiture, « Je pense il n'y a rien pour le moment, schnell ! Jacques, schnell ! »

La grand route était là, la rodéo vira très sec et toute la puissance du moteur les propulsa dans la ligne droite, ils ne croisèrent aucune voiture avant de disparaître à travers champs par des sentiers que Jacques connaissait parfaitement, le sol gelé par endroits faisait glisser le véhicule parmi les ornières dessinées par les tracteurs au cours de leurs passages incessants durant l'automne qui s'étirait durement vers la saison des grands froids.

Arrivés en vue du chemin qui dessert la Marjorie, ils croisèrent une petite Fiat, Jacques stoppa très sec, il avait reconnu Francine, elle s'était offert cette minuscule voiture pour être plus indépendante, maintenant que Jacques lui avait redonné confiance en ses capacités de conductrice.

Elle s'arrêta aussi, après avoir mis son clignotant, la

Fiat roula vers le bas côté et s'immobilisa bientôt, moteur à peine coupé, une tornade emmitouflée se jeta dans les bras du Grand qui avait déjà traversé la route flanqué de Klaus.

« Tu roules comme une grande maintenant ! lui lança-t-il gentiment en reprenant son souffle, inutile de te demander si tout va bien ma chérie, tiens ! Je te présente Klaus, un ami de toujours qui passe quelque temps chez nous pour se parfaire dans notre langue, Klaus, je pense qu'il est inutile que je te présente Francine, tu as certainement compris qui elle était ? »

« Oui ! bien sûr, je suis très heureux madame de connaître vous, Jacques parle très souvent de la femme qu'il aime, je comprends mieux à présent, vous êtes jolie et je suis très très content de voir vous ! »

« Klaus s'il te plaît, essaye de mettre le 'vous' avant le verbe et tu parleras la langue comme nous » susurra malicieusement le Grand avec un large sourire.

« Vous êtes trop gentil cher monsieur, je suis également enchantée de vous connaître, Jacques n'a pas eu le temps de me confier le nombre d'amis qu'il a, mais je pense que chaque fois il m'en fait la surprise, de toutes façons ses amis sont les miens et j'espère que vous accepterez de l'être ? » Coupa Francine rapidement en serrant l'énorme poigne tendue qui se referma sur sa petite menotte.

Elle sentit confusément un bien être pénétrant durant cette étreinte, le même qu'elle ressentait lorsqu'elle était tout contre son Jacques, il y avait longtemps déjà qu'elle brûlait de poser certaines questions à son amant, mais chaque fois qu'elle était décidée à le faire, quelque chose en elle le lui interdisait et mieux, elle perdait pendant quelques temps après, la notion même de ce qu'elle attendait comme réponse.

C'était agaçant tout de même, elle aviserait plus tard ! D'autant plus que les deux hommes lui racontaient une drôle d'histoire, et son appétit de journaliste reprit le dessus.

Il était question d'un scoop terrible pour elle si elle le voulait bien, ils avaient entendu dire que près de la ville, dans une demeure planquée au beau milieu des étangs une explosion avait fait pas mal de dégâts dans une propriété appartenant à un certain monsieur Chimian qu'elle connaissait bien.

Jacques lui laissa entendre qu'ils avaient rencontré un type sur la route qui lui, l'avait vu de loin, il pêchait dans un étang près d'un château pas loin du gros bourg sur la nationale, et il n'a pas attendu sur place de peur d'être mêlé à quoi que ce soit.

Elle lui raconta sa visite chez sa mère et lui demanda où ils avaient passé leur journée, Jacques, sur ce point resta assez évasif et lui conta une journée de balade pour faire découvrir la région à son ami Klaus, il lui embrassait la base du cou, enfoui dans le col de fourrure de son manteau blanc, elle riait parfois lors d'une anecdote inventée de toute pièce d'ailleurs, puis après lui avoir fait jurer de revenir le soir, il consentit à lui rendre sa liberté.

Elle s'en fut presque à regret en reculant les mains encore tendues, puis avec un large sourire elle lui souffla un dernier baiser avant de disparaître dans sa minuscule voiture, en partant elle eut un geste de la main à l'attention de Klaus qui s'était promené plus loin, les laissant à leurs étreintes, il lui fit signe de la même manière et s'en fut rejoindre Jacques à bord de la rodéo qui piqua droit sur la Marjorie cette fois.

La mère avait toujours pour son Grand un regard

d'une tendresse infinie, Klaus était émerveillé de tant d'amour maternel, il pensait que sûrement son nouvel ami était un homme très bien, de plus maintenant n'étaient-ils pas condamnés à être toujours, l'un pour l'autre, un soutien et un complément ?

Il n'eut pas le temps d'approfondir ses pensées sur le sujet, la brave femme les fit asseoir devant un café brûlant et un plat de crêpes dégageant un parfum subtil qui leur mit l'eau à la bouche.

La soirée s'avancait, il était maintenant sept heures bien passées, lorsque le timbre du téléphone retentit, Klaus était dans la salle de bains, il avait décidé de prendre une bonne douche, Jacques était monté dans sa chambre afin de voir si le cas échéant rien ne clochait au cas où ce soir Francine resterait chez lui, ce fut donc sa mère qui décrocha le combiné ;

« Oui, allo ! Son visage, toujours un peu crispé lorsqu'elle avait à répondre à un appel, changea presque aussitôt lorsqu'elle reconnut la voix de Francine, Oui ils sont tous les deux là ! J'appelle Jacques !... ah bon ! À ce point-là ?... hé bien ! Ne prenez pas de risques inutiles je vous en prie, Oui je vais le lui dire tout de suite, faites attention à vous ! Oui ! À tout à l'heure » elle raccrocha l'air pensive et assez décontenancée par ce qu'elle se mit à raconter à son fils qui sautait de la dernière marche de l'escalier ;

« C'est Francine qui vient d'appeler, elle a mis plus de deux heures pour arriver où tu sais, soi-disant ! L'œil de la brave femme se fit interrogateur, puis elle m'a raconté qu'il s'était passé des drôles de choses dans un château du côté de Lyon, enfin tu dois savoir toi puisqu'elle m'a dit que

c'était toi qui lui avait raconté ! »

« Ah oui ! Eh bien je vais te dire ce que j'en sais ! » Il entreprit de l'instruire sur ce qu'il avait laissé entendre Francine, ce qu'il connaissait bien, et pour cause.

Elle termina par une tirade qui ne le réjouit pas du tout ;

« Ah ! Au fait, elle te demande pardon, mais elle ne peut pas repasser ce soir, c'est trop important, il lui faut préparer le papier, a-t-elle dit ! Je suppose que c'est de son journal qu'il s'agit ? »

« Oui man ! » laissa t'il tomber l'air las.

« Allons ne sois pas triste, tu as ton ami ! Je sais, ce n'est pas pareil, mais au moins lui est toujours avec toi, il est si gentil ! Il est un peu comme toi tu sais ! »

Que dirait-elle si elle savait ce que ces gentils garçons viennent de faire, pensa-t-il à cet instant, et il se mit à sourire en regardant sa mère qui était partie pour leur faire encore un dîner pantagruélique.

Francine téléphona très tard, elle lui raconta le chaos qui régnait maintenant au château, les pompiers, les gendarmes, le ministre de l'intérieur étaient arrivés sur les lieux au moment où elle décrochait de la grille que pas un journaliste n'a pu franchir. Elle lui fit comprendre qu'elle était désolée, mais elle lui promit des jours et surtout des nuits comme il les aimait, « pour l'instant, dit elle, j'ai une nuit plus que terrible à passer, je t'embrasse très fort Jacques, je t'aime » Il n'eut même pas le temps de dire quoi que ce soit, mais il sourit à l'avance de ce qu'elle lui avait promis, lorsqu'elle lançait ce genre d'allusion, il était bien placé pour savoir qu'elle tiendra parole.

Le lendemain, les journaux du coin, ne distillaient qu'un entrefilet sur les événements qui s'étaient passés dans

le domaine de monsieur Chimian, seul « LA VERITE » petit papier minable titrait « HECATOMBE SUR LA PELOUSE DU CHATEAU DE Mr CHIMIAN » Les passants se pressaient dans les librairies du canton, ce fut une traînée de poudre, les grands journaux avaient envoyé leur meilleurs reporters dans la matinée, l'aéroport de SATOLAS grouillait de gens de la presse, la télé débarquait avec du matériel léger, en attendant sans doute les cars régie qui ne tarderaient pas à se montrer. Un beau remue-ménage en attendant, si les autorités ne voulaient pas que cette affaire s'ébruite, c'était gagné ! Pour l'heure, au siège du petit journal, plusieurs inspecteurs de la D S T étaient tout bonnement en train de cuisiner fermement la journaliste qui avait eu le culot, ou plutôt le malheur de dévoiler dans le détail ce qui existait réellement sur la fameuse pelouse, elle tenait tête à ces gorilles.

- La liberté de la presse était-elle un vain mot ?...

- Qui lui avait raconté cela ?

- l'avait-elle vu elle-même ?

- Comment pouvez-vous être aussi bien informée ?

Elle était secouée, les questions fusaient les unes derrière les autres sans qu'elle ne puisse répondre vraiment, excédée, elle se redressa de sa chaise d'un bond et cria de toutes ses forces.

« Je ne sais pas qui m'a téléphoné, mais ce que je sais, c'est que ce qu'il m'a dit paraît être vrai !... Puis plus bas devant les types médusés : sinon pourquoi seriez-vous là à me menacer comme si j'étais la responsable de ce qui s'est passé là bas ? »

Les reporters commençaient à chahuter dangereusement les gendarmes qui eux mêmes commençaient à implorer de l'œil l'adjudant qui ne savait plus quoi faire.

« Ils vont tout casser d'ici un moment si leur collègue n'est pas relâchée d'ici peu » lança-t-il dans le micro de la radio de bord de la fourgonnette ! »

« Il faudrait que vous éloignez les gens autour du journal, usez de votre autorité que diable !. »

« Oui je sais mon commandant, mais il va y avoir du grabuge si nous insistons, j'ai reconnu Lantier, Fauvre, Henseur, même Dodièrre du Centre républicain est là !... vous comprenez mon commandant, elle les a tous prévenus,... »

« Nos collègues de la D S T sont là je suppose ? Ont-ils appris autre chose depuis ? A-t-elle été cuisinée au sujet de son correspondant ? »

« Oui il semble qu'elle ne sait rien d'autre que ce que le type lui a raconté par téléphone d'après elle, la D S T est là mais apparemment ils n'en tirent rien de plus que nous n'ayons appris avant leur arrivée »

« Bon ! Contact dans dix minutes, le temps de téléphoner au ministère pour la marche à suivre, OK ? »

« Bien mon commandant ! »

Les types de la D S T en avaient vraiment maré, cette « souris » n'est pas à prendre avec des pincettes et avec tout ce peuple, comment faire pour l'embarquer, c'était trop tard maintenant, les flics auraient dû le faire plus tôt, ils échangeaient leurs points de vue sur la véracité des déclarations que cette harpie leur avait fait, et ils en conclurent qu'elle ne savait peut être rien de plus que ce qu'elle avait écrit dans son canard, l'important était de dénicher son informateur, car après toutes les questions qu'ils lui avaient posées sous différentes façons, il eût fallu qu'elle soit vraiment forte pour ne pas se contredire au moins une fois.

L'adjudant de gendarmerie les rejoignit à cet instant, il prit un air de conspirateur pour leur glisser dans l'oreille quelques mots, tout de suite les trois types de la D ST dévalèrent le petit escalier et se retrouvèrent dans le fourgon de la gendarmerie, la foule de plus en plus dense était tenue à distance par la demi douzaine de gendarmes qui n'en menaient pas large maintenant, les cris et les quolibets à leur intention devenaient franchement hostiles, certains leur lançaient du « S S » d'autres scandaient « LIBERTE ! VERITE ! »

De plus en plus chauffée par les reporters la marée humaine reprenait le slogan et devenait menaçante, seuls les PM des gendarmes la retenaient encore.

« Bien général ! Nous levons le camp, nous pensons qu'elle ne sait rien de plus, mais nous laissons quelqu'un sur place au cas où !. »

Celui qui venait de répondre se retourna et sur un signe chacun d'eux se prépara à repartir, l'adjudant soupira d'aise, c'était la première fois de sa longue carrière qu'il avait à faire à ce genre de mission, dans la région il était très bien vu, et sans doute demain lira-t-il de bien mauvaises lignes le concernant sur tous les journaux.

Ils se frayèrent avec peine un passage parmi la foule qui martelait le fourgon telle une pluie de grêlons, la voiture des types de la D S T subit le même sort juste derrière, les occupants rongeaient leurs freins au sens propre comme au sens figuré, le visage du chauffeur était, on ne peut plus, crispé.

Après plus d'un quart d'heure les deux véhicules disparurent de la vue de tous et au journal la fête battait son plein, radieuse maintenant, Francine remerciait ses confrères, les proches commerçants, les gens qui lui

faisaient le signe V de loin, elle était l'héroïne de ce jour, la salle du café, où ils se rendirent, était bondée en peu de temps.

Dans une ambiance de kermesse, le champagne commença de couler à flots, l'après-midi de ce jour était pratiquement terminé lorsque Francine put enfin rejoindre la maison de ses parents ou elle restait depuis qu'elle connaissait Jacques, ceci afin d'éviter Didier au maximum, elle ne se cachait plus lorsqu'elle rejoignait son amant en pleine ville, et maintenant elle savait que rien ne l'arrêterait plus, confiante, depuis sa rencontre avec ce curieux garçon qu'elle avait maintenant dans la peau.

La jeune femme prit un certain plaisir à prendre une douche chaude, suivie d'une plus fraîche avant de rejoindre sa chambre de jeune fille, ses parents la lui conservaient depuis sa naissance comme si il était tout à fait normal qu'elle soit près d'eux lorsqu'elle le souhaitait, la chaleur de ce foyer avait toujours eu sur elle une attirance immodérée, et lorsqu'elle s'était mariée, il ne s'était pas passé une semaine sans que cette chambre ne soit, de son parfum subtil, imprégnée.

Il régnait une douce chaleur dans la pièce, elle laissa choir doucement son peignoir mauve, devant l'imposant miroir de sa coiffeuse, elle se frictionna le corps de ce parfum qui plaisait beaucoup à son amant, à cette pensée ses gestes s'arrêtèrent, elle souriait à son image, et se surprit lorsqu'elle se regarda droit dans les yeux, Heureuse ! Oui elle était heureuse.

Pourquoi n'avait-elle pas plus tôt rencontré cet homme ? Si gentil, si correct, avec des attentions pour elle et ses proches telles qu'en ont les adolescents rêvant des

chevaliers de naguère, le souvenir de leurs ébats amoureux la fit frissonner, elle se regardait maintenant d'un autre œil dans le miroir. Oui ! Elle pensait qu'il avait raison, elle était jolie, ses seins n'étaient peut être pas bien gros, mais ils étaient bien dessinés et très fermes, la courbe de ses hanches irréprochable, de longues jambes parfaites et un minois de petite fille qui agrémentait le tout faisait d'elle la folie de son Jacques.

Francine fit glisser un chandail soyeux sur ses épaules, pas de soutien gorge, elle pouvait se le permettre, le petit slip rouge remonta rapidement le long des cuisses fuselées puis emprisonna bientôt ses jolies fesses. Un jean armé d'une redoutable ceinture mis rapidement en valeur ce qui venait d'être caché, elle sortit une veste de cuir doublée de mouton de la penderie et ne put s'empêcher de donner un coup d'œil à son miroir, un dernier coup de brosse fut nécessaire dans la soie de ses cheveux qu'elle avait eu le soin de protéger lors de sa douche.

Elle tenait la forme, et sa lassitude après ces événements avaient disparu comme par enchantement, elle était déjà avec Jacques, imaginant la soirée qu'ils passeraient blottis l'un contre l'autre, pourquoi une telle attirance ? Elle chassa bien vite les questions qui venaient à son esprit et dévalant l'étage elle se retrouva très rapidement au volant de sa petite voiture.

Elle pilotait très à l'aise maintenant, quoique en pense Jacques, arrivée sur le boulevard, c'est ainsi qu'on appelait la rue principale, elle s'arrêta en catastrophe à la hauteur du fleuriste, quelques fleurs pour la maman de Jacques seraient très appréciées, pensa-t-elle, c'est à ce moment là qu'elle remarqua la voiture qui stoppait vingt mètres plus loin, elle fit semblant de vérifier dans son sac, puis avec

naturel elle pénétra chez la fleuriste.

« Bonsoir ! » dit-elle en souriant.

« Bonsoir madame, alors qu'allez-vous nous apprendre de nouveau demain ? »

« Mais rien de plus chère madame Triquet, j'ai déjà tout raconté ce que je sais, je voudrais bien par contre que vous me conseilliez sur le choix d'une jolie plante à offrir à une dame charmante de mes amies à qui je dois beaucoup »

« Oh ! Vous savez, il y a bien de belles choses pour offrir ici, voyons ! Celle-ci qu'en pensez-vous ? »

« Je vous fais confiance, j'aime beaucoup les fleurs mais sincèrement je n'y connais rien, je n'ai pas la main verte comme vous... »

« Vous êtes trop gentille madame Bachelles, je vais vous préparer celle-ci, elle sera fleurie plus longtemps. »

« Ah ! J'oubliai ! Pendant que vous œuvrez, pourrai-je utiliser votre téléphone ? »

« Je vous en prie chère madame, faites donc ! »

La jeune femme prit le combiné sur la caisse et à l'abri des monceaux de fleurs elle composa rapidement le numéro de Jacques, au bout de quelques secondes elle raconta à voix basse ses craintes d'être suivie à son amant, ensuite elle opina deux ou trois fois de la tête et raccrocha l'appareil.

« Merci beaucoup madame Triquet ! J'avais oublié de mettre un document au coffre avant de partir tout à l'heure, Jean va se faire un plaisir de l'y remettre, c'est un charmant garçon ! »

« Voilà chère madame, cela vous fera cent quatre vingt francs, c'est un peu cher mais vous verrez votre amie en sera enchantée. »

Francine lui tendit un billet de deux cents et récupéra

sa monnaie en échangeant quelques banalités au sujet du temps. Sur un « bonne soirée madame », elle sortit de l'établissement.

Après avoir calé l'imposante plante sur les sièges arrières, elle reprit le boulevard, la voiture qu'elle avait repérée se faufila en douceur à cinquante mètres derrière elle, plus de doute, on la filait.

Malgré les questions qu'elle se posait à présent, les conseils de Jacques la laissait un peu perplexe, néanmoins elle suivit à la lettre la marche à suivre qu'il lui avait indiqué.

A la sortie du bourg, la nuit tombait, elle accéléra plus que de coutume, un bon cent dix était affiché au compteur et ses mains commençaient à se crispier sur le volant, elle n'était pas habituée à conduire aussi vite, elle tint ce régime dix minutes pendant lesquelles, par moments, la voiture suiveuse apparaissait dans son rétro, toujours à bonne distance.

Comme convenu, elle ralentit de moitié sa vitesse, après s'être rapproché, surpris sans doute, le suiveur en fit autant. Le dernier doute était levé, la fiat repartit de plus belle jusqu'à hauteur du chemin de la Marjorie, où elle ralentit de nouveau pour équilibrer sa vitesse à cinquante, le suiveur croisa la petite route quelques temps après puis ralentit dès qu'il se sentit trop près, se contentant simplement de suivre la petite Fiat.

Cinq minutes plus tard, une rodéo était à la hauteur de la voiture suiveuse et doublait tranquillement, lorsqu'à peine la manœuvre était terminée, la voiture du suiveur plongea dans le bas côté et arrêta sa course dans un buisson, le chauffeur était assommé, en quelques minutes Jacques flanqué de Klaus s'assurèrent que le type ne craignait rien de

sérieux, il était groggy, tout au plus, il avait sans doute embrassé le pare brise, mais celui-ci était intact.

Pendant ce temps, Francine, après avoir fait un détour par le chemin de derrière, était parvenue à la Marjorie, et, après avoir remis son petit cadeau au milieu de rires et d'embrassades, elle s'étonna de ne pas voir Jacques et son ami, la vieille femme n'eut pas le temps de lui expliquer quoi que ce soit, le rugissement de la rodéo se fit entendre et en quelques secondes ils furent dans les bras l'un de l'autre sur le pas de la porte.

La mère dodelinait de la tête en souriant tout en poussant gentiment Klaus dans la cuisine afin de les laisser seuls.

« Ah ! Mon pauvre monsieur, vous allez devoir passer la soirée seul ou en ma compagnie, je crains fort que nous soyons oubliés tous les deux ce soir »

« C'est normal, répliqua Klaus d'une voix amusée, ils ne sont pas très souvent ensemble, l'amour ! Chère madame, il est important de toujours le garder nein ? »

« Vous avez raison Klaus, elle l'appelait parfois par son prénom depuis que celui-ci lui avait demandé de le faire avec beaucoup de gentillesse, nous allons préparer un petit dîner tous les deux si vous le voulez bien ? »

« Oh oui ! Je veux, de retour chez moi je faire la cuisine française à mon femme, elle est... non ! Elle sera » ? dit-il en riant avec un air interrogateur vers la brave vieille qui acquiesça, « très contente que je faire la cuisine à la française »

Elle n'osait pas, comme son fils, reprendre les fautes qu'il égrenait comme tous les gens qui apprennent une langue aussi difficile que la nôtre, cela ne l'empêchaient pas de sourire à certains moments, lorsque la faute

s'accompagnait de l'accent encore très prononcé de Klaus.

Dehors, les amoureux sont seuls au monde, toujours enlacés, ils échangeaient leurs points de vue des événements entre les baisers fougueux que l'un ou l'autre recherchait parfois, puis, après s'être entretenus de leurs journées respectives, ils consentirent à pénétrer sous le toit de la Marjorie. Francine eut le temps de redescendre son chandail, le froid sur sa peau à nue, lorsqu'ils s'étaient enfin séparés, lui remit les idées en place.

La soirée fut très gaie, à commencer par le fou rire que déclencha la tenue de Klaus déguisé en chef cuisinier, avec un long tablier décoré d'une grande fleur, une toque fabriquée à l'aide d'une serviette blanche et quelques épingles bien placées, le plus drôle était sans doute le pyjama de Jacques, rayé, qui lui servait de vêtement, à ses pieds, des énormes chaussettes de laine servant en général pour aller à la chasse.

Le dîner fut, on s'en doute, parfait, le tour de main de l'excellent cordon bleu qu'était la mère de Jacques avait su guider les grosses pattes inexpérimentées de l'allemand qui n'en demeurait pas moins fier d'avoir, jusqu'au bout, tenu la poêle ou tourné la cuillère de bois, haché les divers ingrédients. Il s'étonnait de la complexité de la cuisine française, mais entre deux verres de bon bourgogne, il reconnaissait volontiers qu'à présent, il comprenait fort bien pourquoi tout ce qu'il mangeait en France lui semblait si bon.

La soirée touchait à sa fin, tous étaient rassasiés, les esprits embrumés par les généreuses libations, ils décidèrent d'en terminer là pour cette journée, Francine avait les yeux brillants, et Jacques fut prompt à comprendre que s'ils tardaient encore un peu, elle serait

morte de fatigue avant d'arriver à l'étage, aussi se leva-t-il le premier et invita la jeune femme à le suivre. Elle ne se fit pas prier, trainant un peu les pieds elle s'arracha de la chaise, engourdie par la fatigue et la bonne chère, et lui tomba dans les bras.

Klaus riait aux éclats, la mère avait des légers soubresauts indiquant qu'elle aussi riait sous cape, la scène était comique, Jacques avait tout simplement jeté sa maîtresse sur son épaule à la manière d'un meunier portant son sac. Il entreprit de monter les escaliers et les rires de Klaus reprirent de plus belle en admirant les prouesses de son ami. La tête de Francine dodelinait à chaque pas qu'il faisait, sa chevelure flottait sur les reins de son ami, parfois elle donnait une tape sur le postérieur de Jacques, preuve qu'elle ne dormait pas encore.

Il la projeta sur l'édredon de plumes où elle disparut presque entièrement, il souffla une seconde, puis d'une manière très douce, il commença par lui retirer ses petites bottes, il la prit par les bras, la fit se redresser, assise maintenant, elle sentit qu'il lui ôtait son chandail, l'instant d'après ses bras retombèrent et de nouveau elle s'engouffra dans l'édredon. La ceinture se relâcha vivement lorsqu'il dégagea la boucle, « la mâtine, elle a mangé pour quatre ! » pensa-t-il, il prit les bas du jean et par petits coups secs il réussit à en venir à bout, il ne put s'empêcher d'admirer le corps de son amie qui avait maintenant un œil entr'ouvert et souriait malicieusement.

Lorsqu'il s'aperçut du tour qu'était en train de lui jouer sa maitresse, il plonge dans l'édredon et fit semblant de l'étouffer, elle pouffait de rire, cria entre deux esquives, et le mordit très fort à la main, ce qui eut pour effet le relâchement immédiat de l'étreinte qu'elle endurait, elle lui

prit la main, puis la baisa doucement en murmurant :

« Je te demande pardon mon chéri, je ne voulais pas te faire aussi mal, mais dans la bagarre ! eh puis c'est toi qui as commencé non ? »

« Ce n'est rien, mais je n'imaginai pas qu'une puce comme toi puisse mordre aussi violemment, » Dit-il en se massant le dos de la main.

Elle était debout devant lui et il ne put davantage rester l'air meurtri. Il lui sourit et l'instant d'après ce fut elle-même qui enleva un à un les vêtements de son homme. La minute suivante le seul tableau qu'un curieux eut pu voir, ce fut un petit bout de tissu rouge s'envoler du creux immense de l'édredon, puis une houle rythmée s'empara de celui-ci, les gémissements qui l'accompagnaient créaient, seuls, une fausse note. Quelques temps plus tard, la mer sembla se déchaîner, la tempête fit rage, un long cri étouffé se fit entendre sortant des abîmes, puis les éléments se calmèrent, les vagues devinrent vite moins vives, on pouvait entendre le halètement de nos deux naufragés qui s'étaient sans doute battus jusqu'à l'épuisement complet. L'onde se fit douce et parfois une jambe apparaissait, sortant du néant. Comme la mer était calme à présent, dans son sein reposait l'amour, les sens apaisés nos deux amants dormaient à présent.

La route nationale, en général, pas très fréquentée en fin de la journée, n'était pas restée déserte longtemps, à peine la rodéo, tous feux éteints, venait de disparaître sur le chemin de la Marjorie qu'un poids lourd illumina le ruban de la route de ses feux, le moteur changea de régime dès que la voiture, couchée dans le fossé, apparut dans le pinceau lumineux, après un rugissement décroissant suivi d'un mugissement inquiétant, le dragon cracha violemment puis s'arrêta enfin. L'homme tomba de sa cabine et courut

jusqu'au fossé d'où émergeait l'arrière du véhicule.

A ce moment, le conducteur accidenté semblait retrouver ses esprits, il marmonna des paroles incompréhensibles, puis sortant totalement des nuages, il entreprit d'ouvrir la portière.

« Ho, mon gars, Ça va aller ? Questionna le routier en forçant sur la porte pour ouvrir, eh ben dis donc mon pauvre vieux, t'es pas cuit au moins ? »

« Non ça va ! répliqua le type, juste un peu secoué, il n'y a pas longtemps que je suis là ! dit-il en jetant un coup d'œil sur sa montre, avez-vous croisé une petite bagnole ? une Fiat je crois, »

« Non ! Pourquoi ? ce serait elle qui vous aurait foutu dans le fossé ? »

« Pas vraiment, mais tant pis ! »

Il sortit de la carcasse du véhicule et après avoir vérifié qu'il n'avait rien de cassé il entreprit quelques mouvements d'assouplissement au grand étonnement du routier qui, un sourire sur les lèvres lui lança l'air goguenard :

« On peut dire que vous êtes spécial vous alors ! Votre bagnole est morte et ça n'a pas l'air de vous chagriner beaucoup ! Enfin pour vous ! Ça va ! C'est le principal hein ? »

« Ouais ! Si tu savais bonhomme tu rirais moins, peux-tu me déposer en ville ? »

Sur un OK de la part du routier, ils embarquèrent illico. Le monstre cracha une seconde fois puis le tonnerre de ses deux cent cinquante chevaux éclata dans la nuit, le hurlement du compresseur s'entendit encore bien longtemps après que les yeux rouges soient disparus dans le tournant suivant.

Pas content du tout le chef, le pauvre flic en prenait

pour son grade par ligne téléphonique interposée. Il écouta, stoïque, et but jusqu'à la lie toutes les insanités que lui balançait son supérieur. Ensuite, le sentant plus calme, il osa demander ce qu'il lui fallait faire à présent, il s'entendit répondre par une voix fatiguée.

« Va te coucher maintenant, eh ! Pauvre pomme ! »

La communication fut coupée aussitôt, le type était, on ne peut plus malheureux, des tas de choses tournaient dans sa tête, comment avait-il pu aller se fourrer dans les décors, lui qui pilotait comme un pro, et puis cette bagnole qui l'avait doublé, il n'arrivait pas à se souvenir ce qui s'était passé après, à croire qu'il avait quelque chose qui n'allait plus, il y pensa jusqu'au moment où tout habillé, il s'écroula sur son lit dans la minuscule chambre qu'il venait de louer ce matin. Qui dort dîne, il en faisait l'expérience, crevé de cette journée.

Le préfet piquait sa colère sur le dos de tous, des incapables, il les envoyait tous au diable, la gendarmerie, la spéciale, ces cracks de la D S T comme il aimait à le dire, se laissaient maintenant doubler par une petite journaliste, quel camouflet pour l'autorité ! Il termina de vider sa rage sur le capitaine de gendarmerie qui ne bronchait pas et se mit au garde à vous lorsqu'il s'adressa à lui en jetant :

« Vous ! Tachez au moins de limiter les dégâts, obtenez de cette donzelle qu'elle arrête ce cirque dans son canard, vous la connaissez je suppose ? Pour l'instant le mieux qu'on puisse faire c'est d'essayer d'étouffer cette affaire incompréhensible au plus vite !... Messieurs je ne vous retiens plus et vous souhaite une mauvaise nuit ! Pour ce qui en reste !... »

Il claqua la porte en sortant, laissant les pauvres

fonctionnaires rassemblés dans un embarras quasi total. Le chef du groupe représentant la D S T sortit le premier, suivi comme son ombre de ses maigres troupes. Le capitaine de gendarmerie très éprouvé par l'ordre, car c'en était un, qu'il venait de recevoir, se demandait comment il allait procéder pour faire entendre raison à la fille d'un de ses amis, qui plus est, une journaliste, fille d'un journaliste.

Quel métier de dingue pensa-t-il ! Très fatigué, il somnola dans le fourgon que pilotait un de ses hommes, il ne dit mot durant la route du retour. Inutile de préciser qu'il dormit très mal cette nuit-là, le préfet sera satisfait !

Le matin suivant, à la Marjorie, le petit monde s'éveillait doucement, la mère, debout depuis une bonne paire d'heures, écoutait la radio en sourdine.

La table était garnie pour le petit déjeuner et l'odeur du café planait dans la grande cuisine. Klaus qui était réveillé depuis longtemps, lisait un bouquin en langue française, il s'acharnait à parler correctement, « déformation professionnelle sans doute » dirait Jacques ! Puis à un certain moment, il sentit une présence qui cherchait l'entrée de son cerveau, il sut tout de suite qui était l'intrus.

Laissant cette onde le pénétrer, il entendit nettement Jacques lui tenir un petit discours.

« Nous sommes sans nouvelles de nos visiteurs depuis quelques temps, je ne sais pas si le travail que nous avons fait est ce qu'ils souhaitaient. Je pense que tout ceci va attirer sur nous, à brève échéance, les autorités. Ils vont vite savoir que Francine et moi sommes au mieux, de là, faire un rapprochement !... »

« Oui ! Il serait bon que je quitte maintenant la France, même si je n'en ai pas envie ! Il est préférable de ne plus se

montrer ensemble pendant que cette histoire est encore chaude. »

Un silence, pendant lequel chacun d'eux sentait la présence de l'autre, s'établit. A l'idée de cette séparation, ils se sentaient mal à l'aise, et dans leurs pensées Ils se posaient la même question, pourquoi ces liens créés par les visiteurs étaient si puissants ? Eux qui avaient tué, presque de sang-froid, étaient perturbés à l'idée de leur séparation.

Quel destin leur préparaient leurs visiteurs ?

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-334-17272-1

ISBN pdf : 978-2-334-17273-8

ISBN epub : 978-2-334-17271-4

Dépôt légal : juillet 2016

© Edilivre, 2016

Imprimé en France, 2016